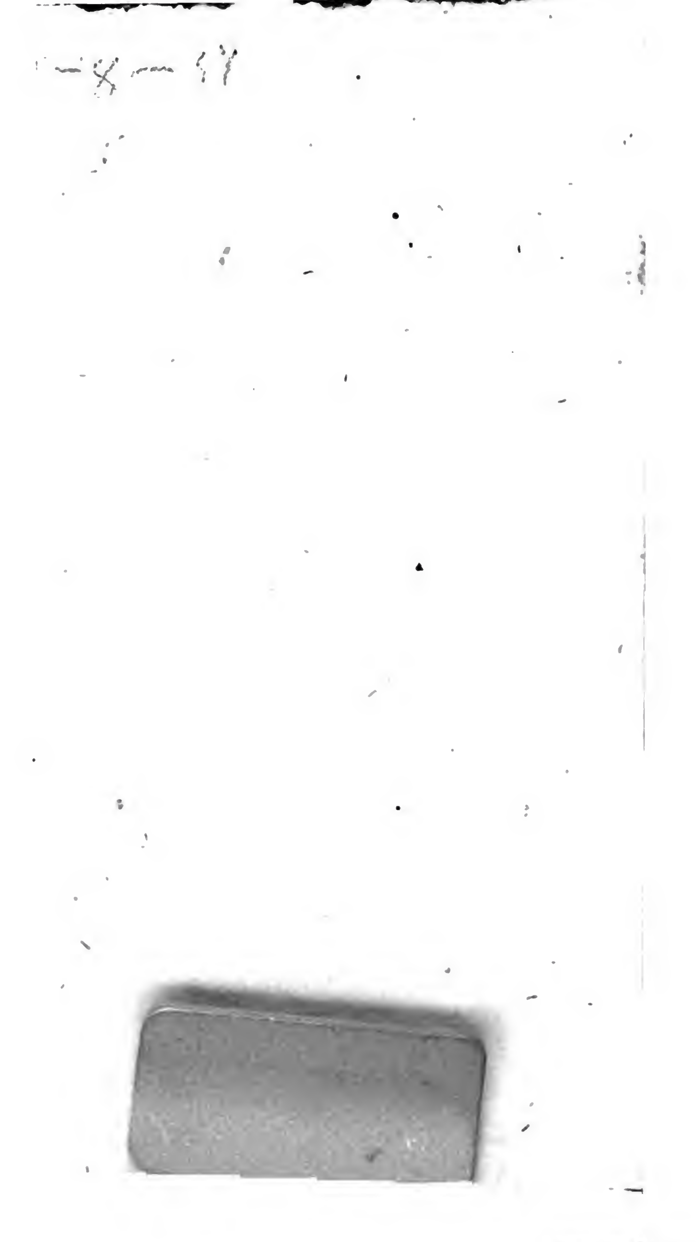
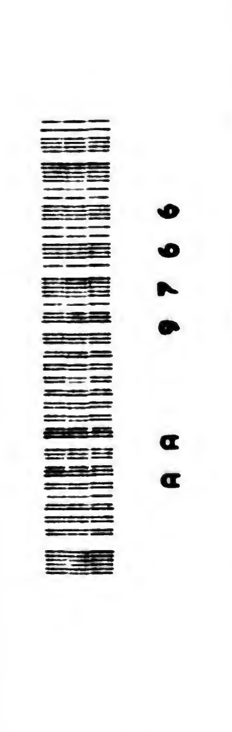


Histoire des campagnes d'Allemagne

Alexandre Fursy Guesdon, Mortonval, Charles Theodore Breauvais de Preau





HISTOIRE
MILITAIRE
DES FRANÇAIS,
PAR CAMPAGNES.

HISTOIRE
MILITAIRE
DES FRANÇAIS,
Par Campagnes,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA RÉVOLUTION
JUSQU'A LA FIN DU RÈGNE

DE NAPOLÉON.



Ornée de Portraits, Plans et Cartes.

5e livraison

PARIS.
AMBROISE DUPONT ET Cie, EDITEURS
RUE VIVIENNE, No 16.

1827.

HISTOIRE
DES CAMPAGNES
D'ALLEMAGNE.

II.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

HISTOIRE DES CAMPAGNES DE FRANCE EN 1814 ET 1815, ornée de deux vignettes, dont une représentant Napoléon sur le rocher de Sainte-Hélène, avec le plan des batailles de Paris, de Toulouse, de Waterloo, et d'une carte de France; 1 vol. in-8... 6 f. » c.
Le même, 1 vol. in-18........................ 3 75

LE COMTE DE VILLAMAYOR, ou L'ESPAGNE MODERNE, deuxième édition, 5 vol. in-12.................. 15 f.

LE TARTUFE MODERNE, deuxième édition, 3 vol. in-12.. 10 f.

FRAY-EUGÉNIO, ou L'AUTO-DA-FÉ DE 1680; deuxième édition, 4 vol. in-12.............................. 12 f.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.



LE Gal LASALLE.

HISTOIRE

DES CAMPAGNES

D'ALLEMAGNE

DEPUIS 1807 JUSQU'EN 1809;

Par M. Mortonval;
[Pseud. de Guesdon, Alexandre Fursy.]

REVUE POUR LES DÉTAILS STRATÉGIQUES [Charles-Théodore]

Par M. le général Beauvais.

Ornée de Portraits, Plans et Cartes.



PARIS.

AMBROISE DUPONT ET Cie, LIBRAIRES,
RUE VIVIENNE, No 16.

1827.



LE G.al LASALLE.

HISTOIRE

DES CAMPAGNES

D'ALLEMAGNE

DEPUIS 1807 JUSQU'EN 1809;

Par M. Mortonval;
[Pseud. de Guesdon, Alexandre Furcy.]

REVUE POUR LES DÉTAILS STRATÉGIQUES

Par M. le général Beauvais.
[Charles Théodore.]

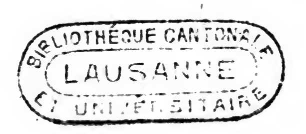
Ornée de Portraits, Plans et Cartes.



PARIS.

AMBROISE DUPONT ET Cie, LIBRAIRES,
RUE VIVIENNE, N° 16.

1827.


BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

CAMPAGNES
D'ALLEMAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

Situation militaire après la bataille d'Iéna. — Armistice demandé par le roi de Prusse; accordé par l'empereur Napoléon. — Les Russes s'avancent pour ranimer la guerre; le roi de Prusse refuse de ratifier l'armistice. — Décret de Berlin; blocus des îles britanniques. — État de l'Europe au mois de décembre 1806.

(Du 14 octobre à la fin de 1806.)

Une campagne de quelques semaines avait suffi pour renverser la puissance prussienne. Frappée d'un coup mortel à Iéna, l'armée dispersée, était vivement poursuivie dans toutes les directions; la capitale subissait la loi du vainqueur. Le roi, refugié à Kœnigsberg, appelait à son se-

cours l'empereur de Russie : ce prince accourait, et déjà ses troupes avaient atteint la Vistule.

Cependant, de Berlin, Napoléon conduisait avec vigueur les derniers travaux de la campagne ; ses lieutenans achevaient de subjuguer, autour de lui, le pays ennemi. L'audacieux Lasalle, à la tête de quelques escadrons, s'était présenté sous les murs de Stettin, et, presque seul, il avait contraint à capituler, cette forteresse munie d'une artillerie formidable. Davoust forçait Kustrin ; Magdebourg ouvrait ses portes au maréchal Ney. Blucher, fuyard d'Iéna, échappé à la faveur d'un stratagème réprouvé par les lois de l'honneur militaire (1), Blucher, suivi de près par Murat, atteint et battu à Lubeck, se rendait prisonnier avec tout son corps d'armée ; dans le

(1) Coupé par la division de dragons du général Klein, à Weissensée, Blucher échappe, au moyen de la fausse allégation d'un armistice. Blucher ne rougit pas de l'affirmer sur sa parole d'honneur. (*Revue chronologique*, page 388.)

même temps, les Suédois, défaits à Rostock, étaient rejetés dans la Poméranie.

Vainqueur de la Hesse, Mortier poursuivait le cours de ses triomphes; il prenait possession de l'électorat de Hanovre, au nom de la France; s'emparait de Hambourg, de la place d'Hameln, des États de la maison de Brunswick; enfin, il occupait Brême et toutes les villes Anséatiques, conquête qui livrait à l'empereur les immenses entrepôts de marchandises anglaises, sur les bords de la mer Baltique.

Ces richesses vont nourrir la guerre; mais elles ne suffisent pas : Napoléon frappe une contribution de cent cinquante millions sur la Prusse et sur ses alliés. A l'aide de ces ressources il pourra faire face aux besoins d'une autre campagne, sans demander à la France de nouveaux sacrifices d'argent. Quant aux hommes, ce secours devient plus nécessaire à mesure que l'armée s'éloigne davantage des frontières de l'Empire : aussi, pour disposer librement de la totalité des troupes dans l'intérieur, Napoléon, par un décret du 12 novembre,

organise la garde nationale ; il lui confie la défense du pays ; et un sénatus-consulte ordonne la levée de quatre-vingt mille conscrits de 1807.

Instruit de ces événemens, et des préparatifs de l'empereur pour achever de l'écraser, le roi de Prusse dut envisager avec effroi sa position désespérée ; à peine vingt mille hommes avaient-ils échappé au désastre de la puissante armée qu'il lançait sur la France, peu de semaines auparavant, quand il osait commander à Napoléon de reculer jusqu'au Rhin, et de s'abstenir désormais de franchir cette limite. Encore, ces faibles débris étaient-ils répartis dans quelques places fortes de la Silésie, ou de la portion de la Pologne qui lui était échue lors des derniers partages; pays où son pouvoir n'était pas assis sur l'affection des peuples, et qui s'apprêtaient à secouer le joug à la vue de l'ennemi. De ses États héréditaires, il ne lui demeurait plus que Kœnigsberg, son dernier asile : tout le reste était envahi. Les annales militaires du monde entier n'offrent pas un

autre exemple d'une succession anssi rapide de tant de défaites humiliantes! Contraint par la nécessité, Frédéric-Guillaume se résolut à demander un armistice à Napoléon, qui le lui accorda sans délai : l'acte en fut signé, le 6 novembre, à Charlottembourg. Cependant, à quelques jours de là, ce prince, séduit par les promesses de l'empereur Alexandre, refusa de ratifier le traité sollicité par lui-même avec ardeur.

A cette nouvelle, Napoléon commande l'invasion de la Pologne, et se dispose à l'accomplir lui-même, en allant se mettre à la tête de son armée. Celle des Russes grossissait incessamment; leur empereur rassemblait autour de lui plus de forces qu'il n'en avait encore réuni. Enfin, les deux plus formidables puissances du continent avaient vu tomber les barrières qui les tenaient jusque-là séparées à de si grandes distances; elles étaient en présence, et tout se préparait pour un choc terrible, inévitable.

L'Angleterre attendait avec anxiété l'issue de l'événement; son or et ses intrigues avaient provoqué le combat inégal

où venait de périr une monarchie : c'était elle encore qui soulevait le nouvel orage qui menaçait Napoléon. Animée d'une haine implacable contre la glorieuse révolution de France, source de force et de prospérité pour un pays rival, l'oligarchie anglaise était, depuis quinze ans, l'âme de toutes les coalitions de l'Europe contre la grande nation. Ardens à lui susciter partout des ennemis, les Anglais n'avaient réussi jusque-là qu'à lui préparer des triomphes, toujours sans dangers pour eux-mêmes, grâce à leur position insulaire et à la supériorité de leurs flottes.

Toutefois, Napoléon venait enfin d'atteindre et de blesser profondément la puissance britannique dans les plaines d'Iéna. En effet, cette victoire, en livrant à l'empereur les ports de la mer du nord et de la Baltique, achevait de mettre en sa puissance les principaux débouchés du commerce anglais avec le continent. Dans cette situation favorable, il conçut l'idée d'appliquer en grand, à l'Angleterre, et d'employer à sa ruine, les principes consacrés

par elle dans son code maritime. Elle avait déclaré le blocus général de toutes les côtes des pays soumis à la France, ou seulement à l'influence de son gouvernement; Napoléon, usant du juste droit de représailles, déclara son ennemie bloquée à son tour sur les mers, et interdit à l'Europe toute communication avec elle. Le décret du 21 novembre, publié à Berlin, prononçait la confiscation des bâtimens et des marchandises provenant de l'Angleterre ou de ses colonies; tout Anglais, de quelque état ou condition qu'il fût, trouvé dans les contrées occupées par les armées françaises, devait être fait prisonnier.

C'est ainsi que furent converties en *système continental,* au profit de l'Europe, et contre la Grande-Bretagne, les lois qu'elle-même avait instituées pour la guerre maritime, et qu'elle exécutait avec une violence digne des temps de la plus grossière barbarie. Le but de cette grande mesure de Napoléon etait de ramener, par la douceur, le gouvernement anglais à des idées de justice et de raison, qui devaient

le disposer à rendre enfin la paix au monde. La profondeur des maux que le décret de Berlin fit souffrir à son ennemi, prouva bientôt que l'empereur l'avait frappé au cœur : sous ce rapport, l'événement justifia complètement sa politique.

Au moment de s'engager plus avant dans le nord, Napoléon put considérer, avec satisfaction l'état général de l'Europe méridionale ; il n'y voyait aucun sujet d'inquiétude sérieuse. Il est vrai que la cour d'Espagne avait montré quelque impatience d'échapper à l'ascendant de Napoléon ; mais on pouvait raisonnablement imputer ces démonstrations équivoques d'une politique hostile, aux dispositions personnelles du favori de Charles IV (1).

---

(1) Au mois d'octobre, au moment où lord Lauderdale rompait, à Paris, les négociations entamées pour la paix ; quand la folle jactance des généraux prussiens allait jusqu'au ton de la menace envers la France, le prince de la Paix essaya de prendre aussi une attitude hostile : l'Espagne lut alors avec étonnement une proclamation du favori, dans laquelle il parlait confusément de dangers et de gloire, d'ennemis, de perfidies, qu'il s'abste-

La nation espagnole, qui manifestait hautement son aversion pour le prince de la Paix, avait rejeté sur lui seul le tort d'une injuste provocation, et demeurait fidèle à son amitié pour la France.

Le Portugal, au contraire, cachait une inimitié réelle, sous l'apparence de la neutralité; ce pays était tout anglais, mais inoffensif.

L'Italie entière restait soumise. Joseph régnait paisiblement à Naples; et l'armée française, commandée par Masséna, surveillait les Anglais retirés en Sicile; Marmont contenait les Russes et les Monténégrins en avant de Raguse. Enfin, la Porte Ottomane entretenait avec Napoléon les relations les plus amicales, et se préparait

---

nait de nommer ou de faire connaître. Il terminait en appelant la nation aux armes. Napoléon dédaigna cette obscure fanfaronnade d'un sot présomptueux, ministre sans talent, guerrier sans gloire; les termes de la proclamation étaient assez ambigus pour recevoir toute espèce d'interprétation. Godoï, forcé de s'expliquer, déclara qu'il avait entendu parler des Anglais. L'empereur parut satisfait, mais il n'oublia pas cette lâche injure.

à combattre la Russie, à laquelle sa déclaration de guerre fut en effet signifiée le 17 décembre suivant.

Du reste, le Danemark se maintenait religieusement neutre; l'Autriche continuait à dévorer en silence l'humiliation du traité de Presbourg ; et la France, qui, de tout le bruit de ces guerres lointaines, n'entendait que des cris de victoire, la France calme et florissante, attendait avec confiance la paix, but glorieux des travaux de son empereur.

CHAPITRE II.

L'empereur Napoléon arrive à Posen. — Alexandre quitte Varsovie. — Murat entre dans cette capitale. — L'armée russe s'éloigne, dans l'espoir d'attirer les Français. — Soulèvement de la Pologne. — Traité avec la Saxe. — Alexandre renonce à son plan de retraite, et revient sur ses pas, pour reprendre l'offensive. — Napoléon se dispose à le prévenir.

(Du 10 novembre au 15 décembre 1806.)

Le maréchal Davoust, entré à Posen le 10 novembre, avait fait occuper le fort de Lenczik, à moitié chemin de cette ville à Varsovie. Murat venait de l'y rejoindre avec la brigade de cavalerie légère du général Milhaud, les divisions de dragons des généraux Klein, Beaumont et Beker, et la division de cuirassiers du général Nansouty. Les corps des maréchaux Soult,

Bernadotte et Ney, entraient en ligne; le maréchal Lannes menaçait Thorn, sur la Vistule, et Augereau la forteresse de Graudentz. Enfin, Jérôme Bonaparte, à la tête d'une partie des troupes de la confédération rhénane, était en Silésie, et pressait le siége de Glogau, tandis qu'une division investissait Breslau.

Telle était la situation de l'armée, quand Napoléon, parti de Berlin le 25 novembre, arriva le 27 à Posen, d'où Murat sortit le même jour, pour se porter sur Lowicz, et de là, poussa une forte reconnaissance sur Varsovie.

L'empereur Alexandre, établi depuis quelques semaines dans cette capitale, y avait trouvé le roi de Prusse. C'est là que, par son conseil, Frédéric-Guillaume s'était déterminé à refuser la ratification de l'armistice accordé par Napoléon. Cependant Alexandre ne comptait pas sur l'effort de son armée, pour rétablir immédiatement le monarque prussien dans ses États; elle n'était pas encore entièrement réunie, les parcs d'artillerie

n'avaient pas été formés, et la saison était peu favorable aux approvisionnemens qu'il fallait rassembler. L'empereur de Russie fondait ses espérances sur la réussite d'un projet qui venait de prévaloir dans son conseil. On y avait résolu de se retirer devant l'ennemi, et de l'attirer sur le territoire russe. Là, on se proposait de le combattre en fuyant, à la manière des Parthes, et en dévastant tout, autour de lui. Le but était de harasser les Français, de les affaiblir, en les forçant de s'éloigner de leurs ressources et de leurs points d'appui. Ce plan qui, six ans après, devait être si funeste à Napoléon devenu plus confiant dans sa fortune, avorta cette fois, et n'eut qu'un commencement d'exécution. A l'approche des Français, Alexandre quitta Varsovie; le général Bennigsen, dont le corps d'armée couvrait cette ville, feignit de se disposer à la défendre, par quelques démonstrations sur les rives de la Bzura, dans le but de cacher son mouvement de retraite. Mais, après de faibles engagemens avec l'avant-garde française,

il se reploya sur la Vistule, et passa ce fleuve à Varsovie, où Murat entra le 28 au soir, suivi de près, par les corps des maréchaux Davoust, Lannes et Augereau.

Benningsen, dans l'espoir de retarder la marche de tant d'ennemis, avait coupé le pont de la Vistule, qui sépare Varsovie de Praga. Il se hâta de fortifier ce faubourg, afin de protéger le mouvement rétrograde de son corps d'armée. Mais l'ardeur et l'intrépidité des troupes françaises déconcertèrent ce projet. La rupture du pont, non plus que ces retranchemens, ni la profondeur et la rapidité du fleuve, ne présentaient à nos soldats des obstacles capables de les arrêter; ils se précipitèrent dans la Vistule, qu'ils passèrent à la nage, en dépit des glaçons qu'elle chariait déjà; puis, détachant, sous le feu des ennemis, une grande quantité d'embarcations retenues sur la rive droite, ils facilitèrent le passage au reste de l'armée, tandis qu'ils s'emparaient de Praga. Murat eut à peine franchi le fleuve avec sa cavalerie, qu'il se

mit à la poursuite des Russes, et courut prendre position sur le Bug, au delà duquel fuyait déjà Benningsen. Davoust établit son quartier en avant de Praga; ce corps formait la droite de la ligne française.

Celui du maréchal Ney, à la gauche, passait la Vistule à Thorn, chassant devant lui les débris de l'armée prussienne, joints au corps russe, commandé par Tolstoï. C'était la droite de l'armée d'Alexandre, vingt mille hommes environ, qui attendaient de grands renforts, venant de la Livonie.

La principale armée russe était composée des corps des généraux Bennigsen et Buxhœwden, sous le commandement en chef de Kaminsky, arrivé depuis peu de jours, à marche forcée, avec des troupes nombreuses. Le premier soin de ce feld-maréchal fut de persuader à son souverain de renoncer au plan d'opérations précédemment adopté; en conséquence, le mouvement de retraite fut d'abord arrêté.

Les représentations et les instances de la cour de Prusse, ne contribuèrent pas peu à ce changement de détermination. En effet, Frédéric-Guillaume n'avait refusé la ratification de l'armistice, que sur la foi de la parole d'Alexandre, qui lui promettrait de repousser promptement l'invasion française, et de le ramener triomphant à Berlin. Or, le résultat présent du plan de retraite, était de combler la ruine et la dévastation des États du monarque prussien, dans l'espoir incertain, ou au moins éloigné, d'un succès qui ne devait profiter qu'à la Russie. Ses justes plaintes furent donc entendues; elles ajoutèrent à l'autorité de la voix de Kamensky, dont les avis l'emportèrent enfin. L'armée russe prit aussitôt l'offensive, et se reporta sur la Narew et sur le Bug.

Napoléon, attentif aux mouvemens des ennemis, les avait vus d'abord éviter le combat, sans montrer le dessein de les poursuivre, comme ils l'avaient espéré. Tout annonçait, au contraire, que son projet était de prendre une position dé-

fensive et formidable sur la Vistule, et de s'y maintenir pendant l'hiver; saison qu'il eût employée aux préparatifs de la campagne prochaine, et à réduire le reste des places que les troupes prussiennes occupaient encore derrière lui. Mais la nouvelle inattendue de la contre-marche des Russes, ranima tout à coup l'activité de Napoléon. Il expédia rapidement des ordres, pour accélérer, sur tous les points, la marche des divers corps de son armée, et afin d'en régler la direction.

On a vu que ceux de Murat, de Davoust, de Lannes et de Ney occupaient déjà la rive droite de la Vistule; bientôt Augereau passa le fleuve entre Zacrokzin et Utrata; Soult à Wiszogrod, et Bessières à Thorn, avec le second corps de la réserve de cavalerie. Cependant, l'empereur appliquait ses soins à multiplier les approvisionnemens de toute espèce. Des ponts établis ou reparés sur la Vistule, d'autres jetés sur le Bug, furent couverts par des fortifications, dont les travaux, dirigés par Chasseloup-Laubat, firent beaucoup d'honneur

au corps du génie et aux talens de cet officier général.

A tous ces moyens de la guerre, Napoléon joignit ceux de la politique. Il est difficile de décider s'il avait arrêté fermement l'idée de relever immédiatement le trône de Pologne; et si ce généreux dessein n'échoua que devant les obstacles qu'il eût opposé à la conclusion du traité de Tilsitt; ou bien, si l'observation plus attentive du caractère polonais lui fit juger convenable d'ajourner ce grand acte de justice. En effet, il put considérer que le mode de gouvernement vers lequel ces peuples inclinaient par amour pour leurs antiques institutions, serait un fondement mal assuré pour la digue qu'il se proposait d'élever en Pologne, contre l'inondation des Russes en Europe; peut-être aussi s'effraya-t-il à l'idée que la liberté turbulente d'une nation belliqueuse et rajeunie, serait d'un mauvais exemple au milieu de l'Europe asservie. Quoi qu'il en soit, à l'aspect de l'ardeur générale, excitée d'abord par la présence des Français en Pologne, l'em-

pereur crut devoir s'emparer de ce mouvement des esprits, et en faire un instrument de sa politique. Il s'empressa donc d'offrir à ces peuples opprimés, des espérances propres à lui concilier leur affection, et à nourrir leur enthousiasme. En conséquence, des bulletins officiels répandirent d'abord ces premières paroles de l'empereur :

« L'amour de la patrie, ce sentiment « national, s'est non seulement conservé « entier dans le cœur du peuple polonais, « mais il a été retrempé par le malheur. « Sa première passion, son premier désir « est de redevenir nation. Les plus riches « sortent de leurs châteaux, pour venir de- « mander, à grands cris, le rétablissement « du royaume, et offrir leurs enfans, leur « fortune, leur influence. Ce spectacle est « vraiment touchant; déjà ils ont partout « repris leurs anciens costumes, leurs an- « ciennes habitudes.

« Le trône de Pologne se retablira-t-il? « et cette grande nation reprendra-t-elle « son existence et son indépendance? Du

« fond du tombeau renaîtra-t-elle à la vie?
« Dieu seul, qui tient dans sa main les com-
« binaisons de tous les événemens, est l'ar-
« bitre de ce grand problème politique.
« Mais, certes, jamais il n'y eut un événe-
« ment plus mémorable, plus digne d'in-
« térêt. »

Ce n'étaient point, à la vérité, des promesses positives; mais, bientôt après, à Posen, l'accueil encourageant que l'empereur fit à la députation de la noblesse, sembla justifier les espérances qu'avait fait naître ce langage. L'élan fut général; les Polonais séduits coururent aux armes, et levèrent, de tous côtés, des troupes régulières formées rapidement en armée nationale, sous la direction du général Dombrowsky. Elle se grossit en peu de temps de tous les prisonniers prussiens originaires des provinces polonaises; Napoléon la pourvut d'artillerie et de munitions abondantes, tirées de Magdebourg, et dirigées vers Posen, dans des embarcations chargées à la fois sur le canal de Finon, sur l'Oder et sur la Wartha.

En même temps, l'empereur formait un traité de paix et d'alliance avec l'électeur de Saxe. Ce prince, forcé par la Prusse et l'Angleterre d'entrer dans la quatrième coalition, avait dû joindre ses troupes à celles qui venaient de combattre les Français à Iéna ; mais, le lendemain de la bataille, l'empereur avait renvoyé libre un corps de six mille Saxons prisonniers, en déclarant qu'il considérait leur souverain comme neutre. Touché de ce procédé, l'électeur chargea le comte de Bosc d'aller au camp de Napoléon, afin de négocier une paix solide avec un ennemi si généreux. L'empereur accueillit favorablement cette ouverture; son nouvel allié, accédant à la confédération du Rhin, lui fournit un contingent de vingt mille hommes, et reçut le titre de roi. Ce traité fut signé le 11 décembre à Posen; et le 15, tous les princes souverains de la maison de Saxe, à l'exemple de leur auguste chef, contractèrent une alliance semblable avec Napoléon.

L'armée française étant ainsi assurée

sur ses derrières, et concentrée sur la rive droite de la Vistule, l'empereur, instruit de l'approche des Russes, résolut de les prévenir, et commanda de marcher en avant.

CHAPITRE III.

L'empereur arrive à Varsovie, et de là, va se mettre à la tête de l'armée. — Premiers engagemens à Czarnowo, à Biezun, à Cursomb, à Nasielsk. — Les Russes, partout vaincus, se retirent. — Combats de Dzialdow et de Golymin. — Bataille de Pulstuk. — L'empereur assigne des quartiers d'hiver à l'armée; il retourne à Varsovie.

(Derniers jours de décembre 1806.)

L'empereur, parti de Posen le 16, arriva le 19 à Varsovie. Après avoir visité les fortifications de la ville et celles du faubourg de Praga, il en repartit le 23, empressé d'aller se mettre à la tête de l'armée. Déjà, Davoust avait passé le Bug; Bessières était à Kikol, poussant ses grand'gardes à Sierps, communiquant avec l'avant-garde d'Augereau, et appuyé par le corps d'armée

de Ney, dont le quartier-général était à Ripyn; ce maréchal avait à sa droite les troupes commandées par Bernadotte.

Napoléon traversa le Bug le jour même de son arrivée aux avant-postes, et reconnut, sur les bords de l'Wkra, la force des retranchemens élevés par les Russes, pour couvrir leurs positions. Aussitôt il ordonna de jeter, au confluent de ces deux rivières, un pont, qui fut achevé en deux heures par les soins du général Lariboissière; le maréchal Davoust fit immédiatement passer la division Morand, qui, soutenue par une brigade de cavalerie légère et une division de dragons, s'avança sur les retranchemens de l'ennemi, près du village de Czarnowo. Le général Petit, avec le douzième de ligne, vint ensuite appuyer ce mouvement. Toutes les batteries de Czarnowo, ainsi que celles du pont, ayant été enlevées après une lutte opiniâtre, les ennemis, au nombre de quinze mille hommes, furent mis en déroute et prirent la fuite. Pendant cette action, le maréchal Ney attaquait, à la gauche, le général Tolstoï, et le forçait de se

jeter dans un bois après une perte considérable ; tandis que Bessières engageait un combat très brillant de cavalerie, en avant du village de Biézun. Cette position était importante ; l'ennemi entreprit de la défendre avec des forces supérieures, mais il fut contraint de l'abandonner, en laissant au pouvoir des Français cinq cents prisonniers, cinq pièces de canon et deux étendards. Toutefois, il ne se retirait qu'en disputant, pied à pied, le terrain dans la direction de Nasielks ; ce dernier poste enfin enlevé par les généraux Rapp et Lemarrois, les Russes demeuraient encore maîtres des positions environnantes, qu'ils ne cédèrent qu'à l'attaque du général Friant, arrivé pendant le combat.

Durant cet engagement, le général Nansouty culbutait, en avant de Cursomb, la cavalerie ennemie, qui avait passé l'Wkra sur ce point, et le maréchal Augereau, effectuant à son tour le passage de la rivière, mit en déroute quinze mille hommes qui tentaient de s'opposer à ce mouvement.

Dans la journée du 25, Napoléon se di-

rigea vers Ciéchanow; Davoust se porta sur Tykoczyn, le maréchal Lannes à Pulstuk. Le soir, voici quelle était la position de l'armée : la gauche, composée des corps de Bernadotte, de Ney et de Bessières, s'avançait de Biézun et des environs sur la route de Grodno; Soult arrivait à Ciéchanow; Augereau marchait sur Golymin; Davoust entre Golymin et Pulstuk; Lannes directement sur Pulstuk.

Le 26 décembre fut signalé par plusieurs combats acharnés, où la valeur française triompha partout d'une résistance opiniâtre.

Le maréchal Ney, chargé de couper les restes des troupes prussiennes réunies à l'armée russe, attaqua le général Lestocq, retranché avec six mille hommes d'infanterie et onze cents cavaliers dans la petite ville de Dzialow. L'ennemi avait l'avantage d'une position excellente; cependant, chassé de ce poste par une seule brigade, il tenta vainement de s'y rétablir; après quatre attaques successives de nuit, avec des forces très supérieures, toujours re-

poussé, il fit retraite, en laissant des prisonniers et six canons.

Le maréchal Lannes, arrivé devant Pulstuk, à huit heures du matin, y trouva le corps de Bennigsen fortement retranché, et grossi des divisions russes battues à Nasielsk. Il fit immédiatement ses dispositions d'attaque : en première ligne, la division Suchet; et en seconde, celle du général Gazan, appuyée sur sa gauche, par la division Gudin, alors commandée par le général Dauthanne. L'action commença vers dix heures du matin, et se prolongea jusque dans la nuit. Les Français se signalèrent par une brillante impétuosité, les Russes par la vigueur de leur défense. Les succès furent variés durant cette longue et sanglante action, vers la fin de laquelle le maréchal n'avait remporté que de faibles avantages. Bennigsen, cependant, craignant d'être débordé sur sa droite, à la faveur de l'obscurité, évacua le camp et la ville, en bon ordre, et se retira sur Ostrolenska.

Jamais les Russes ne s'étaient mieux

montrés; mais enfin, ils avaient cédé le champ de bataille, et leur général était peu fondé à s'attribuer l'honneur de la journée. Bennigsen alla plus loin : dans ses rapports, il présenta ce fait d'armes comme une victoire décisive, et l'empereur Alexandre ordonna que toutes les églises de l'empire russe retentissent d'actions de grâces pour célébrer ce beau triomphe.

D'un autre côté, le feld-maréchal Buxhœwden s'étant arrêté à Golymin, plusieurs divisions, déjà battues sur d'autres points, venaient se réunir à lui. Davoust, qui les poursuivait depuis Nasielsk, ayant atteint leur arrière-garde, au moment où elles opéraient leur jonction, les chargea vigoureusement, et s'empara d'un bois, près du camp de l'ennemi; bientôt, Augereau, arrivant de Gollaczin, prit le feld-maréchal en flanc, et Murat, accouru avec sa cavalerie, l'attaqua impétueusement sur sa droite. L'action fut aussi vive, et disputée avec la même résolution qu'à Pulstuk, par les Russes, qui se battirent jusqu'à onze heures du soir. Mais à

Golymin leur retraite s'opéra en désordre, et ils laissèrent, entre les mains des vainqueurs, un plus grand nombre de morts et de prisonniers. Retardés dans leur fuite vers Ostrolenska, par l'état affreux des chemins, ils se virent bientôt contraints d'abandonner leur artillerie et jusqu'à leurs bagages. Le dégel et les pluies avaient rompu les routes à tel point, que les Français durent renoncer aux fruits qu'ils étaient en droit d'attendre de cette victoire. Le maréchal Soult, qui marchait sur Makow, afin de couper la retraite aux colonnes de l'ennemi, ne put accomplir cette manœuvre, dont le succès eût achevé la déroute de la principale armée d'Alexandre. Ces premiers combats coûtaient déjà aux Russes quatre-vingts pièces d'artillerie, presque tous leurs caissons, douze cents voitures, et environ douze mille hommes, tués, blessés ou prisonniers.

Cependant, les rapports mensongers de Bennigsen, parvenus les premiers à Kœnigsberg, y causèrent des transports de joie; le roi de Prusse commanda des réjouis-

sances publiques. La reine et la cour nombreuse qui l'avait suivie dans cette ville, y célébraient encore, avec enthousiasme, la victoire du général russe, quand de nouveaux courriers, expédiés par Lestocq, firent connaître la vérité, et changèrent en gémissemens les chants d'allégresse. Il fallut se résoudre à fuir encore plus loin: les trésors, les chancelleries, les objets précieux furent transportés à Memel. Le cœur brisé par la douleur qui peu d'années après lui coûta la vie, à la fleur de son âge, la reine s'embarqua pour aller chercher un abri dans cette retraite éloignée, où Frédéric-Guillaume alla bientôt la rejoindre. Quinze cents hommes formaient son escorte et la garnison de Memel; cinq mille Prussiens, échappés du combat de Dzialow, faisaient partie du corps du général Lestocq; six mille environ défendaient Dantzig, dix-huit cents la forteresse de Colberg, et trois mille celle de Graudentz : voilà tout ce qui restait alors de troupes effectives à ce prince infortuné. Quelques places de la Silésie tenaient encore à la vérité,

mais elles allaient tomber sous les efforts du corps d'armée commandé par Jérôme Bonaparte. Telle était la situation désespérée de cette monarchie, à la fin de 1806, après une lutte de trois mois.

Les Russes n'avaient encore éprouvé que des pertes légères, comparées à la masse de leurs forces et de leurs ressources; mais ils étaient désunis. La discorde régnait entre les généraux Kamensky, Bennigsen et Buxhœwen. L'issue funeste du plan que Kamensky avait fait adopter, contre l'avis des deux autres, avait altéré son crédit sur l'esprit du monarque russe, qui, ramené à son premier projet de fuir pour attirer les Français sur ses pas, en fit alors une seconde épreuve également infructueuse : Napoléon vit le piége, et sa prudence l'évita. Satisfait des immenses avantages qu'il venait de remporter pendant cette courte et glorieuse campagne, il s'arrêta, et disposa tout pour assurer à son armée des quartiers d'hiver paisibles, en attendant une saison plus favorable aux opérations d'une guerre aussi difficile.

Le général Corbineau fut chargé de suivre l'ennemi dans sa retraite sur Ostrolenska, qu'il trouva déjà évacuée par l'arrière-garde russe ; de ce point, il poussa des avant-postes de cavalerie légère sur Lomza et Biesk.

Le maréchal Soult couvrit les cantonnemens de l'armée, en bordant la petite rivière d'Orzyc, qui se jette dans la Narew. A la droite, Davoust et Lannes occupèrent Pulstuk et les bords du Bug ; la gauche, formée des corps de Bernadotte, de Ney et de Béssières, prit ses cantonnemens le long de la Vistule; des troupes légères entretenaient les communications avec Ostrolenska par Kolno.

Ces dispositions faites, l'empereur Napoléon rentra dans Varsovie, dont les environs étaient gardés par le corps du maréchal Augereau.

CHAPITRE IV.

Réduction des places de la Silésie. — Position défensive de l'armée française. — Les Russes s'avancent pour l'attaquer. — Combats de Mohrungen, de Passenheim, de Bergfried, de Hoff. — Bataille d'Eylau. — L'armée rentre dans ses cantonnemens. — Proclamation de l'Empereur.

(Du 1er janvier au 16 février 1807.)

L'EMPEREUR, voulant mettre en évidence son frère Jérôme Bonaparte, lui avait confié le commandement du neuvième corps d'armée, destiné à réduire les places de la Silésie; mais les opérations y furent conduites par le général Vandamme, qui réduisit Glogau le 2 décembre. Breslau fut investi, et résista long-temps; il fallut en former régulièrement le siége. Tandis que

les Français étaient arrêtés devant cette place, le prince d'Anhalt-Pleist, répandant à profusion, dans la province, des proclamations du roi de Prusse, parvint à soulever les paysans, et à les armer au nombre de cinq à six mille, pour la défense du pays. Formées à la hâte, ces troupes, quoique défaites une première fois, par le général Vandamme, se grossirent bientôt de nouvelles levées; et le prince d'Anhalt revint encore à la tête de dix à douze mille hommes, avec du canon, tenter de faire lever le siége de Breslau. Mais alors, complètement mises en déroute, elles se dispersèrent, et la forteresse se rendit le 7 janvier. Toutes les autres places de la Silésie furent soumises successivement, et coûtèrent peu d'efforts aux vainqueurs.

Ce neuvième corps, sous les ordres de Jérôme, formait la droite de la ligne immense qu'occupait alors l'armée française; l'extrême gauche s'appuyait sur les côtes de la mer Baltique, où Mortier commandait le huitième. Chargé de l'envahissement de la Poméranie suédoise, ce ma-

réchal se dirigeait sur Stralsund, dont le gouverneur, à l'approche des Français, fit raser les faubourgs, et prépara tout pour une vigoureuse défense.

Du côté de Dantzig, un corps considérable de troupes de la confédération rhénane, et de Polonais récemment organisés, s'approchaient de la ville, et en commençaient l'investissement ; tandis que, de ce point jusqu'à Varsovie, la Vistule se couvrait de fortifications et de travaux liés l'un à l'autre, de manière à opposer un obstacle insurmontable aux entreprises des Russes. C'est derrière cette barrière, et dans cette belle position défensive, que l'armée goûtait, depuis près d'un mois, un repos devenu nécessaire, quand les Russes, en s'ébranlant partout à la fois, donnèrent le signal de nouveaux combats.

Napoléon jugea que, trompés sur les motifs de son inaction, les ennemis l'attribuaient à l'impuissance de reprendre l'offensive avec avantage ; et, à la vue de leurs mouvemens, il devina les projets et le plan d'attaque qu'ils avaient conçus. En

effet, les Russes manœuvraient pour couper l'aile droite de l'armée française, et faire une trouée jusqu'à la Vistule, dans la direction de Thorn; ils espéraient passer le fleuve au dessous de la ville, puis se porter sur la Peene. Là, ils auraient rétabli le théâtre de la guerre, dans le voisinage des places qui tenaient encore, et dont les garnisons délivrées devaient grossir leurs corps et augmenter leurs ressources.

L'empereur résolut donc de nourrir leur confiance; et Bernadotte, devant lequel ils se présentèrent d'abord, reçut l'ordre de reculer, à leur approche. En conséquence, le maréchal évacua Elbing, et se reploya sur Mohrengen, où le général Pacthod était déjà aux prises avec les Russes, supérieurs en forces vers ce point, et bien pourvus d'artillerie.

Une action très vive s'engagea sur-le-champ; elle fut d'autant plus glorieuse pour les troupes de Bernadotte, qu'elles se battirent, encore épuisées par les fatigues d'une longue marche. L'ennemi perdit plus de deux mille hommes, pendant le

combat, et laissa sur le champ de bataille quatre cents prisonniers et deux pièces d'artillerie.

Après ce premier succès, qui lui coûta de huit à neuf cents hommes tués ou blessés, Bernadotte continua lentement son mouvement rétrograde jusqu'à Thorn, afin d'attirer les Russes sur la Vistule; malheureusement, un courrier intercepté éclaira leur général sur le plan de l'empereur, et leur marche fut immédiatement suspendue.

Cependant Napoléon venait de quitter Varsovie, sous prétexte de visiter ses cantonnemens; des ordres expédiés rapidement étaient déjà parvenus à tous les corps; et l'armée s'ébranlant simultanément, on la vit tout à coup, formée sur une nouvelle ligne, et à sa tête l'empereur, suivi de la garde impériale.

Il était, le 31 janvier, à Villemberg sur l'Omulew; le quatrième corps, commandé par Davoust, occupait ce village. Le cinquième, confié à Savary, en l'absence de Lannes malade à Varsovie, placé à Brok, défendait le Haut-Bug et la

Narew. Soult, avec le troisième corps, avait son poste à Mysznicc; Ney à Gilgenburg, ayant sous ses ordres le sixième corps et la réserve de la cavalerie.

Bernadotte avait évacué Lobau, pour se porter sur Strasburg; et le maréehal Lefèvre observait, à Thorn, la rive gauche de la Vistule.

C'est dans cet ordre que l'armée se mit en mouvement le 1er février, et marcha en avant. La gelée avait raffermi les chemins, et l'artillerie manœuvrait avec fermeté. Murat poussait devant lui l'avant-garde ennemie; après l'avoir culbutée, vers Villenburg, il entra le même jour dans Passenheim. Les Russes, qui s'avançaient, forts de cent soixante mille hommes, menacés d'être jetés sur la Vistule, et de se voir là pressés de tout le poids de l'armée française, qu'ils avaient espéré surprendre, rétrogradèrent en toute hâte. Ils coururent prendre position en arrière, leur gauche appuyée au village de Moudtken, sur la rivière de l'Alle; la droite vers la Passarge, dans la direction des

lacs d'Ostérode, et le centre à Jukedorf, couvrant la grande route de Liebstadt. L'empereur, les trouvant ainsi rangés en bataille le 3, espéra que l'action serait décisive, et donna l'ordre à Soult de tourner l'ennemi par sa gauche, et de s'emparer du pont de Bergfried, où les Russes avaient placé douze bataillons et une forte artillerie. Napoléon se porta au centre de leur ligne avec la garde impériale; Ney fut chargé de l'attaque de leur droite.

L'action n'avait pu être engagée que vers trois heures; à la nuit, qui ne tarda guère, l'ennemi, partout enfoncé, fit retraite en déroute sur Liebstadt, à la faveur de l'obscurité.

Le lendemain 4, Murat poursuivit les Russes, en battant leur arrière-garde, jusqu'à Deppen, où il s'arrêta le soir. L'empereur coucha au village de Schlitt. Toute l'armée était réunie à Deppen le 5. Les ennemis, toujours fuyant, avaient déjà perdu, par suite de ces mouvemens, une partie de leurs communications, les dépôts de Liebstadt et de Guttstadt et leurs ma-

gasins sur l'Alle. Une colonne de huit à neuf mille hommes de leur cavalerie, avait été coupée, et en partie détruite à Deppen, par Murat, qui atteignit et battit une seconde fois l'arrière-garde ennemie, le 6, entre Gross-Glaudau et le village de Hoff. Elle était composée de douze bataillons d'infanterie légère, soutenus par plusieurs lignes de cavalerie; l'effet d'une première charge des dragons de Klein et des cuirassiers d'Hautpoult, fut de culbuter et de détruire deux régimens d'infanterie. Le village de Hoff fut occupé; le général ennemi fit alors avancer des troupes nouvelles pour reprendre cette position; mais une seconde charge plus brillante encore que la première, prenant la colonne russe en flanc, y jeta tant de désordre, et leur causa de si grandes pertes, qu'elle précipita sa retraite, heureuse d'échapper à un désastre complet, grâce à l'obscurité de la nuit.

L'armée russe ayant atteint, le 7, la ville de Preusch-Eylau, la défendit avec opiniâtreté, contre les efforts du maréchal

Soult, qui ne s'en empara que le soir à dix heures; les rues en étaient jonchées de cadavres. L'empereur établit son quartier-général sur un plateau, en arrière d'Eylau, tandis que Davoust s'avançait, pour tourner la gauche des Russes, vers Heilsberg, et que Ney venait de Wormdt, afin d'opérer un mouvement semblable sur leur droite.

Le 8, au point du jour, on découvrit l'armée russe, forte de quatre-vingt mille hommes, présentant, à une demi-portée de canon de la ville, un front étendu devant lequel une artillerie formidable commença bientôt un feu des plus vifs.

L'empereur alla prendre sa position auprès de l'église de la ville, dont s'étaient déjà rapprochés les tirailleurs ennemis, et qu'ils tentaient d'enlever. Il fit d'abord avancer, avec l'artillerie des corps de Soult et d'Augereau, toute celle de la garde, au nombre de soixante pièces; cette immense batterie porta bientôt des coups si terribles parmi les masses de l'ennemi, qu'il fut contraint, pour échapper à ce feu meur-

trier, d'opérer un mouvement général à droite, dont l'effet fut de compromettre un instant la gauche des Français.

Dans cette circonstance critique, l'empereur venait de commander les manœuvres convenables pour paralyser l'attaque, lorsqu'un nuage épais, enveloppant tout à coup le deux armées, les couvrit de flots de neige, et intercepta le jour durant une demi-heure. Égaré dans l'obcurité, le maréchal Augereau avait pris une fausse direction, dont l'empereur aperçut le danger, dès que la lumière fut rendue aux combattans. Aussitôt, il ordonna au grand-duc de Berg de tomber sur le flanc droit de l'ennemi, à la tête des divisions Milhaud, Klein, Grouchy et d'Hautpoult. Murat se précipite, et l'impétuosité de sa charge culbute et disperse l'infanterie russe; elle fuit, abandonnant une partie de l'artillerie qui couvrait son front. Ce beau mouvement est soutenu par le maréchal Bessières, qui s'avance avec la garde impériale. Toute la masse ennemie, ébranlée par ce choc, est bientôt acculée à des bois,

et contrainte de se déployer en s'étendant sur sa droite.

Au moment de l'obscurité passagère, produite par l'orage, une colonne de cinq ou six mille Russes était venue tomber dans nos rangs, où elle avait été détruite par les grenadiers de la garde, sous le commandement du général Dorsenne, et par le général Bruyères, à la tête d'une brigade de chasseurs.

Cependant Davoust, arrivé à la hauteur de Klein-Sansgarten, poussant devant lui l'ennemi, se trouva bientôt à la droite de la division Saint-Hilaire, établie sur le plateau de ce village, après en avoir chassé les Russes. Le maréchal couronna cette position, qu'ils tentèrent de ressaisir, par trois attaques vigoureuses, mais sans effet. Alors, l'armée française, appuyant sa gauche à Eylau, et sa droite au plateau et aux bois qu'avait occupés l'ennemi pendant la journée, se trouvait maîtresse du champ de bataille, et la victoire était assurée.

A quatre heures du soir, les Russes, en pleine retraite, fuyaient dans la direction

de Kœnigsberg; le maréchal Ney, à la poursuite de la division prussienne du général Lestocq, s'étant emparé du village de Schmoditten, coupait la retraite à l'arrière-garde ennemie, qui fut ainsi mise dans une déroute complète, et taillée en pièces jusqu'à la nuit, qui mit fin au combat.

Le lendemain, quand le jour éclaira le champ de bataille, il offrit un spectacle horrible : on y compta près de dix mille morts, dont les deux tiers au moins étaient Russes ; le nombre des Français blessés s'élevait à six mille, parmi lesquels étaient le maréchal Augereau, et les généraux Suchet, Heudelet, Desjardins et d'Hautpoult; la patrie eut à regretter parmi les morts, une foule de braves, dans tous les rangs ; les bulletins citèrent particulièrement le général Corbineau, les colonels Dalhmann, Lacuée et Lemarrois ; le colonel Boursier ne servécut que peu jours à ses blessures.

La perte des Russes, outre sept mille hommes tués environ, fut de seize mille blessés, transportés à Kœnigsberg; de qua-

rante-cinq pièces d'artillerie, et de douze milles prisonniers.

Après la bataille d'Eylau, et tandis que Murat poursuivait l'ennemi, jusque sous les murs de Kœnigsberg, l'empereur ordonna que les troupes rentrassent dans leurs cantonnemens, et il annonça ses intentions aux soldats, par la proclamation suivante, mise à l'ordre général du 16 février :

« SOLDATS,

« Nous commençions à prendre un peu « de repos, dans nos quartiers d'hiver, « lorsque l'ennemi a attaqué le premier « corps, et s'est présenté sur la Basse-Vis-« tule ; nous avons marché à lui, et nous « l'avons poursuivi pendant l'espace de « quatre-vingts lieues. Il s'est réfugié sous « les remparts de ses places, et a repassé « la Prégel. Nous lui avons enlevé, aux « combats de Bergfried, de Deppen, de « Hoff, à la bataille d'Eylau, soixante-« cinq pièces de canon, seize drapeaux, et

« tué, blessé ou pris plus de quarante mille
« hommes. Les braves qui, de notre côté,
« sont restés sur le champ d'honneur, sont
« morts d'une mort glorieuse; c'est la mort
« des vrais soldats! Leurs familles auront
« des droits constans à notre sollicitude et
« à nos bienfaits.

« Ayant ainsi déjoué tous les projets de
« l'ennemi, nous allons nous rapprocher
« de la Vistule, et rentrer dans nos can-
« tonnemens. Qui osera en troubler le re-
« pos, s'en repentira; car, au delà de la
« Vistule, comme au delà du Danube, au
« milieu des frimas de l'hiver, comme au
« commencement de l'automne, nous se-
« rons toujours les soldats français, et les
« soldats français de la grande armée. »

CHAPITRE V.

Combat d'Ostrolenska. — Position de l'armée française au 25 février. — Les Russes tentent une nouvelle attaque. — Ils sont repoussés au delà de la Passarge. — Situation générale des forces françaises au 1er avril.

(Du 16 février au 1er avril 1807.)

Napoléon se flattait vainement que le repos qu'il accordait à son armée serait respecté par un ennemi fatigué de tant d'efforts infructueux. Peu rassuré par les levées considérables qui grossissaient chaque jour les rangs des Russes, Alexandre avait ordonné au général Michelson de détacher vingt-cinq mille hommes du corps nombreux qu'il commandait en Moldavie, et de les diriger vers les frontières de la Pologne. Ce renfort, conduit par le général

Essen, à peine arrivé à Bialystok, reçut l'ordre de s'avancer, le 15 février, par les deux rives de la Narew, et de menacer les troupes du 5e corps à Nowogorod et à Ostrolenska. Le 16, instruits de ce mouvement, les généraux Suchet et Oudinot, rassemblant leurs divisions, volèrent au devant du général Essen, qu'ils atteignirent à Ostrolenska vers le milieu du jour; ils chargèrent aussitôt l'ennemi avec tant de résolution, qu'ils le mirent dans une déroute complète, et le forcèrent à fuir en désordre, laissant treize cents morts, au nombre desquels se trouva le fils du fameux Souwarow; ils perdirent en outre douze cents blessés, deux drapeaux et sept canons.

Napoléon défendit que l'on poursuivît plus loin ce succès; et commanda au 5e corps de rentrer dans ses cantonnemens.

Le 25 février, l'armée française était dans les positions suivantes :

Napoléon, entouré de la garde impériale, avait son quartier-général à Ostérode.

Bernadotte, 1er corps, occupait Brauns-

berg, Frauhenberg, Elbing, Pruss-Holland et la côte de la Baltique jusqu'à l'embouchure de la Passarge, dont le cours couvrait son front.

Soult, 4e corps, à la droite du premier, avait ses cantonnemens à Liebstadt, Morunghen et Liebemuhl.

Ney, 6e corps, était concentré à Guttstadt, son avant-garde à Heilsberg.

Davoust, 3e corps, à Alleinsten, éclairait Wartenberg, Passenheim, Ortelsburg, et les sources de l'Alle et de l'Omulew.

Lannes, 5e corps, prolongeait la ligne de l'Omulew, et gardait les bords de la Narew jusqu'à Ostrolenska. Pendant la maladie de ce maréchal, Masséna devait venir commander ce corps; le septième avait été dissous après le départ d'Augereau, et les troupes en étaient réparties dans les autres divisions de l'armée.

Outre ces forces opposées à la grande armée russe, un corps d'observation, composé de troupes polonaises, sous les ordres du général Zayonscheck, était posté à Neidenburg; le prince royal de Bavière

commandait à Pulstuk et à Varsovie une division des troupes du roi son père; le maréchal Lefèvre, à la tête du 10e corps, se disposait à commencer le siége de Dantzig; et Mortier, dans la Poméranie suédoise, avec le 8e, menaçait la place de Stralsund.

Enfin, le 9e corps se maintenait dans la Silésie, dont Jérôme Bonaparte était gouverneur.

Le général Bennigsen commandait en chef l'armée des Russes. Encouragé par l'immobilité des Français, il hasarda de repasser la Prégel, et forma ses troupes sur une ligne qui s'étendait depuis Kœnigsberg jusqu'à Seeburg, par Domnau, Bartenstein et Bischofstein; de là, il poussait des avant-postes sur l'Alle et la Passarge, jusqu'en vue de ceux des Français. Ces démonstrations n'ayant produit aucun effet, les Russes, plus confians, osèrent enfin passer l'Alle; un fort détachement traversa cette rivière, la nuit du 24 au 25, entre Heilsberg et Guttstadt. Le général Ligier-Bellair, du 6e corps, se porta sur-le-champ

à leur rencontre, les mit en déroute, et prit le général commandant le détachement, avec tout son état-major et quatre cents soldats.

Le lendemain matin, le général Dupont, du corps de Bernadotte, repoussa non moins vigoureusement une autre division ennemie, forte de dix mille hommes, qui s'était avancée jusqu'à Braunsberg, en traversant la Passarge. Les Russes, attaqués à la baïonnette, culbutés, chassés de la ville, l'abandonnèrent jonchée de six cents de leurs morts, et se hâtèrent de repasser la rivière, laissant aux vainqueurs seize pièces de canon, deux drapeaux et deux mille prisonniers.

Après ces deux engagemens partiels, l'ennemi montrant le dessein de tenter une attaque sur un plan plus étendu, l'empereur chargea les maréchaux Soult et Ney de le rejeter au loin, en avant de la Passarge : en conséquence, le quatrième corps traversa cette rivière près de Liebstadt, et marcha sur Wormitt; tandis que Ney dirigeait le sixième sur la ville de Guttstadt,

dont il s'empara, et qu'il trouva munie de grands approvisionnemens, dont le besoin commençait à se faire sentir à sa troupe.

Bernadotte seconda ce mouvement en s'avançant jusqu'à Spanden, où il obtint aussi des avantages ; mais le mauvais état des chemins et la fuite précipitée des Russes sur tous les points, déterminèrent l'empereur à suspendre la marche des trois maréchaux.

Dans le courant de mars, les Russes continuèrent à inquiéter les avant-postes français, jusqu'à ce que Murat eût nettoyé de cosaques la rive droite de l'Alle, et se fût porté au delà de Seeburg, afin de vérifier si ces attaques de cavalerie légère ne masquaient pas un mouvement général de l'ennemi.

Au 1er avril, la ligne des cantonnemens français, partant de l'embouchure de la Passarge, s'étendait jusque sur la Narew, à Ostrolenska. L'empereur avait fait fortifier, par des ouvrages fraisés et palissadés, les hauteurs de Guttstadt, ainsi que les ponts de Spanden et d'Editten, sur la

Passarge ; tous ceux de la Vistule, reconstruits depuis que son cours était libre de glaces, furent également mis dans un état de défense respectable ; ce fleuve entretenait l'abondance dans l'armée, dont les principaux approvisionnemens étaient tirés de l'île de Nogath, à son embouchure. Les villes d'Elbing et de Braunsberg fournissaient aussi beaucoup de ressources.

Tranquille désormais dans cette position inexpugnable, et en attendant le retour d'une meilleure saison, Napoléon put donner une attention plus suivie aux siéges des places de Dantzig, de Colberg et de Stralsund, sans négliger les soins du gouvernement de son vaste empire, dont jamais il ne cessa de diriger l'administration sous la tente, au milieu du bruit des camps, avec autant d'application et d'assiduité que dans son cabinet des Tuileries, au sein d'une profonde paix.

CHAPITRE VI.

SIÉGE DE DANTZIG.

Le maréchal Lefèvre vient prendre le commandement des troupes réunies devant Dantzig. — Il en forme le blocus. — Le feld-maréchal Kalkreuth pénètre dans la place avec un corps considérable de troupes russes. — Occupation de l'île de Nehrung. — Les assiégés tentent une sortie; ils sont rejetés dans la place. — Ouverture de la tranchée. — Commencement du feu. — Première sommation sans effet. — Occupation de l'île d'Holm. — Le général Kaminsky débarque avec vingt mille Russes en vue de la place. — Le maréchal Lannes vient au secours des assiégeans. — Kaminsky attaque les Français; il est mis en déroute, et reprend la mer. — La place capitule. — Le maréchal Lefèvre est fait duc de Dantzig.

(Des 1ers jours de mars au 24 mai 1807.)

Napoléon attachait la plus grande importance à la prise de Dantzig, place très forte, située sur la mer Baltique, à l'em-

bouchure de la Vistule, et dont la possession devait assurer à sa ligne d'opération un excellent appui. Elle renfermait une garnison nombreuse, commandée par le général Manstein, en l'absence du feld-maréchal Kalkreuth, gouverneur titulaire.

Après la destruction de l'armée prussiennne à Iéna, et pendant l'occupation de Berlin, Manstein, prévoyant que les Français ne tarderaient pas à envahir la Pologne, et à se montrer devant Dantzig, s'empressa de mettre la ville dans le meilleur état de défense possible; il ordonna la destruction d'une partie des faubourgs, et força les habitans de se joindre à la troupe pour travailler à l'achèvement des fortifications.

L'événement ne tarda pas à justifier sa prévoyance. Un corps de Polonais s'avança le premier, sous le commandement du général Dombrousky, et prit position à Mewe, au commencement de février. Bientôt, soutenu par les Badois, qu'amenait le général Mesnard, ils attaquèrent la petite ville de Dirschau sur la rive gauche

de la Vistule. Les Prussiens s'y défendirent avec acharnement ; réduits à la dernière extrémité, plutôt que de se rendre, ils escaladèrent les murailles de la ville, dont les rues, ruisselantes de sang, étaient encombrées de cadavres, et se précipitèrent dans la Vistule, espérant gagner l'île de Nogath, à la faveur des glaces. Par malheur, le froid n'avait encore condensé qu'une légère surface du fleuve, où périrent tous ces braves gens, dignes, par leur courage, d'une mort plus glorieuse.

Manstein avait envoyé de Dantzig, au secours de Dirschau, deux mille fantassins et quatre escadrons, avec trois pièces d'artillerie : cette colonne, vaillamment combattue par le général Mesnard, fut repoussée sous les murs de Dantzig, avec une perte de huit cents tués ou blessés. A la suite de cette action, les Polonais et les Badois s'établirent à Dirschau et occupèrent les hauteurs de Rosenberg.

C'est alors, que le maréchal Lefèvre vint prendre le commandement du 10e corps. Son premier soin fut de resserrer la ville,

autant que le permettait le petit nombre de troupes dont il pouvait disposer; il occupa successivement l'île de Nogath, Fursten-Werder, Kœsensmark, Rostan, Muncher, Grebin et Halsberg; maître de ces positions, le maréchal porta son quartier-général à Rosenberg, le 9 mars.

Bientôt, les troupes destinées à compléter l'armée de siége commencèrent à venir par détachemens, et le parc d'artillerie se formait peu à peu. Dès le 12, le maréchal fit un nouvel effort, et les Prussiens reculant encore devant lui, le 16 il s'établit au plus près des murs de la ville, au sud et à l'ouest, fortifié sur les hauteurs de Jebrustelberg, dans les faubourgs de Schidliz, d'Ohra, d'Oliva, et aux digues qui, de Saint-Albrecht, se dirigent sur la rivière de Motlau.

Le 18, une salve du canon de la place, annonça l'arrivée du feld-maréchal Kalkreuth, entré à Dantzig, avec un corps considérable d'infanterie russe et de cosaques.

Ce renfort avait pénétré dans la ville

par l'île de Nerhung, grande langue de terre entre la Baltique et la Vistule, au nord de Dantzig, et par laquelle les assiégés conservaient encore des communications avec Kœnigsberg. Cette position, fortifiée par de grands travaux, garnie de troupes suffisantes, avait été protégée jusque-là par les glaces que chariait avec abondance le cours de la Vistule. Mais à peine cet obstacle eut-il disparu, que le maréchal s'empara de l'île, après un combat qui coûta aux Prussiens six cents prisonniers, deux pièces d'artillerie et un caisson. Ceux qui purent échapper trouvèrent leur salut dans le fort de Weischselmunde, qui commande l'embouchure du fleuve.

Les Français fortifièrent aussitôt leur nouvelle conquête, dont la possession resserait le blocus de la ville : il s'en fallait pourtant beaucoup encore que l'investissement ne fût complet. Les assiégeans disséminés, pour ainsi dire, autour de la vaste circonférence qu'ils enveloppaient, au nombre de neuf mille combattans tout au plus, étaient faibles sur tous les points,

contre une garnison de vingt mille hommes, sans compter les habitans armés pour la défense de leurs foyers.

Kalkreuth, instruit de cette disproportion de forces, préparait une sortie, de laquelle il espérait de grands avantages. Pour mieux en assurer le succès, il chargea le colonel Krakow, qui s'était fait un nom comme partisan, d'aller surprendre les Français, par une attaque à l'improviste sur leurs derrières, tandis qu'il menacerait leur front avec le gros de sa troupe. Krakow partit donc, à la faveur de l'obscurité, avec un fort détachement; filant le long du bord de la mer, protégé par les batteries du camp retranché de Newfahrwasser en face de Weichselmunde, et par plusieurs chaloupes canonnières, il gagna le poste que lui avait assigné son général, et se tint prêt pour agir à l'heure convenue.

Heureusement, le maréchal Lefèvre, attentif à tous les mouvemens de la garnison, surtout depuis l'arrivée de Kalkreuth, comptait sur cette attaque, et se tenait en garde contre toute surprise. La colonne

sortie de Dantzig, la nuit du 26 mars, trouva les Français sous les armes, et disposés à la bien recevoir. Attaqués eux-mêmes, au moment où ils croyaient fondre sur une troupe prise au dépourvu, les Prussiens et les Russes furent taillés en pièces, et repoussés dans la ville; en même temps le partisan Krakow, chargé et coupé par la cavalerie française et les lanciers polonais, fut pris entre deux feux, contraint à mettre bas les armes, avec tout son monde, et envoyé prisonnier à Berlin.

Sur ces entrefaites, quelques renforts d'hommes et d'artillerie étant arrivés au maréchal, il jugea que le moment était venu, de convertir le blocus en siége régulier. Le général Lariboissière, commandant en chef l'artillerie, le général du génie et les principaux chefs du corps d'armée, furent convoqués en conseil de guerre, et l'ouverture de la tranchée fut fixée à la nuit du 1er au 2 avril.

Les moyens d'attaque étaient pourtant bien faibles encore, pour une entreprise aussi difficile. La ville, traversée par la

Motlau, est entourée de larges fossés remplis des eaux de cette rivière, qui, retenues au moyen de plusieurs écluses, peuvent former, au sud et à l'est, une profonde inondation dans une étendue de plus de quatre lieues. Au nord, le cours de la Vistule n'est séparé du chemin couvert que par cent trente toises d'un terrain coupé de canaux et de marais impraticables; dans la même direction, l'embouchure du fleuve, à 2,400 toises de la place, est défendue, à droite, par le fort de Weischselmunde; à gauche, par le camp retranché de Newfarhwasser : positions qui, jointes aux avantages qu'offraient aux assiégés les batteries de l'île d'Holm, leur assuraient la communication avec la mer.

A l'ouest, la place est couverte par deux chaînes de collines, que sépare la vallée de Schedliz; deux forts les couronnent : le Bischofberg et le Hakelsberg, liés entre eux par des retranchemens continus, qui forment une seconde enceinte appuyée, d'un côté, à l'inondation de la

Motlau, et de l'autre, à la rive gauche de la Vistule.

C'est sur ce front qu'il fut décidé que se ferait la principale attaque, dirigée particulièrement vers le fort de Hakelsberg. La première parallèle était terminée après dix jours de travaux, sous le feu continuel de la place, et malgré les sorties fréquentes de la garnison; la seconde fut amorcée à la sape volante, dans la nuit du 11 avril. Le lendemain, le maréchal fit commencer l'armement des batteries achevées. L'ennemi, partout en nombre supérieur, attaquait incessamment les assiégeans, et souvent avec avantage; plus d'une fois le maréchal paya de sa personne, dans ces rencontres inopinées. En vain les soldats, à qui les jours de ce vénérable chef étaient précieux comme ceux d'un père, le conjuraient de se retirer, ou se jetaient au-devant de lui, pour lui faire un rempart de leurs corps: « non, non, s'écriait-il en les écartant; retirez-vous, enfans; et moi aussi, je veux combattre! » L'exemple du généreux courage de leur général,

enflammait les jeunes guerriers, de cette ardeur intrépide à qui rien ne résiste. Dans l'un de ces engagemens, les assaillans, pliant sous l'effort des Prussiens, commençaient à reculer ; un tambour, nommé Sworn, sans en avoir reçu l'ordre, bat la charge, et se précipite sur la redoute ennemie en s'écriant : « A moi, Saxons ! » A sa voix les camarades du brave s'élancent sur ses traces, renversent tous les obstacles, et enlèvent le poste disputé.

Un chasseur français renouvela le beau trait du chevalier d'Assas. Tombé au milieu d'un détachement russe, qui peu d'instans après fut entouré par une compagnie du 12[e] léger, le prisonnier entend les officiers ennemis crier, dans l'obscurité : *Ne tirez-pas, nous sommes Français !* Menacé d'être tué s'il parlait, le jeune héros crie à son tour : *Ce sont des Russes ; tirez, mon capitaine !* et il tombe percé de coups. Le nom de ce soldat doit passer à la postérité : il s'appelait Fortunas.

La neige et les frimats ajoutaient encore aux difficultés des travaux. Toutefois, la

troisième parallèle fut ouverte la nuit du 22 au 23 avril. Les batteries et les redoutes des deux premières étant déjà complètement armées, elles commencèrent à tirer le 24, à une heure du matin : on lança premièrement des bombes et des obus; les canons ne furent démasqués qu'à la pointe du jour.

En vain, les batteries ennemies ripostèrent d'abord avec la plus grande vivacité; les nôtres, habilement dirigées par les généraux Danthouard et Lamartinière, soutinrent avec gloire la réputation de supériorité de l'artillerie française, et firent enfin taire celle de la place. Elle y causa même tant de ravage ce premier jour, que le maréchal crut pouvoir mettre à profit la terreur des habitans et l'étonnement de la garnison : il envoya sommer le gouverneur de se rendre. Cette demande prématurée resta sans effet : le feu recommença, plus vigoureux encore, le lendemain et les jours suivans, tandis que plusieurs attaques étaient tentées sur d'autres points. Vers la fin du mois, de nouveaux envois d'artillerie permirent de multi-

plier les batteries, et d'ajouter à la force de celles qui foudroyaient déjà les murailles et les fortifications de la ville. Néanmoins, la résistance opiniâtre de Kalkreuth, et ses fréquentes tentatives, souvent heureuses, pour interrompre les travaux ou détruire les ouvrages des Français, paralysaient leurs efforts, et le siége traînait en longueur.

Dans les premiers jours de mai, le maréchal résolut de s'emparer de l'île d'Holm, et confia cette expédition au général Drouet, son chef d'état-major. Elle réussit complètement: les batteries que les Russes avaient établies sur ce point furent aussitôt tournées contre la place, et commencèrent à l'écraser aussi de ce côté. Le 7 mai, l'artillerie française tira deux mille six cents quatre-vingt-dix coups; déjà, les principaux édifices étaient endommagés; et les incendies éclataient partout à la fois avec tant de fureur, que toute l'activité des habitans avait peine à en arrêter les progrès.

Tandis que le glorieux vétéran de Fleurus déployait, sous les murs de Dantzig, les

6*

talens d'un général consommé et la bouillante ardeur d'un jeune soldat, il fixait à la fois les regards de Napoléon et l'attention des alliés. Les généraux russes, prévoyant les conséquences de la chute d'une forteresse aussi importante, s'étaient assemblés en conseil de guerre, à Barenstein, pour y concerter les moyens de la secourir. Il fallait renoncer à faire, en faveur de Kalkreuth, une diversion utile, par une nouvelle attaque sur le front de l'armée française. On s'arrêta donc au parti de lui envoyer, par mer, un corps d'armée de vingt mille hommes, sous le commandement du général Kaminsky. Bientôt soixante-six bâtimens de transports sortirent du port de Pillau, protégés par trois frégates. De son côté, Napoléon se disposait à parer ce coup qu'il avait su prévoir. Lannes, rendu à la santé, reçut l'ordre de se porter sur le Nogath avec la réserve, composée des grenadiers d'Oudinot.

Aussitôt qu'à la vue des voiles nombreuses qui couvraient au loin la Baltique, et manœuvraient pour entrer dans la Vistule,

le maréchal Lefèvre fut averti de l'approche de l'ennemi, il dépêcha des officiers d'ordonnance à Lannes, afin de l'engager à hâter la marche de ses troupes. Cependant, le 12 mai, l'expédition russe avait débarqué à l'embouchure du fleuve, à l'abri du canon de Weischeslmunde, dans le camp retranché de Newfarhwasser, et le maréchal Lefèvre attendait encore vainement les secours qui lui étaient promis. Le danger de sa position prenait, d'heure en heure, un caractère plus alarmant. Les forces de Kaminsky, réunies à celles de la garnison, s'élevaient à quarante mille hommes, et pouvaient fondre à la fois sur les assiégeans, à peine au nombre de dix mille combattans.

Dans cette extrémité, le maréchal ne chercha pas à dissimuler à sa petite armée le péril qui la menaçait; il la passa sur-le-champ en revue, et après l'avoir instruite de l'arrivée des Russes, il ajouta : « Camarades, tant que nous vivrons, nous « n'abandonnerons rien à l'ennemi; chacun « doit défendre son poste jusqu'à la mort. »

L'énergie concise de cette allocution

enflamma les braves soldats, qui répondirent, avec enthousiasme, par les cris de *vaincre ou mourir*.

Déjà Kaminsky s'apprêtait à marcher; et les Français allaient remplir cet engagement sacré, quand, vers le soir, ils aperçurent les têtes de colonnes des grenadiers d'Oudinot. Les assiégeans, ravis de joie, saluèrent cette apparition par des acclamations universelles; et bientôt, leurs transports éclatèrent avec plus de force encore, à la vue des deux maréchaux, volant au devant l'un de l'autre, et se serrant affectueusement la main.

Aussitôt, les travaux reprennent, autour de la place, un nouveau degré d'activité; dans la ville, les assiégés se raniment, encouragés par la présence de Kaminsky; leur feu redouble de furie.

Le 15, le général russe ayant tout disposé pour une affaire décisive, son armée sortit du camp de Newfarhwasser, à la pointe du jour, et s'avança sur quatre colonnes; il trouva les Français rangés en bataille et prêts à le bien recevoir. Trois

fois les Russes portant tous leurs efforts sur la gauche et le centre du général Schramm, essayèrent d'enfoncer cette brigade; et trois fois ils furent contraints de reculer. Une quatrième attaque, plus impétueuse encore, obtint d'abord un meilleur succès; le choc fut violent, au point que les Français plièrent un moment. A peine commençaient-ils à se reformer, que Kaminsky lança toute sa réserve sur leur ligne encore mal assurée. La situation de la brigade Schramm devenait critique, quand Lannes, avançant à la tête d'une première colonne des grenadiers, rétablit le combat. On s'acharne de part et d'autre; Oudinot accourait; un boulet tue sous lui son cheval, et effleure le maréchal Lannes. Démonté, le général combat à pied parmi ses grenadiers, et porte des coups terribles; les Russes, enfoncés à leur tour, culbutés, poursuivis, la baïonnette aux reins, jusque sous le canon de leur camp retranché, laissent le champ de bataille couvert de morts. Une colonne qui filait le long de la mer, est atteinte et détruite tout entière.

La perte de l'ennemi fut évaluée à 2,500 hommes; le plus grand avantage des Français était de lui avoir fait connaître leur supériorité. Après la coûteuse expérience qu'il venait d'en faire, Kaminsky cessa de troubler les travaux du siége, que le combat du 16 n'avait pas interrompus. Des bâtimens anglais croisaient, en grand nombre, en vue de la côte, mais sans rien entreprendre; seulement, le 19, une corvette de vingt-quatre canons et de cent vingt hommes d'équipage, essaya, secondée par un vent favorable, de remonter la Vistule, et de gagner Dantzig. Mais, sous le feu de nos batteries, et surtout en butte à la fusillade des postes établis sur la rive gauche, les matelots furent forcés d'abandonner la manœuvre; le bâtiment échoua. Aussitôt les grenadiers du régiment de la garde de Paris se jetèrent dans le fleuve, et emportèrent la corvette à l'abordage. On y trouva dix-huit milliers de poudre, des munitions, et divers objets de ravitaillement, dont le secours était indispensable à la garnison.

Enfin, tout était prêt pour tenter avec avantage l'assaut du fort de Hakelsberg, quand les assiégeans reçurent un nouveau renfort. Le maréchal Mortier, à la suite d'un armistice, conclu devant Stralsund, avec le général Essen, avait levé le siége de cette ville, et venait, avec une partie de ses troupes, accélérer la reddition de Dantzig.

La situation du feld-maréchal Kalkreuth était désespérée : ses ouvrages avancés, aussi bien que les forts menacés d'une escalade, n'offraient plus de résistance possible à la valeur des Français, maintenant en force suffisante. La défaite des Russes ne lui permettait plus de compter sur aucun secours ; les approvisionnemens et les munitions étaient épuisées. Dans cet état de choses, avant de tenter un assaut, qui devait coûter des flots de sang, le maréchal Lefèvre adressa une nouvelle sommation à Kalkreuth, qui consentit enfin à traiter de la capitulation, mais à des conditions telles qu'un guerrier comme lui, chargé d'ans et d'honneurs, pouvait les accepter sans opprobre pour ses cheveux blancs.

La capitulation, signée le 24 mai, satisfit aux vœux de ce respectable vieillard; la garnison sortit de la place avec armes et bagages, précédée de deux pièces de canon, attelées de six chevaux chacune, avec leurs caissons, mêche allumée, tambour battant et les drapeaux déployés. Kaminsky, spectateur inactif du dénouement de cette grande scène, se rembarqua bientôt, et fit voile pour Pillau, avec les débris de sa troupe. Après son départ, le fort de Veischselmunde se rendit le 26 mai.

L'empereur, pour donner à l'Europe un témoignage éclatant de la satisfaction qu'il éprouvait d'un si beau résultat, et surtout afin d'exciter l'émulation des guerriers français, conféra au maréchal Lefèvre le titre de duc de Dantzig. Dans le message adressé, à ce sujet, au sénat conservateur, Napoléon disait : « C'est à nous de songer « à assurer l'état et la fortune des familles « qui se dévouent entièrement *à notre ser-* « *vice,* et qui sacrifient constamment leurs « intérêts *aux nôtres*... Que le titre de duc « de Dantzig, porté par les descendans du

« maréchal Lefèvre, leur retrace les vertus « de leur père, et qu'eux-mêmes s'en re- « connaissent indignes, s'ils préfèrent ja- « mais un lâche repos aux périls et à la « noble poussière des camps; si jamais « leurs premiers sentimens cessaient d'être « pour la PATRIE... »

L'histoire remarquera qu'à la suite de ces dernières paroles, en harmonie avec les plus nobles pensées, source d'émotions généreuses et fécondes, pour toute âme élevée, l'empereur ajoutait *et pour nous!* Il ne s'apercevait pas que ces formules gothiques et serviles, d'institutions tombées sous le poids de leur décrépitude, étaient en désaccord avec l'esprit et le langage de la jeune monarchie, avec les idées, les besoins d'une génération nouvelle. De ce moment, Napoléon ne cessa plus de refouler les esprits vers les habitudes de l'ancien régime, jusqu'à ce que lui-même, par une conséquence inévitable, ne parût plus qu'une nouveauté choquante sur le vieux trône qu'il avait relevé pièce à pièce. Plus tard, il ne dut pas plus s'étonner de l'aban-

don de ses *grands seigneurs*, que de l'ardeur qu'avaient témoignée ceux d'autrefois, à se presser autour de lui aux jours de sa puissance. Il est tout simple que des ducs, des comtes et des barons façonnés à l'idée qu'ils ont été créés pour *le service d'un maître*, n'hésitent pas à en changer quand ils en trouvent un meilleur à leur gré. Les sentimens, l'honneur et les principes qui émanent de l'amour de la patrie sont seuls immuables comme elle.

CHAPITRE VII.

Ouvertures de paix faites par la Russie à Napoléon. — Intrigues de l'Angleterre. — Les négociations entamées sont rompues. — Bataille de Heilsberg. — Bataille de Friedland.

(Du 1er au 24 juin 1807.)

TANDIS que les armées françaises et russes attendaient dans leurs cantonnemens le résultat du siége de Dantzig, et le retour d'une saison plus favorable aux grands mouvemens de la guerre, le cabinet de Pétersbourg avait entamé des négociations pour la paix, par l'intermédiaire de l'Autriche. La Russie proposait un congrès général des puissances de l'Europe, duquel serait exceptée seulement la Turquie. Napoléon exigea que les intérêts

du sultan, son allié, restassent unis aux siens. Ce point fut accordé. L'on était près de s'entendre, et Copenhague avait été choisi pour la réunion de ce congrès.

Mais l'Angleterre avait trop à perdre au bonheur et à la paix du continent; elle ranima, partout à la fois, ses intrigues, et tenta les derniers efforts pour fomenter de nouvelles discordes. Depuis long-temps le cabinet de Saint-James entretenait ses alliés de l'espoir qu'il prendrait une part active à la guerre; il promettait un corps de quarante mille Anglais, qui, joints à six mille Prussiens, dix mille Russes et vingt mille Suédois, devaient former, dans la Poméranie, une armée imposante, et menacer Napoléon sur ses derrières, au moment où la grande armée russe et prussienne l'attaquerait de front. Cependant le roi de Suède, long-temps trompé dans l'attente de ce secours, et indigné de ne pas même recevoir les subsides promis par l'Angleterre, avait autorisé l'armistice conclu devant Stralsund avec le maréchal Mortier. D'un autre côté, la chute de Dant-

zig enlevait toute chance de succès à ce plan de campagne; et de plus, Napoléon, toujours sur ses gardes, rassemblait à Magdebourg, sous les ordres de Brune, une armée d'observation de quatre-vingt mille hommes.

En dépit de ces obstacles, et malgré l'évidente impossibilité de réaliser le projet proposé, le cabinet de Saint-James, dont le but était seulement de nourrir l'illusion des alliés, fit débarquer, devant Stralsund, l'avant-garde d'une légion allemande à sa solde. Cette tardive et insignifiante démonstration suffit cependant pour convaincre Alexandre et le roi de Prusse de la bonne foi britannique, et ces princes, persuadés que l'Angleterre allait enfin les seconder de toute sa puissance, n'hésitèrent pas à céder à l'impulsion de ses conseils; ils rompirent les négociations entamées avec Napoléon, et l'on courut aux armes.

Les russes prirent l'offensive; le 4 juin, à trois heures du matin, ils commencèrent les hostilités par quelques mouvemens

sans effet, près de Braunsberg, devant la tête du pont de Spanden, et à Boarden, montrant le dessein de forcer la Passarge sur ces trois points. Le jour suivant, l'attaque fut plus générale. L'ennemi se présenta de nouveau, en force, devant Spanden; Bernadotte, en défendant vaillamment ce poste, reçut à la gorge une grave blessure, qui le força d'abandonner le commandement du premier corps; l'empereur y nomma le général Dupont.

Au même moment, les troupes de Soult, au pont de Lomitten, soutenaient l'effort d'une colonne considérable; et Ney avait en tête le général en chef Bennigsen et le grand-duc Constantin, qui l'attaquaient, avec la garde impériale russe et trois divisions, dans les positions de Guttstadt, de Wolferdof et d'Altkirken.

Les Russes combattirent partout avec la plus brillante résolution; repoussés, après une lutte prolongée, à Spanden et à Lomitten, ils y essuyèrent de grandes pertes; mais, plus heureux à Guttstadt, ils obtinrent sur Ney un avantage dû à la supério-

rité numérique de leurs troupes, composées de corps d'élite. Le maréchal se retira, et concentra les siennes à Deppen, sur la Passarge. Attaqué dans cette nouvelle position, le lendemain 6 juin, il prit une glorieuse revanche, et battit complètement les Russes, qui perdirent cinq mille hommes tués on blessés.

BATAILLE DE HEILSBERG.

L'empereur, parti de son quartier-général de Finckenstein au premier avis de l'agression des Russes, arriva la nuit du 7 au 8 au bivac du maréchal Ney, à Deppen, d'où les ordres furent expédiés sur-le-champ à toute l'armée pour marcher en avant.

Soult se porta sur Wolfendorf; il y trouva les troupes de Kaminsky, revenant du siége de Dantzig, les battit, et les poursuivit jusqu'à Altkirken, où il prit position.

Davoust et Lannes s'avancèrent sur Guttstadt; l'empereur suivit ce mouve-

ment avec la garde, la cavalerie de réserve et le corps de Ney. Les Russes rétrogradèrent sur toute la ligne; leur arrière-garde, au nombre de vingt-cinq mille hommes, essaya de s'arrêter, et de faire quelque résistance. Napoléon lança sur eux la cavalerie de Murat. Les brigades des généraux Pajol, Bruyères et Duronel, les carabiniers et les cuirassiers de Nansouty, chargèrent avec audace, et dissipèrent à l'instant ce corps ennemi. A huit heures du soir, Murat entra dans Guttstadt, où il fit un grand nombre de prisonniers.

Cette faible démonstration n'avait pas arrêté l'élan de l'armée française, qui, poussant devant elle la masse entière de celle des Russes, s'avançait dans la direction de Heilsberg. Bennigsen avait employé quatre mois à fortifier vigoureusement ce point; son mouvement rétrograde tendait à y concentrer son armée; et lui-même s'arrêta en avant de la ville, le 10 juin, vers midi, au moment où Murat tombait sur son arrière-garde. Après un vif engagement, ces troupes, battues et dispersées, démas-

quèrent, en se retirant, quinze mille hommes rangés dans une position avantageuse, appuyés sur les formidables ouvrages qui défendaient l'approche de la ville, et à l'abri desquels toute l'armée russe se formait en bataille. Chargée par la cavalerie française, cette avant-garde, commandée par Bennigsen en personne, perdit peu à peu du terrain; bientôt Soult arriva, et se mit en ligne, tandis que le général Legrand, avec une division de cavalerie, combattait afin de s'emparer d'un bois, dont l'occupation était indispensable pour appuyer la gauche de Murat; Legrand en resta maître après une vive résistance.

Tous les autres corps de l'armée arrivaient successivement, marchant droit sur Heilsberg, en serrant les bords de l'Alle, et repoussant les troupes ennemies dans leurs retranchemens. A quatre heures, l'attaque était générale. Protégés par une ligne d'ouvrages très forts, et défendus par soixante canons en batteries, dont le feu favorisait leurs mouvemens, les Russes purent braver avec succès tous les efforts de la valeur

française. La division Saint-Hilaire s'avança témérairement jusque sous les palissades; foudroyée par la mitraille et par la mousqueterie, elle allait être anéantie; l'empereur la fit soutenir par le régiment des fusiliers de la garde, conduits par son aide-de-camp Savary et par le général Roussel; ce dernier eut la tête emportée par un boulet. La division Verdier se précipita aussi courageusement sur les retranchemens, et fit mettre bas les armes à une colonne ennemie. Le régiment de la garde de Paris eut la gloire d'enlever une redoute à la baïonnette; mais, attaqué à son tour par des forces supérieures, il fut contraint d'abandonner sa conquête. Après cinq heures d'une lutte acharnée, on se battait encore avec la même ardeur sur toute la ligne, à neuf heures du soir. La nuit seule arrêta l'effusion du sang.

Cette journée meurtrière fut surtout fatale aux Français, exposés durant toute l'action aux coups de l'artillerie des retranchemens ennemis. On compta, dans nos rangs, quatre mille hommes hors de com-

bat, et une foule d'officiers supérieurs grièvement blessés.

Pendant la nuit, les rapports qui parvinrent à Napoléon lui donnèrent l'assurance que Bennigsen se proposait de l'attaquer le lendemain ; et l'empereur, comptant sur une affaire générale, disposa tout pour qu'elle fût décisive. Toutefois, Bennigsen, mieux avisé, resta immobile toute la journée du 11, dans ses retranchemens. Napoléon jugea convenable alors de changer ses premières dispositions, et prit, vers le soir, l'attitude de l'offensive.

A la vue de ces habiles manœuvres, le général russe perdit toute la confiance qu'il avait montrée jusque-là dans la force des ouvrages qui couvraient son armée ; à dix heures du soir, les divisions russes commencèrent à passer la rivière de l'Alle, abandonnant aux Français tout le pays de la rive gauche, ainsi que leurs blessés, les immenses magasins réunis dans Heilsberg, et ces retranchemens fruit de si longs travaux. Le 12, à la pointe du jour, quand les troupes françaises commencè-

rent à s'ébranler, elles s'étonnèrent de ne plus trouver devant elles aucune résistance : Heilsberg fut occupé. La cavalerie se mit à la poursuite de l'ennemi, dans la direction de Barstentein, tandis que les corps d'armée commandés par Soult, Davoust, Ney, Lannes et Mortier, ainsi que la réserve de cavalerie, sous les ordres de Murat, manœuvraient, pour déborder l'armée russe, et lui couper la retraite sur Kœnigsberg.

BATAILLE DE FRIEDLAND.

Bennigsen, dans son mouvement rapide de retraite, se porta vers la ville de Schippenbeil, sur la rive droite de l'Alle. L'empereur, informé de cette marche, envoya l'ordre à Murat de continuer sa manœuvre sur Kœnigsberg, et le fit soutenir par Soult et par Davoust. Lui-même, avec la garde impériale, s'avança dans la direction de Friedland, que suivirent en même temps quatre corps d'armée, ceux de Ney, de Mortier, de Lannes, et le premier corps,

commandé par le général Victor, en l'absence de Bernadotte blessé.

Le neuvième régiment de hussards, parvenu le premier à Friedland, le 13 juin, était entré dans la ville; mais il trouva trois mille hommes de cavalerie de l'avant-garde de Bennigsen, devant lesquels il fallut reculer.

Le 14, de grand matin, les Russes débouchant en force, par le pont de Friedland, trouvèrent le corps du maréchal Lannes déjà en ligne, et l'attaquèrent sur-le-champ. Mortier, qui le suivait de près, fut aussi bientôt engagé. A peine le bruit du premier coup de canon eut-il retenti aux oreilles de l'empereur, qu'on l'entendit s'écrier plein de joie : « c'est une heureuse « époque ! c'est l'anniversaire de Ma- » rengo! »

Bennigsen, ne voyant devant lui que deux corps d'armée, faisait les plus grands efforts pour les culbuter; il s'était flatté de l'espoir de les écraser du poids de sa masse entière, avant que le reste des forces de Napoléon ne fût en mesure de lui couper

le retraite sur Kœnigsberg. Mais les deux maréchaux, soutenus par la division de dragons de Grouchy et par les cuirassiers de Nansouty, parvinrent à se maintenir une partie du jour dans leurs positions. L'ennemi n'avait pas dépassé le village de Pothnem, quand les corps de Victor et de Ney arrivèrent sur le champ de bataille, suivis de la garde impériale. Napoléon fit alors ses dispositions générales; à cinq heures, toutes les troupes occupaient les postes qui leur avaient été assignés.

Celles de Ney formaient la droite, ayant en réserve, derrière elles, la division de dragons de Latour-Maubourg; le maréchal Lannes, au centre, avait pour réserve les dragons de Lahoussaie, et les cuirassiers saxons; à la gauche fut placé le corps de Mortier, soutenu par les dragons du général Grouchy et une division de cuirassiers français.

La grande réserve se composait du corps de Victor et de la garde impériale.

Les Russes s'étaient aussi déployés;

leur armée occupait une ligne d'une lieue et demie, s'appuyant à gauche à Friedland, et se prolongeant jusqu'à la hauteur de Heinrichsdorf. L'empereur, après avoir reconnu leur position, décida qu'il fallait d'abord emporter Friedland, en opérant brusquement un changement de front, la droite en avant. Il fit donc commencer immédiatement l'attaque, par l'extrémité de cette aile. A cinq heures et demie, Ney se mit en mouvement, précédé d'une batterie de vingt pièces qui foudroyaient la gauche de l'ennemi. Bennigsen fit aussitôt déborder le maréchal par plusieurs régimens d'infanterie, appuyés par une nuée de cosaques.

Pour déjouer ce projet, la division de dragons de Latour-Maubourg se forma au galop sur la droite, et repoussa la charge des Russes, tandis que le général d'artillerie Sénarmont portait à quatre cents pas du centre de la réserve de l'ennemi, une batterie de trente pièces, qui fit de grands ravages dans ses rangs. Ces dispositions paralysèrent les efforts de Bennigsen pour

opérer une diversion puissante en faveur du point menacé.

La division Marchant, du corps de Ney, venait de culbuter, à la baïonette, les troupes en position devant Friedland, de les acculer sur l'Alle et de les jeter, par milliers, dans la rivière, où elles périrent en grande partie; mais alors la gauche du maréchal, marchant droit sur la ville, rencontra devant elle, embusquée, dans un ravin qui entoure Friedland, toute la garde russe à pied et à cheval. Ces troupes d'élite débouchèrent, à l'approche de la division française, et leur choc jeta d'abord quelque désordre dans nos rangs ; mais la division Dupont, détachée à son secours par le général Victor, accourut, chargea la garde russe avec impétuosité, l'enfonça, et en fit un grand carnage.

Ainsi, déjà toute la gauche des Russes, coupée du reste de l'armée, complètement battue, et poursuivie par le maréchal Ney, fuyait vers Friedland, où elle se jeta dans le plus grand désordre. Les Français y pénétrèrent en même temps que les Russes,

en les taillant en pièces. Les premiers arrivés précipitèrent leur fuite par le pont de l'Alle, en si grand nombre et avec une telle confusion, qu'ils encombrèrent cette issue, et fermèrent le passage à la foule qui les suivait; on en fit un massacre horrible; et bientôt la ville, inondée de sang, couverte de cadavres, en proie à l'incendie, offrit aux regards le complément des fléaux les plus hideux de la guerre.

Tandis qu'à la droite, la valeur impétueuse du maréchal Ney décidait du sort de la journée, Oudinot et Verdier le secondaient, au centre, par de brillans efforts également couronnés de succès. Là aussi l'ennemi reculait devant les Français; et Kursakow, qui commandait l'aile droite des Russes, fut à son tour entraîné par ce mouvement général de retraite; il se dirigea sur Friedland, comptant que Bennigsen était resté maître de ce passage. Bientôt, vivement pressé derrière par Mortier, et trouvant devant lui la ville au pouvoir du maréchal Ney, sa position devint tellement critique, qu'il allait se résoudre à

mettre bas les armes, quand il fut averti qu'il pouvait traverser la rivière, à la faveur d'un gué que ses soldats venaient de découvrir.

Cette ressource inespérée ne profita pas aux troupes de Kursakow; elles se portèrent, toutes à la fois, au passage indiqué, avec tant d'empressement et dans un si grand désordre, que la plupart des soldats se noyèrent; beaucoup d'autres, écrasés par le feu des Français, furent tués ou forcés de se rendre.

A onze heures du soir, l'action était finie, et la victoire complète. Napoléon déploya, sur le champ de bataille de Friedland, autant de grands talens et d'activité qu'il en avait montrés jusque-là, et peut-être encore plus de bravoure personnelle. On le vit, tout le jour, au fort de la mêlée, parcourir, à cheval, les positions les plus exposées. Les soldats, insensibles à leurs propres dangers, s'effrayaient à la vue des boulets frappant autour de l'empereur, ou venant mourir à ses pieds.

Les grands avantages de cette journée

furent achetés au prix d'environ six mille hommes tués ou blessés. L'empereur avait été loin d'user de toutes ses ressources pour anéantir l'armée russe. On a vu que les corps d'armée de Soult et de Davoust, et la cavalerie de Murat étaient détachées vers Kœnigsberg; en outre, la garde impériale, à l'exception du régiment des fusiliers, resta, jusqu'à la fin de l'action, immobile sous les armes, ainsi que deux divisions du premier corps, qui, comme elle, n'y prirent aucune part.

Les Russes, au contraire, avaient été partout en butte au feu meurtrier d'une artillerie nombreuse et bien dirigée. Leur perte était immense; ils laissèrent quinze mille morts sur le champ de bataille, soixante-dix pièces de canon, des drapeaux et des milliers de prisonniers. Leur cavalerie surtout avait beaucoup souffert; vingt-cinq de leurs généraux, et un grand nombre d'officiers étaient tués ou blessés. Les colonnes ennemies qui avaient atteint la rive droite de l'Alle, erraient à l'aventure; les chemins embarrassés d'artillerie

abandonnée, de caissons, et de blessés mourans sans secours, offraient, dans toutes les directions, le spectacle de la déroute la plus effrayante.

Tels sont les faits de cette bataille mémorable; ses résultats la placent au rang des plus grands événemens politiques des temps modernes.

CHAPITRE VIII.

Résultats de la bataille de Friedland. — Armistice. — Entrevue des deux empereurs sur le Niémen. — Paix de Tilsitt.

(Du 14 juin au 9 juillet 1807.)

Le lendemain de la bataille de Friedland, l'empereur porta son quartier-général à Peterswalle. Les débris de l'armée de Bennigsen fuyaient vers les frontières de la Russie, après avoir coupé les ponts de la Prégel, pour retarder la marche des Français. Napoléon les fit promptement rétablir; et, le 16, l'armée prit position sur la rive droite de cette rivière.

A la nouvelle de ces événemens, les Prussiens, menacés dans Kœnigsberg par le maréchal Soult, abandonnèrent la place,

laissant au pouvoir des Français de grands magasins de subsistances; trois cents gros bâtimens, venus d'Angleterre et de Russie, furent saisis dans le port; ils étaient chargés d'approvisionnemens et de munitions de toute espèce; on y trouva cent soixante mille fusils anglais.

De Kœnigsberg, le maréchal détacha sur Pillau une brigade, qui arriva devant le fort en même temps que les troupes envoyées de Dantzig par le géneral Rapp, pour occuper ce poste important. La possession de Pillau affermit la position de l'armée française en avant de la Prégel, et une forte batterie ferma l'entrée du Frischehaff aux bâtimens ennemis.

Peu de jours suffirent à Napoléon pour franchir l'intervalle entre la Prégel et le Niémen; le 19, il entra dans Tilsitt, terme des glorieux travaux de cette campagne, et de l'immense carrière parcourue si rapidement par l'armée française, dont chaque pas avait été marqué par un triomphe.

Les Russes, sous le poids de tant de revers, étaient tombés dans l'accablement;

ils continuaient à fuir en désordre ; les Prussiens désertaient par bandes ; aucune force n'était assez puissante pour rallier ces soldats découragés ainsi que leurs chefs non moins abattus qu'eux. Jamais occasion plus favorable ne s'était encore offerte à Napoléon, d'assouvir cette soif de conquêtes et de gloire militaire dont il n'a pas toujours évité d'encourir le reproche ; mais, cette fois, sa modération fut constamment égale à la justice de sa cause. Il n'avait pas été l'agresseur ; forcé de tirer l'épée, il s'était toujours montré prompt à la remettre dans le fourreau à la moindre démonstration pacifique des ennemis ; il avait signé un armistice sollicité par la Prusse, et rejeté par elle ; enfin, le congrès de Copenhague était sur le point de se réunir, quand la Russie, après l'avoir demandé, avait rompu les négociations, et recommencé la guerre.

Maintenant, ramené par le malheur au désir de la paix, et voyant une armée victorieuse, innombrable, idolâtre de son chef, s'élancer avec ardeur, prête à fran-

chir la dernière barrière qui la séparait encore du territoire de la Russie, Alexandre effrayé prit le parti d'invoquer la générosité du vainqueur. Le prince Bagration, commandant l'arrière-garde, chargé par Benigsen de faire la demande d'un armistice, écrivit à Murat en lui adressant la lettre de son général en chef. L'une et l'autre dépêche furent immédiatement transmises à Napoléon, qui les reçut le jour de son entrée à Tilsitt, et répondit favorablement à cette ouverture.

Le soir même, le prince Labanow passa le Niémen, et vint conférer avec Berthier, au sujet de la suspension d'armes. Elle fut conclue le 21 juin; Duroc partit aussitôt, pour en présenter l'acte souscrit par Napoléon à la signature de l'empereur de Russie, qui fit au général français l'accueil le plus distingué, et l'entretint longtemps. De son côté, Labanow, admis en présence de Napoléon, eut une longue conférence avec lui. A la suite de ces premiers rapprochemens, l'armée apprit que les deux empereurs avaient ré-

solu de se voir, et de poser eux-mêmes les bases du traité qui allait pacifier le continent. Bientôt, en effet, on vit s'élever, au milieu du cours du Niémen, un pavillon construit sur des radeaux, et préparé pour cette entrevue mémorable.

Le 25 Juin, à une heure après midi, deux barques, parties au même instant des rives opposées, se dirigèrent vers le pavillon : dans l'une, Napoléon s'avançait accompagné de Murat, des maréchaux Berthier et Bessières, du général Duroc, et du grand écuyer Caulaincourt; l'autre portait l'empereur Alexandre, le grand-duc Constantin, le général en chef Bennigsen, le prince Labanow, le général Ouvarow, et l'aide-de-camp comte de Liewen. Les deux souverains, arrivés en même temps sur le radeau, s'embrassèrent affectueusement à la vue de leurs armées, que ce spectacle électrisa; et l'air retentit au loin de joyeuses acclamations. Ils entrèrent ensuite dans le pavillon, où ils restèrent enfermés seuls pendant deux heures.

Le résultat de cette conférence secrète fut tel qu'on devait l'attendre du contact de deux âmes d'une trempe si différente. On vit, dès le premier moment, se déclarer l'ascendant naturel d'un caractère énergique et d'un esprit très supérieur, sur la faiblesse et la médiocrité. Alexandre, en prenant les armes, n'avait point eu pour motif de venger l'honneur de sa couronne, qui n'avait reçu nulle atteinte, non plus que l'infraction des traités, religieusement respectés; ce n'était pas pour la défense de son pays que les Français n'attaquaient point; encore moins dans le dessein chevaleresque de relever un trône tombé. Non; ce prince, à la suite d'une catastrophe trop célèbre, et dont l'odieux pèse encore sur l'Angleterre, abjurant la politique et les sentimens paternels, s'était jeté dans les bras des Anglais, et avait reçu leurs subsides, à condition de faire la guerre pour eux. Paul Ier, au contraire, s'apprêtait, au moment de sa mort, à les combattre pour la liberté des mers et l'indépendance de son pavillon; et il s'était

uni à la France, qui tendait au même but, les armes à la main : c'était une noble cause et une alliance naturelle. Napoléon eut d'autant moins de peine à inspirer au jeune monarque des idées analogues à celles de son père, que le cabinet de Saint-James n'avait rempli aucun de ses engagemens envers la Russie. L'exilé de Saint-Hélène a raconté depuis, sur son rocher, les particularités de l'entrevue de Tilsitt. On voit, par ces récits, qu'Alexandre se plaignit amèrement de l'Angleterre, et déclara n'avoir jamais reçu la moitié des subsides promis. Les ministres du roi Georges croyant avoir suffisamment compromis Alexandre avec la France, et n'être plus contraints de le ménager désormais, n'avaient pas rougi de lui envoyer, au lieu d'argent, *des marchandises* avec des comptes de nolis, d'assurance, et de frais de toute nature qui en doublaient le prix! Cette insigne mauvaise foi, mêlée de tant de petitesse, venait de détacher de leur querelle le roi de Suéde, malgré sa haine implacable pour Napoléon. Elle ne révoltait

pas moins Alexandre, qui, d'ailleurs, élève d'un républicain, n'avait pas la même aversion pour la révolution de la France, et s'était déclaré l'admirateur de son chef héroïque.

Ainsi disposé, l'empereur de Russie dut céder à la puissante influence de Napoléon, qui lui fit voir aisément les Anglais seuls intéressés à la prolongation d'une guerre dont ils recueillaient tout le fruit, fomentant la discorde entre tous les rois du continent, inondant l'Europe de sang, ruinant son commerce et sa marine au profit de leurs marchands. Alexandre, ramené aux principes de Catherine et de Paul, comprit enfin que la politique la plus convenable à la fois à la dignité de sa couronne et aux intérêts de ses peuples, lui dictait le conseil de se déclarer, comme son père, le chef de la neutralité armée du nord; il se proposa donc la véritable gloire de seconder les efforts de Napoléon pour affranchir les mers, et forcer l'Angleterre de rendre la paix au monde.

La conférence terminée, les généraux

français et russes furent admis en présence des souverains, qui donnèrent l'un et l'autre des témoignages d'une généreuse estime pour les ennemis qu'ils venaient de combattre. Le lendemain, Alexandre vint occuper, à Tilsitt, une maison préparée pour lui dans une partie de la ville, qui fut déclarée neutre; il la traversa tout entière à cheval, à côté de Napoléon, et la garde impériale française, rangée sur son passage, le salua des cris de *vive l'empereur Alexandre!*

Le roi de Prusse arriva le 28; il fut logé proche des deux empereurs. Durant tout le temps du séjour qu'ils firent à Tilsitt, les trois monarques n'eurent qu'une même table, celle de Napoléon, et vécurent dans la plus grande intimité. Mais, tandis qu'Alexandre et Frédéric-Guillaume en goûtaient les douceurs, au sein du repos, après des fatigues si antipathiques aux molles habitudes de leur vie, Napoléon dictait les traités qui allaient donner une nouvelle face à l'Europe, étendre sa propre domination, et

asseoir plus solidement la puissance de l'empire français. Il lui suffisait d'avoir écarté de ces souverains les conseillers perfides et intéressés qui les avaient dirigés jusque-là, et surtout de les isoler de la maligne influence des agens de l'Angleterre. Quant à leur coopération aux actes mémorables qui réglaient la destinée de l'un des deux alliés, et le sort de ses sujets, on peut en juger par les récits de Napoléon lui-même : « Quand j'étais à « Tilsitt, a-t-il dit (1), avec l'empereur « Alexandre et le roi de Prusse, j'étais le « plus ignorant des trois en affaires mili- « taires. Ces deux souverains, surtout le « roi de Prusse, étaient parfaitement au « fait du nombre de boutons que devait « avoir un habit; combien devant et der- « rière, et comment on devait tailler les « revers. Pas un tailleur de l'armée ne sa- « vait mieux que le roi de Prusse combien « il fallait de drap pour faire un gilet

(1) *Napoléon en exil*, par O'Meara, tome 2, page 52.

« rond : enfin je ne pouvais lutter avec « eux. Ils me tourmentaient continuelle- « ment de questions auxquelles je n'en- « tendais pas un mot, quoique, pour ne « pas les offenser, je répondisse aussi gra- « vement que si le sort d'une armée eût « dépendu de la coupe d'une veste. Quand « j'allai voir le roi de Prusse, je trouvai, « qu'au lieu de bibliothèque, il avait une « grande chambre, comme un arsenal, « garnie de tablettes et de chevilles aux- « quelles étaient pendus cinquante à « soixante habits de diverses façons; « chaque jour il changeait de modes, et « mettait un habit différent de celui de la « veille. Il paraissait attacher plus de prix « à la coupe de l'uniforme d'un dragon ou « d'un hussard, qu'il n'en eût mis au salut « de son royaume. »

Quel objet de méditation plus important l'histoire peut-elle offrir aux peuples, que ces aveux échappés au plus ardent fauteur du despotisme! Combien les réflexions qu'ils font naître sont favorables aux désirs naturels des nations, d'être af-

franchies du pouvoir absolu, alors même qu'il est exercé par des rois personnellement bons, honnêtes et religieux ! En Prusse, tout reposait pourtant sur la volonté d'un prince tel qu'on vient de le voir dépeint dans le tableau tracé par Napoléon. D'après la nature de son gouvernement, Frédéric-Guillaume n'avait pas pu, pour suppléer aux lumières qui lui manquaient, consulter les vœux et les véritables intérêts du pays, avant de s'engager dans une guerre, où la perte d'une seule bataille devait entraîner l'occupation de tout le territoire et la ruine entière de l'État. Des intrigues de cour et la corruption anglaise avaient tout fait; et dans le désastre universel, il ne restait rien derrière le prince tombé; de tout le corps politique, pas un atôme ne demeurait vivant avec le droit ou le pouvoir d'élever la voix en faveur de la patrie, de faire entendre le cri de son désespoir, et peut-être, à force d'énergie, d'imposer au vainqueur la nécessité d'accorder des conditions tolérables.

Cependant, réduit à cette extrémité, il est probable qu'une contenance plus ferme, et quelque force d'esprit, auraient pu sauver à Frédéric-Guillaume une partie de l'humiliation qu'il fut contraint de dévorer. Du moins, en rendant depuis une justice tardive au caractère élevé de la reine de Prusse, Napoléon déclara que si le roi l'avait amenée d'abord à Tilsitt, il aurait pu obtenir de lui un traité plus favorable. Cette princesse déplorait amèrement la guerre dont l'issue venait d'être si fatale à son royaume. « Ah! disait-elle à « Napoléon, la mémoire du grand Frédé- « ric nous a jetés dans cet égarement; « nous nous crûmes pareils à lui, et nous « ne le sommes pas. »

Mais la reine vint trop tard, et Napoléon put user sans ménagement du droit de la victoire. La Prusse, déchirée sous les yeux de son roi, fut la proie commune dont les lambeaux furent divisés entre les vainqueurs et les vaincus. Alexandre, son allié, en reçut une part; et l'immense empire de Russie s'accrut

d'une nouvelle extension sur les bords du Bug et de la Narew. Napoléon éleva deux trônes sur les débris de la monarchie démembrée : celui de Westphalie, qu'il donna au prince Jérôme, et celui de Saxe, qui se forma des États déjà possédés par l'électeur, et de toute la Pologne prussienne, érigée en duché de Varsovie. Dantzig recouvra son antique liberté. Le reste du royaume prussien ainsi mutilé, Napoléon déclara dans le traité du 7 juillet, entre la France et la Russie, qu'il consentait à le *restituer* à Frédéric-Guillaume, *par égard pour l'empereur de Russie;* et pour donner à ce souverain, allié de la Prusse, une preuve de son désir sincère d'unir les nations russe et française par les liens d'une confiance et d'une amitié inaltérables.

Le traité particulier de paix avec la Prusse consacra cette douloureuse humiliation; il fut signé le 9 du même mois. Alexandre et Frédéric-Guillaume s'engagèrent à reconnaître, outre les deux nouveaux rois, ceux de Naples et de Hol-

lande, ainsi que la confédération du Rhin; et Napoléon accepta la médiation de la Russie pour négocier sa paix avec l'Angleterre.

CHAPITRE IX.

Position des divers corps d'armée après la paix de Tilsitt. — Départ de l'empereur. — Le roi de Suède dénonce l'armistice au maréchal Brune. — Entrevue de ce prince et du maréchal. — Reprise des hostilités en Poméranie. — Prise de Stralsund. — Bombardement de Copenhague par les Anglais.

(Des 1ers jours de juillet au 7 septembre 1807.)

La Prusse subissait le juste châtiment de son agression inconsidérée, et des fautes d'une politique étroite et tortueuse; on la vit tomber sans la plaindre. Quel intérêt pouvait inspirer cette puissance qui, s'élevant comme par surprise au milieu de l'Europe engagée dans des guerres sanglantes, ne s'est agrandie depuis, qu'en spéculant tour à tour sur les embarras de l'Autriche, sur les malheurs de la Pologne,

et sur les troubles de la France! Par le traité honteux que son roi venait de signer, il ne lui restait pas six millions de sujets, de dix millions et demi qu'il en comptait avant la bataille d'Iéna; et le royaume, maintenant ouvert sur toutes ses frontières, ne présentait plus qu'un parallélograme de quarante lieues de largeur, et de cent quatre-vingts de longueur, de l'est à l'ouest, sur les bords de la Baltique; encore, par suite des stipulations du traité de Tilsitt, qui fermaient ses ports aux Anglais, perdait-il les avantages de cette situation favorable du moins au commerce maritime. Pour comble de maux, l'empereur avait frappé cette terre épuisée par la guerre d'un tribut de cent cinquante millions.

Des commissions mixtes furent nommées pour régler les époques de l'évacuation successive des diverses parties du territoire prussien, à mesure de l'acquittement des contributions; et d'autres, pour marquer par des poteaux les limites des royaumes et des États créés autour de ses

nouvelles frontières. Ces mesures arrêtées, Napoléon quitta les bords du Niémen, vers le milieu de juillet.

L'armée française, cantonnée dans les environs de Tilsitt, occupa, jusqu'à la fin du mois, les positions que l'empereur lui avait assignées. La réunion de tous ces camps présentait l'aspect d'une ville immense, traversée par de larges rues alignées au cordeau, et dont les noms rappelaient les plus beaux titres de gloire des soldats français; les barraques, construites en planches peintes en dehors, étaient ombragées d'arbres, et entourées de jardins.

Le corps de Davoust, nommé gouverneur du duché de Varsovie, resta dans cette province, dont la remise devait être faite par ce maréchal au roi de Saxe. Les autres corps d'armée furent répartis en Prusse, en Poméranie, sur les côtes de la Baltique, depuis l'Oder jusqu'au Vesel, en Hanôvre, en Westphalie, et sur les bords du Rhin. Les contingens de la confédération rhénane rentrèrent sur leurs territoires respectifs.

Il semblait que l'Europe, fatiguée de combats, allait enfin goûter les douceurs d'une paix si chèrement achetée; mais l'Angleterre avait juré à la France une guerre d'extermination, qu'elle était résolue à poursuivre, à tout prix, avec opiniâtreté; et l'exemple des malheurs de la Prusse ne devait point profiter au roi de Suède.

Les ministres anglais virent avec douleur, mais sans découragement, le dénouement aussi rapide qu'imprévu de l'intrigue qu'ils avaient ourdie. La clôture des ports de la Prusse, et l'alliance de la France avec la Russie, commençaient à réaliser les menaces du système continental. Forcés de supporter jusqu'alors la neutralité du Danemark, ils n'avaient jamais cessé de la considérer comme une offense, et de presser la cour de Copenhague de choisir entre l'amitié de l'Angleterre, ou sa vengeance; mais dans l'état nouveau du nord de l'Europe, après les traités de Tilsitt, la constance du roi de Danemark à se maintenir neutre devenait favorable aux An-

glais. Ce prince ne se laissait pas intimider par la proximité des troupes françaises, à Hambourg et à Lubeck; il continuait de refuser à Napoléon, avec le secours de sa marine, l'occupation des côtes du Danemark qui commandent le Sund; cette position avantageuse lui eût facilité les moyens d'interdire l'entrée de la Baltique aux vaisseaux de l'Angleterre. Une conduite aussi ferme devait lui concilier la faveur des ministres du roi Georges; mais ils considérèrent seulement la possibilité d'un changement de politique à la cour de Copenhague, et les maux qui pouvaient en résulter pour eux. Cette crainte détermina l'agression la plus violente et la plus injuste à la fois des temps modernes, telle enfin que, pour l'honneur de l'humanité, l'histoire des peuples civilisés n'en offrait pas encore un autre exemple.

Mais, pour consommer sans obstacles cette grande iniquité, il était indispensable que le roi de Suède fît une diversion, dans le but d'attirer l'attention de Brune, qui commandait le corps chargé d'observer

le côtes de la Baltique. Le cabinet de Saint-James savait bien qu'une bravade aussi intempestive de Gustave, au moment même où le reste du continent se soumettait aux armes françaises, devait entraîner pour ce prince les plus funestes conséquences. N'importe, les Anglais en avaient besoin ; ils l'exigeaient l'argent à la main, et Gustave, dont la conduite offrait déjà plusieurs indices d'un esprit égaré, se jeta inconsidérément dans cette folle entreprise.

Dès les premiers jours de juin, au mépris de l'armistice conclu avec Mortier, la marine suédoise ayant exercé quelques hostilités contre les troupes françaises occupées du siége de Colberg, Brune s'était adressé aux généraux de cette nation, pour avoir des explications à ce sujet. En réponse à cette ouverture, le roi lui-même avait fait proposer au maréchal une entrevue. Admis en sa présence, Brune réclama l'exécution du traité revêtu de la signature du prince, et rappela qu'une stipulation formelle de cet acte réglait

qu'on ne reprendrait les armes que trente jours après la dénonciation de l'armistice. Gustave, interrompant brusquement le maréchal, objecta qu'il avait d'abord été question d'un délai de dix jours seulement, et que sa volonté invariable était de s'arrêter à cette première disposition, sans tenir compte de ce qu'il avait signé. Puis, changeant de discours, il parla longtemps avec emphase des immenses préparatifs des Anglais, et des brillantes espérances qu'il fondait sur la coopération d'aussi puissans alliés. Après ce préambule, il ne rougit pas de descendre à provoquer le maréchal à la désertion, en lui représentant que la cause de l'*usurpateur* était perdue; il proposa sérieusement au guerrier français, au vainqueur de Bergen et de Pozzolo, de racheter le tort de *ses erreurs révolutionnaires,* en s'unissant aux émigrés à la solde de l'Angleterre, afin de travailler avec eux au rétablissement des Bourbons.

La démence de ce prince infortuné ne s'était pas encore signalée par un langage

aussi ridicule ; et Brune, frappé seulement de ce qu'il avait de vil et d'odieux, rompit immédiatement la conférence. Il fit éclater son indignation dans un ordre du jour adressé à ses soldats; on y lisait « qu'*un* « *monarque avait osé profaner la majesté* « *royale, en se chargeant de propositions* « *de corruption, qui déshonorent toujours* « *l'agent qui est chargé de les faire, autant* « *que ceux qui les ordonnent !* »

Un mois s'était écoulé depuis cet événement; déjà le traité préliminaire de Tilsitt était signé depuis douze jours; les deux empereurs s'étaient vus sur le Niémen, et les bases de la paix générale venaient d'être arrêtées, quand, le 3 juillet, Gustave dénonça l'armistice au général Brune, en déclarant que le 13 les hostilités recommenceraient. Aussitôt les troupes françaises s'ébranlèrent sur les frontières du Mecklembourg et de la Poméranie prussienne, et se dirigèrent sur Stralsund. A leur approche, les Suédois voulurent opposer quelque résistance; mais, après un combat, livré le 6 août, et durant lequel Gustave courut

de grands dangers, ils furent culbutés et forcés de se renfermer dans la ville.

L'artillerie de siége arrivée, le maréchal Brune ordonna l'ouverture de la tranchée, dans la nuit du 15 au 16; et cinq jours après, malgré le feu très-vif de la place et une sortie des assiégés, les travaux étaient complètement achevés, les batteries armées, et les pièces sur le point d'être démasquées. Le roi de Suède, s'effrayant enfin des conséquences de sa conduite irréfléchie, fit demander à Brune d'entrer en pourparlers, afin d'éviter à la ville de Stralsund les horreurs d'un bombardement. Le maréchal répondit qu'un prince qui se jouait de sa parole et méconnaissait sa signature était indigne de toute confiance, et qu'il refusait de traiter avec lui.

Il fallut dévorer cet affront mérité; et le roi se retira immédiatement avec ses troupes dans l'île de Rugen, abandonnant la ville sans défense à un vainqueur irrité. Les magistrats vinrent, accompagnés d'un aide-de-camp de Gustave, supplier le ma-

réchal de lui accorder une capitulation. Brune rejeta cette prière tardive; mais il les assura qu'ils pouvaient compter sur sa générosité. La parole du soldat fut tenue plus religieusement que l'engagement signé par une main royale. Les Français entrèrent, le 20 août, dans la place; ils la trouvèrent abondamment pourvue de vivres et de munitions, et quatre cents bouches à feu tombèrent en leur pouvoir.

Le maréchal, armé de ces nouveaux moyens de poursuivre son entreprise, disposa tout pour opérer un débarquement dans l'île de Rugen, où l'ennemi venait de chercher un refuge. Le roi de Suède, en prenant cette détermination, n'avait pas seulement cédé à la crainte des armes françaises, il était encore effrayé de la disposition de ses propres troupes. Les liens d'affection et de confiance commençaient à se relâcher entre la nation suédoise et son roi, et l'armée suivait naturellement le mouvement national. Il en sera toujours ainsi, quoi qu'on dise; en effet, en dépit des théories spécieuses sur l'obéissance

passive des soldats, leurs chefs ne manquent jamais de leur adresser des allocutions dont le but est d'animer leur bravoure en échauffant leurs cœurs; ils savent donc bien qu'il y a de l'homme et du citoyen dans ce qu'ils affectent, en d'autres occasions, de ne plus considérer que comme des machines de guerre; ils ont éprouvé mille fois qu'on agite ces masses avec des idées, qu'on les enflamme avec des sentimens d'honneur, de liberté, de patriotisme; d'où vient donc qu'ils s'étonnent alors que cette faculté de réfléchir, qu'ils ont fomentée à leur profit, réagissant contre eux-mêmes, éclaire les soldats sur l'incapacité ou la trahison de celui qui les guide?

L'extravagance de Gustave était trop évidente pour ne pas frapper les regards des siens. Ils voyaient clairement que le roi, tout entier à ses préoccupations personnelles de haine ou d'amour, vendait leur sang à des étrangers dont les intérêts étaient opposés à ceux de la patrie, et qu'il employait à la ruine du pays leurs bras armés pour le défendre. Le roi put, à son tour, dé-

couvrir aisément les signes de leur désaffection et de leur mécontentement ; mais il espérait, en les conduisant dans l'île de Rugen, que la présence et l'appui d'un corps d'armée anglais, chargé de la défense de cette position, agiraient sur le moral des troupes nationales, et serviraient à retremper leur courage. Vain calcul ! Au moment où les Suédois s'approchaient pour se joindre aux forces britanniques, elles s'embarquaient pour l'expédition de Copenhague, sans faire la moindre disposition pour aider des alliés entraînés par les Anglais, et pour eux seuls, dans l'abîme où ils les abandonnaient sans secours ! A cette vue, les murmures de la troupe éclatèrent dans tous les rangs ; Gustave courut cacher sa honte et son désespoir à Stockholm, et l'armée se hâta de capituler. Elle obtint du maréchal Brune vingt jours pour évacuer entièrement l'île de Rugen.

Tandis que la conquête de cette île et de la Poméranie suédoise couronnait les travaux de cette campagne si glorieuse pour la France, l'Angleterre achevait de

déshonorer son nom par l'abandon d'un allié trop fidèle, et par la destruction de la capitale d'un peuple neutre. Dans les premiers jours de septembre, une flotte anglaise se présenta inopinément devant Copenhague; sans déclaration de guerre, sans alléguer aucun motif d'une aussi révoltante perfidie, après un bombardement de trois jours, l'incendie de six cents maisons et la ruine de plusieurs milliers de familles surprises et massacrées au sein de la paix, la ville fut emportée, et les vaisseaux de guerre enlevés et conduits en Angleterre.

CHAPITRE X.

Retour de l'empereur à Paris. — Sommaire des événemens relatifs à l'invasion du Portugal et à la guerre d'Espagne.

(Du mois d'août 1807 à la fin de l'année 1808.)

La marche rapide de l'empereur Napoléon, des bords du Niémen jusqu'à Paris, fut une suite de fêtes triomphales improvisées par la joie délirante des peuples à la vue du héros pacificateur. Il était de retour au palais de Saint-Cloud, le 27 juillet.

Le lendemain, il reçut aux Tuileries



les premiers corps de l'État, les cours impériales, le clergé conduit par l'archevêque, la municipalité de Paris et les grands dignitaires. Les harangues furent toutes empreintes de l'exaltation de la France, charmée de tant de gloire, et heureuse de recouvrer la paix.

Cependant, au milieu de l'enivrement général, on ne laissa pas d'être surpris de l'excès de flatterie auquel se laissèrent emporter quelques orateurs; et leurs expressions hyperboliques, répétées dans les journaux, firent sur le public une impression défavorable. En aucun temps, à la vérité, l'enthousiasme toujours exagéré des Français pour leurs souverains n'avait été justifié par de plus grandes actions; mais il faut l'avouer aussi, faute de dignité personnelle, presque tous les hommes éminens de l'État, à cette époque, allèrent beaucoup plus loin en esprit de servilité que Napoléon en ardeur de despotisme Ce fut à qui se prosternerait le plus profondément, et comme un assaut d'adulation asiatique,



où chacun semblait craindre de se laisser vaincre en bassesse.

A la vue de cet avilissement volontaire, l'empereur jugeant de la disposition générale des esprits d'après ses courtisans, crut la nation indigne du peu de liberté qu'il avait tolérée jusqu'alors : le tribunat fut aboli ; le corps législatif, déjà muet, reçut une *modification* nouvelle, la presse, des chaînes plus étroites, et Napoléon demeura maître plus absolu que Louis XIV ne l'avait jamais été.

Sa grande erreur fut de se croire plus fort par le despotisme pour opérer le bien qu'il méditait : ce fut le contraire qui arriva. En effet, il est certain qu'il put dès lors disposer sans obstacles, et avec plus de chances de succès, de toutes les ressources d'une immense nation aussi riche que brave et aventureuse ; mais les plus grands malheurs de la France et les siens dérivèrent précisément de cette puissance dénuée de contre-poids dans la main d'un habile capitaine. Toutes ses vues, tournées désormais vers la guerre, ten-

dirent à convertir le pays en un vaste arsenal ; il épuisa la population et le sol par des impôts immodérés d'hommes et d'argent. Le héros ne cessa plus de grandir pour l'histoire, et le souverain de s'affaiblir en courant à sa ruine.

On objecte, avec raison, l'acharnement des Anglais à provoquer Napoléon, afin de prolonger, à leur profit, l'agitation convulsive de la France. Mais Napoléon employa-t-il tous les moyens en son pouvoir pour les ramener à des sentimens de justice et de modération? Le traité de Tilsitt, consommé sans la participation de cette nation fière et puissante, ne dut-il pas l'offenser profondément, quand elle vit que le roi de la Grande-Bretagne était dépouillé du Hanôvre, dont Napoléon disposait par le seul droit de conquête en faveur de Jérôme ! Si la France alors eût pu faire entendre sa voix par l'organe de représentans librement élus, ou par des journaux indépendans, n'eût-elle pas demandé à son chef si cette spoliation était dans l'intérêt national ; s'il fallait que Jé-

rôme fût doté d'un royaume, dont l'érection, inutile pour la guerre, devenait un obstacle insurmontable à la paix avec l'Angleterre! Sans doute la sûreté des frontières septentrionales et les combinaisons du système continental exigeaient que la Hollande fût surveillée; certes la tranquillité de l'Italie dépendait de l'occupation du royaume de Naples; mais à quoi bon asseoir sur ces deux trônes des membres de la famille impériale, au lieu de s'en remettre au futur traité avec le cabinet de Saint-James, du sort de ces provinces laissées comme des pierres d'attente pour fonder l'édifice de la paix générale?

Malheureusement, Napoléon avait imposé silence à la nation; la voix de ses flatteurs parvenait seule à son oreille; il n'écoutait plus que les conseils de son ambition. Évidemment la grandeur et la force de la patrie se mêlaient à tous ses desseins; mais sa gloire personnelle occupait, comme moyen, trop de place dans sa pensée. Quoi qu'il en soit, le désastre de Copenhague vênait de signaler

avec éclat l'animosité des Anglais : Napoléon, indigné, ne pouvait venger sur eux cet outrage au droit des gens ; il résolut, par représailles, d'aller les frapper dans leurs alliés du Portugal, et l'invasion de ce royaume fut accomplie (1). La guerre prit alors un caractère réciproque de violence et de perfidie. Un parti s'était déclaré dès long-temps en Espagne en faveur du cabinet de Saint-James ; le voisinage des armées françaises y suscita des troubles, en même temps que des dissensions domestiques éclataient dans le palais. Napoléon mit à profit cette circonstance : une armée, commandée par Murat, occupa Madrid, tandis que l'empereur s'avançait jusqu'à Bayonne, où la famille royale d'Espagne vint lui soumettre, comme arbitre, le jugement des querelles qui la divisaient.

---

(1) Les campagnes de Portugal, d'Espagne et d'Italie sont l'objet de Résumés particuliers. On n'en rapporte ici les principales circonstances que pour indiquer le lien des événemens précédens avec ceux de la guerre qui éclata de nouveau, dans le nord, en 1809.

Par suite de cette démarche, Joseph Bonaparte, honnête homme, mais chef inhabile, que son frère avait envoyé sommeiller sur le trône de Naples, fut appelé pour venir disputer celui d'Espagne contre la volonté nationale ; et Murat fut fait roi de Naples.

Les Espagnols, profondément blessés du traité de Bayonne, s'armèrent pour la défense de leurs droits. Accablés sous le plus honteux despotisme, ils avaient souri à la révolution française ; adorateurs de la gloire de Napoléon, leurs vœux appelaient sa puissante intervention dont ils attendaient le redressement des torts de leur stupide gouvernement. Un moment, le bruit avait couru que l'empereur des Français allait venir à Madrid ; et la route, depuis les bords de la Bidassoa jusqu'à la capitale, s'était couverte d'arcs de triomphe : partout, la population accourait pour contempler le grand homme ; mais ces sentimens d'amour se changèrent tout à coup en exécration, quand ils apprirent les événemens de Bayonne.

En effet, Napoléon, qui fondait en France la légitimité de ses droits sur le consentement de la nation, se déclarait le maître de l'Espagne, d'après la cession équivoque que Charles IV venait de lui faire de dix millions d'hommes dans la péninsule; et le nouveau propriétaire trafiquait de son marché en faveur d'un autre; d'un personnage obscur, dénué de talens et de l'énergie nécessaire pour remédier aux maux de l'État agonisant! La protestation généreuse d'une nation tout entière, contre la plus injuste oppression, fut traitée de révolte, et punie par tous les malheurs qu'entraîne après elle une guerre acharnée.

L'histoire impartiale accusera Napoléon de violence et d'impolitique; mais elle reprochera aux Espagnols outragés, les fureurs exagérées de leur implacable ressentiment. Napoléon avait aboli l'inquisition, proscrit le fanatisme et dispersé les moines. Dans leur aveuglement, les Espagnols appelèrent au secours de l'indépendance nationale les moines et le fanatisme.

Ce funeste auxiliaire ne leur fut pas inutile, sans doute; mais, le triomphe obtenu, le venin resta; il fermentait plus ardent, plus âcre que jamais, quand ils furent replacés sous le joug *légitime* qu'ils avaient reconquis au prix de tant de sang. Accablés de nouveau par ce poids intolérable, ils comprirent que Napoléon leur avait offert, quoique durement, le seul remède possible à des maux trop invétérés. La réflexion et la souffrance les ramenèrent enfin à rendre une justice tardive à la grandeur de ses vues; et quand ils eurent brisé leurs chaînes, en 1820, leur premier soin fut d'étouffer le fanatisme. Vains efforts! le monstre avait repris de nouvelles forces sous le pouvoir absolu; dès que la liberté se montra, il se souleva contre elle, et ne tarda pas à la dévorer.

Du moins, pendant la guerre de l'indépendance, il combattait contre l'invasion étrangère; ce fut le fanatisme, bien plus encore que l'amour de la patrie, qui inspira aux Espagnols égarés ces prodiges de va-

leur admirés de l'Europe, et qui pourtant n'auraient pas prévalu contre la bravoure et la discipline française. La péninsule ne dut la victoire, dont les suites lui furent si fatales, qu'au secours effectif des troupes de l'Angleterre, et surtout à la puissante diversion que l'or et les intrignes de cette puissance déterminèrent l'Autriche à faire en Allemagne, au commencement de 1809.

CHAPITRE XI.

De l'Autriche depuis la paix de Presbourg (27 décembre 1805). — Armement secret de cette puissance dès le commencement de 1806. — Elle n'était pas encore prête au moment où la Prusse commença la guerre. — Après la paix de Tilsitt, l'Autriche continue ses préparatifs. — Ils deviennent plus actifs, quand on apprend à Vienne les désastres de l'armée française en Espagne. — Entrevue de Napoléon et d'Alexandre à Erfurt. — La grande armée dissoute par un décret du 12 octobre 1808.

(Depuis la paix de Tilsitt, en 1807, jusqu'à la fin de 1808.)

Après la bataille d'Austerlitz, qui dénoua la troisième coalition, le traité de Presbourg avait dépouillé François II des États de Venise, de la ville d'Augsbourg, du Tyrol et de plusieurs autres principautés, dont s'étaient agrandis les royaumes de Bavière et de Wurtemberg, créés par

Napoléon. Depuis, François avait dû reconnaître la confédération du Rhin, et déposer le vain titre d'empereur d'Allemagne. Mais les États autrichiens conservaient encore une force imposante, qu'il importait à la France de leur conserver, comme barrière opposée à l'invasion des Russes. Ce monarque ne devait donc raisonnablement rien craindre de Napoléon; et ne pouvait alléguer contre lui aucune plainte fondée, depuis la paix conclue le 27 décembre 1805.

De ce moment pourtant, le cabinet de Vienne n'avait pas cessé d'épier l'occasion de venger, par la guerre, l'humiliation de ses armes; au lieu de travailler à réparer ses pertes, par les bienfaits d'une meilleure administation intérieure, par la culture pacifique de tous les élémens de prospérité qu'elle portait encore dans son sein. Malheureusement, de tels moyens ne sont pas à l'usage de cette monarchie, au sceptre de plomb, à la marche lente et continue vers l'envahissement de tout ce qu'elle peut atteindre. Muette, immobile en apparence,

elle poursuit sourdement son chemin, dans le sentier étroit qu'elle s'est tracée depuis des siècles, sans se laisser distraire par les agitations de l'Europe autour d'elle, non plus que par les mouvemens de l'esprit humain et les progrès de la civilisation. Jetée hors de son ornière par une convulsion, elle y rentre aussitôt, et reprend son allure pesante et obstinée, à l'exemple de l'impassible et robuste attelage que presse en vain le laboureur.

Sous l'influence d'un conseil inepte, corrompu, avec des généraux fameux par leur présomptueuse incapacité, l'Autriche, depuis le traité de Pilnitz, vit, pendant dix-huit ans, ses plus grands efforts militaires se résoudre constamment en déroutes honteuses et décisives; telles qu'il semblait, avant la bataille d'Iéna, que le sort en réservât l'excès d'ignominie pour ses seules armées. Et pourtant, incessamment malheureuse à ce jeu sanglant des combats, elle se montra toujours prête à en tenter de nouveau les hasards; certaine du moins d'y gagner l'argent des subsides anglais,

et comptant sur la force et la bravoure de ses troupes, avec une confiance opiniâtre, autre fatalité de sa destinée.

Malgré les soins de François II, pour dérober à l'Europe le secret de ses armemens, Napoléon le pénétra dès les premiers mois de 1806, et en adressa des reproches publics au ministère de ce prince. Le *Moniteur* du 11 février révéla que le cabinet des Tuileries venait d'avoir connaissance de faits antérieurs à la précédente agression de l'Autriche, faits ignorés jusqu'alors, et dont on n'avait encore découvert qu'une partie. On y lisait : « Si « les traités de la coalition avaient été « connus plus tôt, les résultats (au traité « de Presbourg) auraient pu être plus fu- « nestes. »

Cet avertissement détermina l'Autriche, non pas à suspendre ses armemens et ses intrigues, mais à les couvrir de plus de mystère. Vers le mois de juillet, averti de la prochaine levée de boucliers de la Prusse, François II porta ses troupes vers les frontières de la Bohême, afin d'être en

mesure de profiter des embarras de Napoléon; mais, toujours lent dans sa marche, le cabinet de Vienne se trouvait en retard quand les hostilités éclatèrent au mois d'octobre; alors le prodige d'Iéna contint son élan. Durant l'hiver, il s'occupa de fortifier les points des frontières vers lesquels les armées françaises étaient entraînées à la poursuite des Prussiens et des Russes; et en janvier, tandis qu'il paraissait occupé de négocier un rapprochement entre les parties belligérantes, il traitait secrètement avec l'Angleterre. François II était même au moment de se déclarer ouvertement contre les Français, après l'événement douteux de Preuss-Eylau, quand la prise de Dantzig le força d'ajourner encore sa décision. Enfin, la rapidité de la glorieuse campagne de quinze jours, illustrée par les journées de Heilsberg, de Friedland, et couronnée par la paix de Tilsitt, sauva François II des malheurs qu'eût attirés sur ses États une déclaration impolitique; et Napoléon, généreux après la victoire, lui rendit la forteresse de Braunau, qu'il avait retenue

jusqu'alors, en compensation des Bouches du Cattaro, livrées aux Russes par les troupes autrichiennes.

Satisfaite en apparence de cette restitution, et de la rectification, réclamée par elle, des frontières sur les bords de l'Isonzo, la cour de Vienne manifesta dès lors officiellement les dispositions les plus amicales envers la France, et affecta de se louer, en toute occasion, des procédés de Napoléon. Mais, à peine l'eut-elle vu s'engager dans les guerres difficiles du Portugal et de l'Espagne, qu'elle se hâta de renouer ses négociations secrètes avec l'Angleterre. Cette puissance n'avait pas cessé d'entretenir, par la corruption, son influence dans les conseils de François II. Les Anglais promirent de nouveaux subsides pour engager l'Autriche à rompre la paix jurée; et, afin de l'entraîner, ils allèrent jusqu'à payer une partie de ceux qu'ils lui devaient déjà, d'après les anciennes stipulations. Cet aiguillon, toujours puissant sur les esprits autrichiens, ranima leur ardeur belliqueuse. Bientôt, tout respira

les combats dans l'étendue entière des États de François II ; l'archiduc Charles, le seul habile capitaine de ses armées, donna une vive impulsion au ministère de la guerre, qu'il dirigeait depuis le traité de Presbourg ; le jeune archiduc Jean, célèbre par les désastres de Hohenlinden et du Tyrol, fut mis à la tête de commissions spéciales, chargées de presser les levées d'hommes, d'organiser un système de défense générale de la monarchie, et de pourvoir à l'établissement de forts, de postes fermés, de barrières fortifiées sur tous les points, avec des correspondances télégraphiques.

Animé par l'exemple des Espagnols, dont les courageux efforts excitaient cette vive émulation, le conseil aulique imagina qu'il suffirait d'ordonner la formation de nombreuses *guerillas,* pour opposer aussi, dans le nord, une barrière insurmontable aux progrès d'une armée française. Il n'oubliait, dans cette combinaison, que d'animer des feux d'un ardent patriotisme et d'une bravoure indomptable, les ma-

chines autrichiennes, dont l'unique ressort est dans la main du sergent qui les commande, armé de l'ignominieux bâton de discipline. Le gouvernement avait abjuré sa lenteur caractéristique; dérogeant aussi à sa circonspection accoutumée, on le vit, avec étonnement, remuer le fond de cette population stagnante, dont l'immobilité séculaire est à ses yeux le type de la perfection sociale; la former en gardes nationales, l'armer en *landwehrs* ou *landsthurms*, et l'instruire à l'insurrection.

Au milieu de ces apprêts belliqueux, le bruit des premiers revers des Français, dans la péninsule, parvint à Vienne; on y apprit, à peu d'intervalles, la déroute de Baylen, le débarquement d'une armée anglaise en Portugal, la bataille de Vimiero; puis, l'abandon de Madrid, la capitulation de Junot, et le retour en Espagne du corps de la Romana, embarqué en Danemark, sur une flotte anglaise. Ces nouvelles furent accueillies en Autriche avec enthousiasme. Aussitôt l'activité redouble; on eût dit que Napoléon menaçait encore les

murs de la capitale. Les princes parcourent les provinces de la monarchie, pressant partout les levées d'hommes, afin de porter l'effectif de l'armée de ligne à quatre cent mille hommes, celui de la landwehr à trois cent mille, et les bataillons de réserve à soixante mille. La diète de Hongrie dut fournir douze mille recrues pour 1807, et quatre-vingt mille pour 1808, avec une insurrection permanente de quatre-vingt mille hommes, dont trente mille de cavalerie nationale. En même temps, le cabinet de Vienne entrait en relation avec la junte de gouvernement à Cadix, par l'intermédiaire des Anglais, et s'engageait à fournir cent mille fusils aux Espagnols. Tandis que les affaires, dans la péninsule, se compliquaient chaque jour de nouveaux incidens, et multipliaient les embarras de Napoléon, il n'en surveillait pas avec moins de vigilance les mouvemens de l'Autriche. Déjà, le 30 juillet 1808, dans une déclaration officielle au sujet des armemens extraordinaires de cette puissance, il avait invité la confédération du Rhin à préparer ses con-

tingens, « pour éviter une guerre sans pré-
« texte, comme sans motifs, en montrant aux
« Autrichiens qu'on est prêt à la soutenir. »
Le cabinet de Vienne s'étant borné à répondre par l'assurance de ses dispositions pacifiques, Napoléon interpella hautement l'ambassadeur Metternich, au cercle solennel du 15 août; et, après lui avoir rappelé les événemens de 1805, il ajouta : *Croyez-vous que le vainqueur d'une armée française, qui serait maître de Paris, agirait avec autant de modération?*

Le destin réservait une terrible réponse à cette interrogation prophétique. Metternich, persistant dans le système de dénégation et de perfidie de son gouvernement, protesta de nouveau de la droiture des intentions de son maître, ainsi que du désir sincère qu'il conservait de maintenir la paix; et l'Autriche continua ses préparatifs avec la même ardeur.

Cependant, irrité de l'humiliation de ses armes au delà des Pyrénées, attiré par la présence d'une armée anglaise, qui se présentant sur le continent, lui offrait

enfin le combat, Napoléon avait résolu de porter de grandes forces en Espagne, et d'aller les commander en personne. Mais avant de s'engager dans une expédition lointaine, qui devait l'occuper exclusivement pendant plusieurs mois, il voulut conférer une seconde fois avec son nouvel allié l'empereur de Russie, sur les intérêts généraux de l'Europe et sur leurs communes entreprises. De plus, en réunissant autour de lui les souverains de la confédération du Rhin, son dessein était de juger par lui-même des véritables dispositions de l'Allemagne à son égard, et d'avoir occasion de se mettre en relation personnelle avec François II.

En effet, il paraît que ce prince devait être admis à cette espèce de congrès, et que ce fut à la demande d'Alexandre qu'il en fut personnellement exclu, ainsi que Metternich (1). Le roi de Prusse n'y fut

---

(1) *Mémoires sur la Guerre de* 1809, par le général Pelet, tome 1, page 40. Cet auteur cite l'ouvrage de de Schoell, *Histoire des Traités de Paix*.

point appelé; il se fit représenter par le prince Guillaume et par le comte de Goltz.

Le lieu de la réunion fut fixé à Erfurt, où les deux empereurs se revirent le 27 septembre 1808. D'après les renseignemens les plus probables, on a lieu de croire qu'Alexandre y déclara qu'il demeurerait étranger à tout qui se ferait en Italie et en Espagne, dont il reconnut le nouveau roi, et que Napoléon prit l'engagement de ne s'immiscer en rien aux affaires de la Turquie.

François II chargea M. de Vincent de porter à Erfurt une lettre amicale à Napoléon; il y expliquait les armemens dont la France s'inquiétait, par la nécessité de se tenir en garde contre les attaques de la Turquie, qui, sous prétexte de réduire Czerni-Georges, en Servie, menaçait les frontières de la Hongrie. Cette lettre, de la main d'un prince qui préparait une guerre sanglante, et adressée à l'ennemi qu'il s'apprêtait à combattre, était affectueuse et toute pacifique. Les protestations d'attachement et de loyale amitié y sont

tellement prodiguées (1), qu'on voudrait douter de son authenticité pour l'honneur des rois, dont on a dit, avec raison, que si la bonne foi était exilée de la terre, c'est dans leurs cœurs qu'elle devrait trouver un asile.

Napoléon, trop fort pour n'être pas sincère, et sans défiance contre un excès de duplicité qu'il jugeait impossible, crut aux paroles de l'empereur d'Autriche; il lui donna sur-le-champ toutes les garanties propres à le tranquilliser sur le désir de la France de conserver la paix.

La grande armée fut dissoute par un décret du 12 octobre, daté d'Erfurt. Le corps du maréchal Soult se mit en mouvement pour repasser les frontières du nord, et marcher immédiatement vers les Pyrénées. Le troisième corps, fort d'environ soixante-neuf mille hommes et moins de vingt mille chevaux, prit le nom d'armée du Rhin, sous le commandement de Davoust; les

---

(1) Schoell la rapporte tout entière, 9e vol., ch. 38, page 218.

divisions en furent réparties à Erfurt, quartier-général; à Magdebourg, à Bareuth, à Hanovre et à Stetin, tenant garnison dans les places de l'Oder. L'Allemagne ainsi dégarnie de troupes françaises, et la Silésie évacuée, il ne restait plus à l'Autriche aucun prétexte plausible pour troubler la paix du nord.

Avant de quitter Erfurt, les deux empereurs adressèrent une lettre collective au roi d'Angleterre : « *Il est temps*, lui di-« saient-ils, *d'écouter la voix de l'huma-*« *nité, en faisant taire celle des passions;* « *de chercher, avec l'intention d'y parvenir,* « *à concilier tous les intérêts; et par là,* « *garantir toutes les puissances qui exis-*« *tent, et assurer le bonheur de l'Europe.* »

Cette ouverture n'eut pas plus de succès que toutes celles qui l'avaient précédée, et la raison en est sensible. Napoléon proposait, pour base d'un traité, de reconnaître toutes les puissances qui *existaient alors*, c'est-à-dire, quatre trônes arrachés aux alliés de l'Angleterre, et donnés par Napoléon à ses frères! L'un de ces royaumes

était formé des dépouilles de George III lui-même ! Cependant les Anglais n'avaient subi aucune défaite, leur territoire était inattaquable, ils dominaient toutes les mers du globe, et l'état de guerre favorisait leur système d'envahissement du commerce universel. S'il faut avouer la sincérité des vœux de Napoléon pour la paix avec l'Angleterre, on est contraint de convenir aussi que l'histoire ne fournit aucun autre exemple d'une politique plus manifestement contraire au but qu'elle semblait se proposer. Aussi, après l'échange insignifiant de quelques notes diplomatiques avec le cabinet de Saint-Pétersbourg, les ministres anglais rompirent-ils sans retour les négociations.

Alexandre et Napoléon passèrent à Erfurt, dans le commerce de la plus étroite intimité, dix-huit jours qui furent une suite de fêtes. Les meilleurs acteurs de Paris jouaient chaque soir les chefs-d'œuvre de la scène française, devant les deux empereurs, assis à côté l'un de l'autre, au milieu d'un amphithéâtre, et entourés

de la foule des rois et des princes souverains de l'Allemagne. C'est à l'une de ces représentations que, frappé de ce beau vers de Voltaire,

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux,

Alexandre s'écria comme involontairement : « *Je l'éprouve tous les jours !* » A ce mot, les deux potentats, s'embrassant avec tous les signes de la plus tendre affection, renouvelèrent, devant l'élite de l'Europe, les sermens d'une alliance éternelle !

Peu de jours suffirent pour effacer du cœur des illustres acteurs de cette scène jusqu'à la moindre trace des sentimens dont ils paraissaient si vivement animés. A peine furent-ils séparés qu'on vit éclater les premiers symptômes de ces funestes dissensions, qui devaient à la longue enfanter tant de fléaux, l'incendie de Moscou envahi par les Français, l'humiliation de Paris souillé de cosaques, la chute de Napoléon, son exil, sa mort, et la sainte alliance.

CHAPITRE XII.

Napoléon part pour l'Espagne. — Il en est rappelé tout à coup par la nouvelle des dispositions hostiles de l'Autriche. — Napoléon propose à cette puissance la médiation de la Russie pour terminer leurs différends. La proposition est repoussée. — Déclaration de guerre. — Invasion de la Bavière par l'archiduc. — L'empereur part de Paris, et se met à la tête de ses troupes. — Premières opérations de la campagne. — Bataille d'Abensberg. — Combat et prise de Landshutt.

(Des 1ers jours de janvier au 21 avril 1809.)

Napoléon, tranquille sur les dispositions du nord de l'Europe, avait franchi les Pyrénées avec une armée imposante. Les troupes espagnoles, bientôt battues et dispersées dans toutes les directions, et Joseph ramené dans Madrid, l'empereur courut aux Anglais; du Portugal, ils s'étaient avancés jusqu'à Salamanque, sous la conduite du général John Moore, et

venaient d'opérer leur jonction avec les troupes amenées de Galice par sir. David Baird. Les forces anglaises, réunies sur ce point, s'élevaient à trente mille hommes, que soutenait le corps espagnol de la Romana : mais, déjà menacés par les manœuvres de divers corps de l'armée française, et avertis de l'approche de Napoléon, qui arrivait à marches forcées, suivi de la garde impériale, par la route de Valladolid, les Anglais se décidèrent à la retraite; ils la précipitèrent avec tant de rapidité, que l'empereur dut renoncer à l'espoir de les atteindre et de les combattre lui-même. Cependant, depuis quelques semaines, les dépêches relatives à l'Autriche prenaient un caractère plus inquiétant chaque jour. Bientôt il ne fut plus possible de douter des dispositions de cette puissance, dont l'adresse avait un moment mis en défaut la vigilance de Napoléon; elle venait enfin de jeter le masque, et montrait ouvertement le dessein de rompre la paix. A cette nouvelle, confiant au maréchal Soult le soin de poursuivre le général Moore qui

fuyait en désordre vers ses vaisseaux, l'empereur regagna Valladolid ; il en partit le 17 janvier 1809, à franc étrier, avec une faible escorte, pour Burgos, où ses équipages l'attendaient. Son trajet, jusqu'à Paris, fut rapide : il était aux Tuileries le 23. Là, mieux informé des intrigues de Vienne, il reconnut la vérité des dangers qu'on lui avait signalés ; mais tout espoir de calmer l'effervescence autrichienne n'était pas encore évanoui. L'archiduc Charles s'était montré peu favorable à ce transport belliqueux, dont le plus ardent excitateur était Stadion, à la tête de la faction anglaise. Deux fois, pressé de se déclarer pour la guerre, l'archiduc avait demandé qu'on lui prouvât qu'elle importait au bien de la patrie, et deux fois son influence avait empêché la rupture.

François II lui-même paraissait encore indécis, au moment de l'exécution d'un plan qu'il avait hautement approuvé. On savait qu'à une objection, sur la force et la valeur des Français qu'il allait encore af-

fronter, ce prince avait répondu : *ils sont tous en Espagne;* et un moment après, frappé d'une réflexion pénible, il lui était échappé ces mots : *Il est vrai qu'on m'a toujours trompé!*

D'autres rapports contribuant à fortifier Napoléon dans l'idée que la paix pouvait encore être conservée, il engagea la Russie à offrir sa médiation à l'Autriche, et à lui offrir, en son nom, un pacte d'alliance entre les trois empires, par lequel ils se garantiraient réciproquement l'intégrité de leurs territoires. Mais déjà les sentimens personnels d'Alexandre étaient changés à l'égard de Napoléon; une visite du roi et de la reine de Prusse, à Saint-Pétersbourg, venait de porter une première atteinte à cette amitié si solennellement jurée; et il est permis de croire que la conduite de la négociation à Vienne, confiée au comte de Romanzoff, se ressentit des dispositions nouvelles de son maître; l'Autriche rejeta la proposition.

Toutefois, les deux cours de Paris et de Vienne continuèrent à échanger encore

des notes diplomatiques, pendant le cours de mars. Ce fut le 6 avril seulement qu'une proclamation de l'archiduc Charles fixa enfin toutes les incertitudes. Le généralissime appelait aux armes les soldats autrichiens *au nom du salut de la patrie, contre l'ambition insatiable d'un conquérant étranger;* du reste, il ne spécifiait aucun grief particulier à l'Autriche; il faisait principalement allusion à l'invasion de l'Espagne.

Une armée de cinq cent cinquante mille hommes; l'argent reçu de l'Angleterre, et les promesses brillantes de cette puissance, auxquelles sa diversion en Espagne donnait alors plus de poids; la coopération de la péninsule, de la Sicile et de la Suède; surtout la certitude que la Russie se tenait prête à soutenir sa querelle ainsi que la Prusse; voilà les vrais motifs qui déterminèrent François II, convaincu d'ailleurs qu'il allait prendre au dépourvu Napoléon, dont les meilleures troupes étaient retenues pour long temps au delà des Pyrénées.

En effet, l'armée française en Allemagne, affaiblie par les nombreux détachemens envoyés en Espagne, se composait alors du corps de Davoust, cinquante mille combattans environ; des garnisons des places fortes de la Prusse et de celle de Dantzig, ensemble neuf mille hommes; enfin du corps d'Oudinot, qui comptait douze mille baïonnettes et deux mille chevaux.

C'était à peine soixante-treize mille hommes : il est vrai que quatre divisions en marche sur l'Espagne, et déjà parvenues à Lyon, ayant reçu contre-ordre, s'acheminaient vers le Rhin; elles le repassèrent, le 17 mars, au nombre de vingt-cinq mille hommes destinés à former un corps d'armée sous les ordres de Masséna; trois autres divisions de grosse cavalerie, celles des généraux Nansouty, Espagne et Saint-Sulpice, arrivaient en Bavière pour former un corps de réserve, commandé par Bessières. En ajoutant à ces troupes les contingens de la Confédération du Rhin, la totalité des forces dis-

ponibles de la France en Allemagne s'élevaient à près de cent quatre-vingt mille hommes à l'ouverture de la campagne, c'est-à-dire, au tiers à peu près de celles des Autrichiens, qui, de plus, avaient encore l'avantage d'être concentrés et prêts à agir sur tous les points qu'ils se proposaient d'attaquer, tandis que les élémens de l'armée française étaient encore tous dispersés.

L'archiduc Charles, après avoir discuté avec ses généraux plusieurs plans de campagne, qui furent rejetés, s'arrêta au projet d'envahir la Bavière avec une armée de cent soixante mille hommes réunis sur l'Ens, et qu'il commandait en personne. Le 9 avril, ce prince adressa une déclaration de guerre à Munich, au général en chef de l'armée française : aussitôt l'avant-garde de la sienne effectua le passaga de l'Inn, et les hostilités commencèrent immédiatement.

A la même époque, les forces autrichiennes, s'ébranlant partout à la fois, se portèrent en avant simultanément; le gé-

néral Jellachich marcha droit sur Munich, et le général Dedowich sur Passau, tandis que le généralissime traversait l'Inn à Braunau, et s'avançait sur l'Iser avec le gros de ses troupes, dans la direction de Ratisbonne ; deux divisions, fortes de soixante mille hommes, débouchaient de la Bohême pour se mettre en communication avec son armée.

Au nord, l'archiduc Ferdinand, passant la Pilica, faisait invasion dans le grand duché de Varsovie; au sud, l'archiduc Jean se portait rapidement sur le Tagliamento ; le marquis de Chasteler entrait dans le Tyrol par la vallée de Pustor, et le général Stroichewitz se dirigeait vers la Dalmatie pour agir contre Marmont.

A l'approche du général Jellachich, le roi Maximilien se hâta de quitter sa capitale avec toute sa cour, et les troupes bavaroises reçurent l'ordre de se replier sur l'Iser.

Napoléon ne croyait pas que les Autrichiens prendraient l'offensive si tôt, et avec autant de résolution; mais il avait compté,

en général, sur leur lenteur, et ce calcul ne fut pas trompé. Le succès de la campagne dépendait surtout, pour l'archiduc, de la rapidité de ses premiers mouvemens; et ses troupes, marchant sur l'Iser, ne parvinrent que le 15 sur les bords de cette rivière, à Landshutt: elles avaient employé six jours à un trajet de vingt-cinq lieues!

Les Français, au contraire, s'avançaient de tous côtés, à marches forcées: Davoust, sur le Danube, qu'il allait traverser à Ratisbonne; Oudinot, suivi de près par Masséna, vers Pfeffenhausen, sur le flanc droit des Autrichiens; enfin, Napoléon lui-même accourait pour se mettre à la tête de l'armée.

Le généralissime ayant passé l'Iser le 16, marcha au devant de Davoust, afin de l'attaquer au moment où il déboucherait de Ratisbonne, surtout pour empêcher sa jonction avec les Bavarois refoulés sur la rivière d'Abens, et que l'archiduc se contenta de faire observer par une division. Il concentra ses forces principales à Roohr, tandis que les deux corps d'armée

venus de la Bohême manœuvraient sur la rive gauche du Danube pour seconder son mouvement; deux autres étaient opposés, l'un à Oudinot et à Masséna, vers Pfeffenhausen et Augsbourg, et le second aux Wurtembergeois, qui venaient à grands pas pour se joindre à l'armée bavaroise. Par ces dispositions, Davoust, séparé de tous les secours dont il cherchait à se rapprocher, et qui, de leur côté, tendaient à se réunir à lui, était menacé, à Ratisbonne, par des forces trois frois plus nombreuses que les siennes : cet avantage semblait donc présager un succès décisif à l'archiduc dès l'ouverture de la campagne, malgré la mollesse de ses premières marches.

L'empereur s'était fait précéder en Allemagne par Berthier, habile chef d'état-major, mais général dépourvu de capacité; chargé, pendant quelques jours, de diriger l'ensemble des mouvemens de l'armée, il avait failli la compromettre. Mais tout allait prendre une face nouvelle; Napoléon, informé de l'attaque des

Autrichiens, par une dépêche télégraphique parvenue à Paris le 12 avril au soir, était parti la nuit même des Tuileries. Arrivé le 16 à Dillingen, sur le Danube, il y trouva la famille royale de Bavière, rassura le monarque, et prit l'engagement de le replacer, avant quinze jours, sur son trône, à Munich. Le lendemain, de Donaverth, où il porta son quartier-général, l'empereur expédia ses ordres sur tous les points, et l'armée fut instruite de son arrivée par cette proclamation : « Soldats ! le territoire « de la Confédération du Rhin a été violé; « le général autrichien veut que nous « fuyons à l'aspect de ses armées, et que « nous lui abandonnions nos alliés ; il ar« rive avec la rapidité de l'éclair. Soldats ! « j'étais entouré de vous lorsque le souve« rain de l'Autriche vint à mon bivac de « la Moravie ; vous l'avez entendu implo« rer ma clémence, et me jurer une amitié « éternelle. Vainqueurs dans trois guerres, « l'Autriche a dû tout à notre générosité : « trois fois elle a été parjure ! Nos succès « passés nous sont un sûr garant de la

« victoire qui nous attend. Marchons donc,
« et qu'à notre aspect l'ennemi reconnaisse
« son vainqueur. »

Les mouvemens ordonnés par Napoléon s'accomplirent aussitôt de tous les côtés : le 19, Davoust, laissant un régiment à Ratisbonne, pour arrêter la marche de l'ennemi, marcha sur Abensberg, afin de s'y réunir aux Bavarois ; le duc de Dantzig, qui les commandait, se porta au devant de lui, en attaquant le corps autrichien interposé entre eux. En même temps, le général Vandamme, à la tête des Wurtembergeois, opérait également sa jonction avec l'armée bavaroise ; Oudinot arrivait à Pfeffenhausen, et Masséna à Augsbourg. Ainsi, toutes les forces de Napoléon se concentraient rapidement.

De son côté, l'armée autrichienne, réunie à Roohr, s'ébranla aussi le même jour, à trois heures du matin, pour attaquer les Français sortis de Ratisbonne. L'archiduc l'avait mise en mouvement sur trois lignes tellement divergentes, que

l'aile gauche seulement se trouva dans la direction du véritable point de rencontre; les deux autres se trouvèrent trop éloignées pour servir le projet du généralissime, d'écraser du poids de toutes ses forces le corps de Davoust, dont l'infériorité numérique semblait promettre une proie facile aux Autrichiens.

Les Français, au contraire, ne trouvant devant eux, du côté de Tann, dans leur marche sur Abensberg, qu'un corps d'une force à peu près égale à la leur, remportèrent un avantage signalé, à la suite duquel ils opérèrent, sans autre difficulté, leur jonction avec le maréchal Lefèvre, et se trouvèrent ainsi, dès le premier jour, en mesure de reprendre l'offensive avec avantage sur ce point. L'armée autrichienne, déjà entamée, avait perdu deux mille hommes tués, plusieurs généraux et un grand nombre d'officiers et de soldats blessés.

Pendant que ces manœuvres s'accomplissaient près de Tann et sur l'Abens, Oudinot culbutait, à Pfeffenhausen, et forçait à se replier sur le gros de l'armée

autrichienne, le corps qui lui était opposé.

Napoléon, accouru d'Ingolstatt avec Berthier et le maréchal Lannes, reçut le soir, à Abensberg, le rapport des événemens de la journée : la disposition de l'armée ennemie, dont les deux ailes se trouvaient séparées à de grandes distances, lui fit concevoir le projet de se jeter entre elles, et de les écraser l'une après l'autre : l'exécution suivit de près. Davoust reçut l'ordre de tenir en échec, avec vingt-six mille hommes, le généralissime qui en commandait soixante-dix mille, à l'est de la ligne formée par la route de Buchdorf à Roohr; l'empereur, à la tête de cinquante mille combattans français et alliés, se chargea de disperser les forces autrichiennes à l'ouest de cette ligne. Le 20, à la pointe du jour, il disposa son armée en bataille, parcourut les rangs, et s'arrêta devant les troupes de Bavière et de Wurtemberg; il adressa une harangue courte et énergique à ces troupes, leur déclarant qu'il ne faisait aucune différence entre eux et

les Français, et comptait tellement sur leur valeur, que c'était à leur tête qu'il voulait combattre pendant la journée. Le prince de Bavière, placé près de Napoléon, traduisait ses paroles en allemand aux divers chefs groupés autour de lui, et qui les répétaient aux soldats : cette allocution enflamma leurs cœurs du plus ardent enthousiasme.

Le succès répondit à l'attente de l'empereur : il anéantit les troupes qui formaient la communication entre le corps du généralissime et celui de l'archiduc Louis, qui, battu et mis en fuite, opéra sa retraite par les défilés de Birwang et de Pfeffenhausen, où il se réunit à un corps sous les ordres du général Hiller. Cette jonction portait alors la force de l'aile gauche autrichienne à quarante-cinq mille hommes, dont ce général prit le commandement; l'archiduc Louis venait d'en perdre environ sept mille, tués, blessés ou prisonniers; il laissait en outre, aux mains des vainqueurs, huit drapeaux et douze pièces d'artillerie.

Le lendemain 21, l'empereur, renforcé de la division de Wrede, se mit, avec soixante mille hommes, à la poursuite de l'ennemi, dont il atteignit l'arrière-garde vers onze heures, sur la route de Landshutt. Les chemins étaient couverts de bagages et de caissons, et le désordre de cette retraite précipitée présentait un aspect épouvantable au moment où le général Hiller parvint aux faubourgs de Landshutt, où il voulait passer l'Iser. Ses troupes se jetèrent pêle-mêle dans la ville, où les Français entrèrent presque sur leurs pas. Tout ce qui n'avait pas eu le temps de s'échapper par le pont, fut fait prisonnier. Le général Hiller eut à peine rallié les débris de son armée au-delà de la rivière, qu'il hâta sa retraite sur l'Inn, à la nouvelle de l'approche de Masséna, qui s'avançait par la rive droite de l'Iser, près d'opérer sa jonction avec l'empereur. Déjà le corps d'Oudinot, venu de Pfeffenhausen, était en ligne; et les forces réunies sous le commandement de l'empereur en personne,

s'élevèrent, dans la journée, à cent mille hommes.

Satisfait d'avoir défait et rejeté sur l'Inn l'aile gauche autrichienne, Napoléon tourna ses regards vers la droite, qu'il avait résolu de repousser au delà du Danube. En conséquence, il chargea le maréchal Bessières de la poursuite du général Hiller, et commença un nouveau cours d'opérations.

CHAPITRE XIII.

Bataille d'Eckmuhl. — Prise de Ratisbonne.

(22 et 23 Avril 1809.)

On a vu que l'archiduc, qui commandait soixante-dix mille hommes en personne, était, de plus, en communication avec soixante mille autres venus de la Bohême, et commandés par les généraux Bellegarde et Kollowrath, sur la rive gauche du Danube. Ces deux divisions pouvaient facilement se joindre à lui, car le seul régiment laissé par Davoust à Ratisbonne, avait cédé à l'attaque des forces considérables que le généralissime avait chargées de s'emparer de la ville; et cette porte du Danube était tombée au pouvoir

de l'ennemi dans la journée du 19. Mais déjà l'influence de Napoléon agissait sur l'esprit de l'archiduc, et troublait aussi celui de ses généraux. Pendant la déroute de son aile gauche, ce prince était resté immobile, avec la force immense dont il pouvait disposer, devant Davoust qui n'avait que vingt-six mille hommes. Le maréchal, pour masquer le mouvement de l'empereur, avait fait avancer un détachement, montrant seulement l'intention d'attaquer; il fut étonné de voir les masses autrichiennes céder à cette impulsion, et rétrograder devant sa faible avant-garde.

Le jour suivant, 20 avril, dès la pointe du jour, Davoust, d'après ses instructions, fit une attaque vigoureuse en avant de la Laber, afin de continuer à détourner l'attention de l'archiduc, et de l'empêcher de porter aucun secours au général Hiller, poursuivi par Napoléon. Le généralissime, ignorant encore la force de l'ennemi, qui le pressait avec tant d'audace, se hâta d'appeler le secours de l'une des divisions de la rive droite du Danube, et l'ordre fut

expédié au général Kollowrath de venir se joindre à lui par Ratisbonne. En attendant, l'armée autrichienne, cédant encore du terrain, se forma sur une ligne de plusieurs lieues entre la Laber et le Danube, appuyant sa gauche à Eckmuhl. Cette marche rétrograde, à laquelle on ne peut assigner aucune cause plausible, avait donné le temps au duc de Dantzig de se joindre à Davoust, avec une partie des troupes bavaroises envoyées à son secours par l'empereur. Les forces des deux maréchaux réunis, formaient un ensemble de trente mille hommes, opposés à cent mille Autrichiens.

Pendant la nuit du 21 au 22, instruit à la fin du petit nombre d'ennemis qu'il avait en tête, et qu'il aurait pu facilement écraser depuis deux jours, l'archiduc fit des dispositions pour une attaque générale. Ces mouvemens s'accomplirent lentement, et son armée ne fut prête à combattre que le lendemain vers midi. Elle occupait tout le terrain entre Eckmuhl et Ratisbonne, depuis la chaussée d'Abach, par Peising,

Dilsing et Laichling, occupant le village et le château d'Eckmuhl.

L'archiduc, toujours sans nouvelles de son aile gauche, pensait qu'elle était aux prises avec Napoléon, du côté de l'Iser, et se disposait à se rapprocher du général Hiller, après avoir culbuté les corps des deux maréchaux, en avant de Schierling. Vers une heure, le général Rosemberg manœuvrait pour les attaquer, quand le canon, tonnant tout à coup sur la route de Landshutt, apprit au généralissime que Napoléon, qu'il croyait occupé loin de là, tombait sur son flanc gauche avec toutes ses forces.

En effet, l'armée entière, partie de Landshutt à la pointe du jour, venait de franchir, en peu d'heures, une distance de onze lieues, et chassait devant elle l'avant-garde autrichienne, qui avait essayé de défendre les villages de Buckhausen et de Lintach. A la vue de ces premières colonnes, le général Rosemberg, craignant une attaque irrésistible, se hâta de renoncer à l'offensive, de se replier derrière le

village de Laichling, et d'occuper les hauteurs d'Eckmuhl.

Du point le plus élevé des collines de Lintach, Napoléon embrasse, d'un coup-d'œil rapide, toute l'étendue de l'immense terrain, théâtre des opérations de cette mémorable journée. Aussitôt son plan est arrêté, des officiers d'ordonnance volent portant des ordres dans toutes les directions. Le feu commence et se prolonge sur toute la ligne, dessinant au loin la position des deux armées.

Tandis que Davoust attaque le centre des Autrichiens, le maréchal Lannes, ayant passé la Laber, au dessus de Schierling, avec les divisions Gudin et Morand, manœuvre pour tourner leur gauche; seize régimens de cavalerie soutiennent ce mouvement, tandis que Vandamme, lancé sur Eckmuhl, à la tête des Wurtembergeois, emporte à la baïonnette et le village et le château.

La division Gudin avait tourné cette position et favorisé la prise d'Eckmuhl; elle s'engage dans les bois de Roknig, et en

chasse une brigade qui l'occupait. Les autres divisions de cavalerie la secondent et chargent l'ennemi, qu'elles dispersent à son extrême gauche.

Après une vive résistance, Davoust, ayant enfoncé le centre, poussait devant lui les Autrichiens, et culbutait leurs bataillons. A la droite, Lannes obtenait de semblables triomphes; au plus fort de la mêlée, ses soldats frappés du résultat d'une charge brillante de la cavalerie, suspendirent un moment le combat pour applaudir des mains à cette scène héroïque, en criant avec enthousiasme : *vivent les cuirassiers!* L'empereur était là; sa présence exaltait ces bouillans courages. L'ennemi, vivement pressé sur ce point, recula, laissant derrière lui seize pièces d'artillerie.

Napoléon avait marqué le point de concentration de tous ces combats divers autour de la chaussée de Ratisbonne, sur laquelle il envoyait, en masse, la cavalerie qui jusque-là n'avait chargé que partiellement. Il fit ensuite avancer sa ligne entière, Davoust à la gauche par Sanding,

Lefèvre entre la chaussée et Davoust, la cavalerie au centre, Lannes à droite par Felkofen et Galspach. Les corps de Masséna et d'Oudinot, rapprochés de la Laber, assuraient à l'empereur une réserve prête à tout événement.

Dans cette disposition, pressant vigoureusement l'ennemi de front et sur les deux flancs, l'armée française le força de se retirer devant elle; mais, sans cesser de combattre, les Autrichiens montrèrent, en cette occasion, une constance digne d'un meilleur sort, et cette retraite ne fut pas sans honneur pour le général Rosemberg, qui les commandait.

On se demande, avec étonnement, ce que faisait alors le généralissime, à une distance si rapprochée de cette scène de carnage, où sa présence et les efforts de ses troupes nombreuses pouvaient changer la face des affaires, ou du moins sauver d'une entière destruction la gauche de son armée, encore une fois compromise par son inaction. Les relations autrichiennes ne donnent aucune raison de cette in-

croyable immobilité du généralissime, resté à moins de deux lieues du fort de la bataille.

Rosemberg avait pris une position assez favorable sur les hauteurs, en avant du défilé de Hoheberg ; il y tint quelque temps; mais bientôt, encore une fois tourné par les deux flancs, il fut culbuté sur son front par la maſse de la cavalerie française, et son infanterie se retira dans le plus grand désordre, suivie dans toutes les directions avec tant d'ardeur, qu'il lui fut impossible de se reformer.

L'archiduc avait fait des dispositions pour protéger du moins la retraite de Rosemberg, et afin d'opposer une barrière à l'impétuosité de la poursuite des Français, qui, de ce point, s'étendaient jusqu'au Danube. En effet, à sept heures du soir, la marche de l'empereur fut arrêtée par une ligne imposante de cavalerie, formée en avant d'Eglofsheim, et à gauche de la chaussée; c'étaient douze escadrons de cuirassiers, vingt escadrons de hussards et chevaux-légers, protégés par plusieurs

batteries et quelques bataillons de grenadiers.

Napoléon donna l'ordre à la cavalerie légère de se porter en avant, en prolongeant vers la droite, dans la direction du Danube, et soutenue par deux divisions de cuirassiers. L'engagement commença par quelques charges très vives, soutenues avec bravoure, par la cavalerie légère ennemie. Mais bientôt les cuirassiers autrichiens s'élançant avec une impétuosité qui tenait de la fureur, les cuirassiers français coururent à leur rencontre; le choc fut violent et la mêlée affreuse. La nuit était venue; les batteries restèrent silencieuses; on n'entendait que les cris confus des combattans, dominés par le son éclatant des trompettes, auquel se mêlait le bruit de ces milliers de fers qui se croisaient, ou tombaient avec fracas sur les casques et les cuirasses, dont ils faisaient jaillir des étincelles. Dans cette lutte d'homme à homme, les cuirassiers français, tout couverts d'acier, conservèrent un grand avantage sur les Autrichiens, dont les cuirasses ne pro-

tégeaient que la poitrine; ceux-ci, percés de coups dans le dos et sur les reins, furent enfin accablés et mis en fuite. Dans la confusion de cette déroute épouvantable, la cavalerie autrichienne, précipitant sa course sur la chaussée, renversait les bataillons de son armée qu'elle achevait d'écraser; les soldats effrayés, égarés par l'obscurité, se jetèrent en foule, de droite et de gauche, dans des marais impraticables, où le plus grand nombre périt.

Le maréchal Lannes ouvrit l'avis de poursuivre l'ennemi jusqu'au Danube, et de l'anéantir avant qu'il n'eût le temps de se remettre de sa terreur et de se reformer. Mais les troupes, dont la plus grande partie, venue le matin de Landshutt, avaient combattu tout le jour, succombaient sous le poids de la faim et de la fatigue; l'empereur ordonna que l'on formât les bivacs.

La bataille d'Eckmuhl coûta aux Autrichiens cinq mille hommes tués ou blessés, et quinze mille prisonniers. Douze drapeaux et seize pièces de canon furent

les trophées de la journée. Les talens et la fermeté du maréchal Davoust avaient puissamment contribué à la victoire ; l'empereur récompensa dignement cet illustre guerrier, en lui donnant le titre de prince d'Eckmuhl.

La perte de l'armée française fut peu considérable, grâces aux dispositions de Napoléon, qui lui assurèrent la supériorité du nombre dans tous les engagemens de la journée; elle n'eut pas de prisonniers, et conserva tous ses blessés.

L'archiduc, remplacé par l'empereur dans son quartier-général d'Eglofsheim, courut, le soir même, chercher un refuge à Ratisbonne; il passa la nuit à faire filer ses bagages et une partie de ses troupes par le pont de cette ville. Un autre pont fut jeté sur le Danube au dessous du confluent de la Regen, pour favoriser cette retraite précipitée; et la cavalerie autrichienne s'étendit en avant de Ratisbonne, depuis la chaussée d'Abach jusqu'à celle de Strausburg, pour protéger le passage du Danube.

Le matin du 23, le jour éclaira ces dispositions. L'empereur fit attaquer cette cavalerie, qui fut culbutée, et découvrit, en se retirant, le pont construit pendant la nuit; l'ennemi était parvenu à en dérober jusque-là l'existence à Napoléon. Aussitôt Lannes se porta de ce côté avec de l'artillerie, qui fit éprouver une grande perte aux Autrichiens.

Vers midi, le passage terminé, et la plus grande partie des troupes rentrées dans Ratisbonne, l'archiduc fit rompre le pont de bateaux, dont les débris à moitié consumés furent abandonnés au cours du fleuve, et le général Flosheis, laissé dans la ville avec ordre d'y tenir jusqu'au soir, en fit barricader les portes. L'artillerie des murailles faisait un feu très vif pour repousser les Français, qui vinrent se former à peu de distance. Le maréchal Lannes, ayant découvert un côté faible de l'enceinte, résolut de tenter l'escalade. Il fit aussitôt rassembler toutes les échelles des villages voisins, et descendant lui-même dans le fossé, à la tête d'un bataillon, sous

le feu meurtrier de l'ennemi, il aborde la brèche, pénètre dans la ville, où plusieurs bataillons se précipitent à sa suite, et gagnent rapidement le pont, afin de fermer la retraite à l'ennemi, qui mit bas les armes, au nombre de sept à huit mille hommes.

Un peu avant cette audacieuse tentative, Napoléon observait la ville, exposé aux coups de la mousqueterie, sur un plateau découvert à peu de distance des murailles. Il se sentit atteint au pied droit, et dit avec sang-froid : *Ce ne peut être qu'un Tyrolien qui m'ait si bien ajusté; ces gens sont fort adroits*. On se hâta de reconnaître la blessure; elle était sans danger. Cependant le bruit de cet accident s'était répandu dans tous les rangs de l'armée avec la rapidité de l'éclair. Aussitôt tout se qui se trouvait à portée courut vers le tertre où Napoléon venait d'être blessé. Ce fut un moment de grande confusion : les fantassins avaient abandonné leurs faisceaux, la cavalerie rompait ses rangs; quinze mille hommes se trouvèrent tout à coup réunis autour du père de cette immense famille, oubliant

leurs dangers personnels, et sans paraître occupés des ravages que le canon des murailles, redoublant de fureur et d'activité, faisait dans les rangs épais de leur masse imprudemment entassée sur ce point. L'empereur, vivement ému à l'aspect de ce mouvement, monte aussitôt à cheval, et sa présence calme l'armée. Des roulemens prolongés rappellent partout la troupe sous les armes. Les rangs se reforment, et Napoléon les parcourt aux cris mille fois répétés de *vive l'empereur*.

Le soir, au moment où il entrait triomphant dans Ratisbonne, il revit avec satisfaction le régiment que Davoust y avait laissé, et que les Autrichiens avaient pris, avec la ville, le 19. Dans la précipitation de leur fuite, ils négligèrent de l'emmener prisonnier; le colonel ayant sauvé son aigle, la présenta à l'empereur.

La journée du 24 fut signalée par une de ces scènes brillantes, particulières à l'histoire de Napoléon, et qui expliquent, en même temps qu'elles la justifient, l'affection passionnée des troupes pour sa personne,

sentiment qui a si long-temps survécu à sa chute. César, adoré comme lui de ses légions, achetait leur dévouement au prix de l'héritage des vaincus chassés du toit paternel; Napoléon, moins prodigue, ne faisait aux siennes qu'une part médiocre des biens dont la France s'enrichissait par leurs victoires. Mais il les enflammait d'une noble émulation, par des dons plus éclatans encore et plus chers à l'orgueil national, en distribuant le signe de l'honneur, sur le champ même de la bataille, et comme au concours, à ceux qui, de l'aveu de leurs rivaux de gloire, s'étaient montrés les plus dignes de cette faveur.

Ce jour-là, Napoléon créa les premières chevaleries destinées aux sous-officiers et aux simples soldats, titres transmissibles à leurs enfans avec une dotation. Une revue générale fut commandée; l'empereur, s'arrêtant à la tête de chaque régiment, demandait à haute voix que l'on fît sortir des rangs les hommes qui s'étaient le plus distingués. Les chefs présentaient alors l'élite des braves, qui tous applaudissaient à ces

choix faits en famille. Cependant ceux qui croyaient leurs droits méconnus s'approchaient librement, plaidaient leur cause, et montrant des blessures, ils racontaient avec simplicité des exploits oubliés de tout le monde, excepté du général qui les avait autrefois admirés. *Il a raison,* dit l'empereur, après avoir écouté l'un d'eux attentivement. *Je reconnais ces vieilles moustaches. Voilà de mes gens! Berthier, écris son nom; je lui donne la décoration.*

Un autre lui ayant été présenté par son colonel, avec des titres encore plus beaux, l'empereur lui dit : *Je te fais chevalier, et je te donne une dotation de douze cents francs. Quel est ton nom? — Vous devez bien le savoir,* lui répondit le soldat avec confiance; *j'étais en Egypte. — C'est vrai!* remarqua l'empereur, et il dicta lui-même le nom de ce brave au major-général.

De grosses larmes d'attendrissement et de joie sillonnèrent tout à coup ce visage cicatrisé. — *Eh! que feras-tu de cet argent?* lui demanda Napoléon en souriant. — *Sire,* répliqua-t-il, *je le boirai avec mes*

camarades à votre santé, en priant le ciel de nous conserver une vie aussi précieuse.

Les jeunes soldats qui avaient tressailli à la vue de l'émotion du vétéran, firent alors retentir les airs de leurs acclamations, jurant tous de mourir pour un chef si digne de leur amour !

Ces transports étaient les garans de nouveaux exploits. Quels prodiges la France n'était-elle pas en droit d'attendre de pareils hommes, sous un général tel que Napoléon !

CHAPITRE XIV.

Napoléon marche sur Vienne. — Les Autrichiens évacuent la Bavière. — Combat d'Ebersberg. — Savantes dispositions de l'empereur pour affermir sa ligne d'opérations. — Il arrive devant Vienne le 10 mai. — Bombardement de la ville. — Retraite de l'archiduc Maximilien. — Capitulation du général O'Reilly. — Occupation de Vienne.

(Du 24 avril au 14 mai.)

L'ARCHIDUC CHARLES opérait sa retraite sur la Bohême; le général Hiller fuyait au delà de l'Inn. L'armée française venait de triompher dans trois batailles, à Thann, à Abensberg, à Eckmühl, et aux combats de Landshutt et de Ratisbonne, enlevant dans ses courses rapides cent pièces de canon, quarante drapeaux, cinquante mille prisonniers, trois équipages de pont, trois mille voitures attelées, chargées de ba-

gages, et toutes les caisses des régimens ennemis. Ainsi, cinq journées marquées par autant de victoires avaient suffi pour déconcerter tous les projets de l'Autriche, pour ruiner de fond en comble cet édifice d'ambition et de puissance élevé au prix de tant de trésors, fruit de quatre ans d'intrigues et de dissimulation. De l'aveu général, cette courte période est la plus brillante de la carrière militaire de Napoléon. En effet, la coalition venait d'être vaincue tout entière à Eckmühl; l'armée autrichienne était coupée en deux, et les chemins de Vienne restaient ouverts aux Français.

L'empereur, en poursuivant l'archiduc rejeté dans les montagnes de la Bohême, aurait eu l'espoir fondé d'anéantir la principale armée de l'ennemi; mais s'emparer de la capitale, c'était, pour ainsi dire, saisir la monarchie par le cœur, arrêter le mouvement de sa vie, et par conséquent paralyser à la fois toutes les forces de ce grand corps jusqu'aux extrémités les plus reculées.

Ce projet arrêté, Napoléon, à peine maître de Ratisbonne, dirigea immédiatement les troupes vers Landshutt, et, confiant à Davoust le soin de suivre les mouvemens de l'archiduc, en le tenant éloigné de la rive gauche du Danube, il partit de cette ville, le 26 avril, pour aller diriger l'armée, en pleine marche sur Vienne par la rive droite du fleuve.

On a vu que Bessières avait été chargé de poursuivre le général Hiller, dans sa retraite sur l'Inn, après la déroute de Landshutt. Les Autrichiens, en nombre supérieur, opposèrent quelque résistance au maréchal, et obtinrent même de faibles avantages contre les Bavarois, à Neumark; mais, à l'approche de Napoléon suivi de toute l'armée, le général Hiller précipita sa fuite dans la direction de Vienne.

D'un autre côté, le général Jellachich, détaché sur Munich à l'ouverture de la campagne, et qui s'était emparé de cette ville, contraint de l'abandonner, se retirait aussi à marches forcées vers le Tyrol. Culbuté par le général de Wrède aux en-

virons de Salzbourg, ce corps autrichien fut dispersé entièrement, laissant aux Bavarois un grand nombre de prisonniers. En même temps, le duc de Dantzig ramenait le roi Maximilien dans sa capitale, et après avoir ainsi rempli la promesse solennelle de Napoléon à ce monarque, le maréchal se dirigea sur le Tyrol, pour en chasser l'ennemi, et assurer les derrières de l'armée contre toute diversion de ce côté.

A Lambach, le 3 mai, l'empereur fut informé que l'avant-garde, commandée par Masséna, venait d'atteindre, à Lintz, les deux corps de l'archiduc Louis et du général Hiller, réunis au nombre de trente-cinq mille hommes, et arrêtés en avant de la rivière de la Traun; ils montraient l'intention de s'y défendre. Napoléon fit aussitôt avancer les corps de Bessières et d'Oudinot, afin d'appuyer les mouvemens de Masséna. Avant que ces troupes ne fussent arrivées, Hiller, craignant d'être tourné par sa gauche, se porta sur Ebersberg, où il prit, sur la rive droite de la ri-

vière, une position très forte, défendue par une artillerie formidable. Il avait donné l'ordre d'incendier un pont en bois, d'une longue étendue, construit sur la Traun et sur les ruisseaux qui viennent s'y jeter en cet endroit; on n'en eut pas le temps; Masséna marchait de trop près sur ses pas.

A peine arrivé devant la ville, avec la seule division Claparède, et sans considérer l'extrême disproportion de ses forces, le maréchal ordonna l'attaque. Aussitôt les Français culbutent l'avant-garde d'Hiller, qui défendait les approches du pont, sur lequel se précipite l'intrépide général Cohorn, à la tête de quelques bataillons; en vain le feu redoublé des batteries ennemies foudroye ces braves; ils avancent, renversent dans la Traun tout ce qui s'oppose à leur course, et pénètrent dans la ville. Là s'engage un combat héroïque entre une poignée de Français et trente-cinq mille Autrichiens. Malgré les prodiges d'audace et de valeur de Cohorn et de sa troupe, ils allaient succomber, accablés

par le nombre, et perdaient beaucoup de monde, quand ils furent joints par les autres brigades que Masséna envoyait à leur secours.

Bientôt la division Legrand vient à son tour les appuyer et prendre part à l'action. Les Français reprennent alors l'offensive, et attaquent le château. Masséna excite par sa présence la bouillante ardeur de ses troupes. Cependant les Autrichiens faisaient une défense désespérée, que secondait l'incendie de la ville, et ce combat acharné se prolongea long-temps au milieu des flammes. A la fin, l'ennemi, rompu de tous côtés, prit le parti de la retraite, et le maréchal Bessières, survenu pendant le combat avec la cavalerie, se mit à sa poursuite.

L'empereur accourait par la rive droite de la Traun; il n'arriva qu'à la nuit tombante; tout était terminé. La ville offrait un spectacle horrible; Napoléon parut vivement ému à la vue des sacrifices douloureux qu'avait coûté cette victoire. Des monceaux de morts obstruaient les rues;

les maisons et le château brûlaient encore, et du milieu de leurs débris embrasés s'élevaient les cris des blessés, que le feu dévorait, sans qu'il fût possible de les arracher à ce supplice épouvantable !

Un trait qui fait le plus grand honneur à l'humanité, consola du moins l'âme du vainqueur, déchirée à l'aspect de ces scènes de sang et de carnage. Un chirurgien, autrefois attaché au service des armées autrichiennes, et dont la maison venait d'être dévorée par l'incendie, se hâta de choisir, parmi celles qui demeuraient encore debout, l'édifice le moins dévasté; et après y avoir transporté seul un grand nombre de blessés français et autrichiens, il partagea également ses soins généreux entre ces infortunés. L'empereur récompensa noblement sa belle action, et assura, par une pension, le sort de cet homme vertueux.

C'est à Masséna qu'appartient la plus grande part de gloire de la journée d'Ebersberg, que l'empereur nomma l'un des plus beaux faits d'armes dont l'histoire puisse conserver le souvenir. Il ajouta,

dans le bulletin rédigé le jour même sur le champ de bataille. « Le voyageur s'arrêtera « et dira : C'est ici, c'est de ces superbes « positions, qu'une armée de trente - cinq « mille Autrichiens a été chassée par deux « divisions françaises ! »

Cependant l'archiduc Charles, retiré dans la Bohême, y suivait de loin le mouvement rapide des Français, et se portait aussi sur Vienne. Au moment du combat d'Ebersberg, il était à Budweis, et ses avant-postes se montraient déjà sur la rive gauche du Danube. De là, le généralissime pouvait également déboucher sur Lintz et sur Mauthausen ; mais la déroute du général Hiller venait de lui interdire ce dernier point de jonction avec ses troupes, et jusqu'à l'espérance de l'opérer plus loin sur la rive droite du fleuve. De plus, la victoire d'Ebersberg ouvrait, sans autre obstacle, le chemin de Vienne à l'armée française, déjà plus rapprochée de cette capitale que celle du prince.

Il importait beaucoup à l'empereur de l'y prévenir ; mais toutefois sans le laisser sur

ses derrières, dans une position menaçante. La connaissance de ce double but auquel tendirent alors toutes les combinaisons de Napoléon, explique les mouvemens de sa marche sur Vienne, tantôt suspendue, tantôt précipitée. D'après ses calculs, les ennemis pouvaient atteindre Lintz ou Mauthausen, du 6 au 7 mai. Cette considération le fixa pendant quelques jours à Ens; et afin de mieux le contenir, il donna, pour la construction d'un pont, avec une tête fortifiée, à Mauthausen, des ordres qui ne furent pas exécutés; on ignore pourquoi. Celui de l'Ens, brûlé par l'ennemi, fut rétabli, tandis que l'artillerie en construisait un second. L'empereur fit ensuite élever, sur les rives droites de la Traun et de l'Enns, deux grandes têtes de pont, auxquelles on ajouta des ouvrages à la rive gauche du confluent de l'Enns, pour défendre le cours du Danube, et ce passage important.

En même temps qu'il traçait le plan de ces fortifications, l'empereur ordonnait à l'intendant-général de hâter l'arrivée des

boulangers, des caissons de biscuits, des vivres emmagasinés à Wels et à Lintz. « Il « faut, lui écrivait-il, multiplier les pré- « cautions, n'ayant qu'une seule route « pour l'armée. » Ainsi la prévoyante activité du chef embrassait tout du même coup-d'œil; descendant à la surveillance des détails de l'administration, tandis que ses ordres dirigaient au loin les moindres mouvemens de ce grand corps dont il était l'âme, il s'occupait de le défendre et de le nourrir, et préparait à la fois la victoire et la retraite. Voilà comment Napoléon soumit si long-temps la fortune. Plus l'histoire jette de lumières sur les détails de sa vie militaire, plus elle instruit la postérité à reconnaître que ces triomphes prodigieux, trop souvent attribués, par d'envieux contemporains, à l'effet du hasard, furent tous, et toujours, le fruit des inspirations d'un génie supérieur.

Tandis qu'arrêté à Ens, depuis le 4 mai, au centre du mouvement général de ses troupes, l'empereur observait la marche de l'ennemi, la tête de son armée con-

tinuait à s'avancer sur Vienne. Il savait que l'archiduc, arrivé le 24 avril à soixante-quinze lieues environ de la capitale, pouvait sans peine y être rendu en moins de douze jours; mais qu'après en avoir perdu quatre à Cham, il en avait employé six à faire, jusqu'à Budweis, un peu plus du tiers du chemin. Là, instruit de la défaite du général Hiller, Charles s'arrêta encore du 3 mai au 6, et se porta ensuite avec la même lenteur à Zwettel, d'où il se dirigea enfin sur la capitale, en allant joindre, par Neupolla, la route de Horn à Vienne.

Dans l'ignorance des mouvemens de l'armée française, et probablement indécis sur les siens propres, ce prince avait laissé derrière lui, à Budweis, le corps entier de Kollowratz, avec une arrière-garde à Klattau, et des détachemens le long des frontières de la Bohême. Il craignait toujours pour cette province, que menaçait Bernadotte avec un corps de Saxons. L'empereur, à la vue de la marche incertaine de l'archiduc, pensa qu'il manœuvrait pour se réunir avec Hiller à Saint-Polten,

point central de toutes les routes du pays, et où des détachemens des armées autrichiennes de l'Italie et de la Styrie, pouvaient également avoir eu l'ordre d'opérer leur jonction. Napoléon, d'après cette conjecture, s'attendait donc à livrer bataille devant cette ville; et déjà les maréchaux Lannes et Bessières portaient jusque-là leurs avant-gardes, chassant devant eux l'ennemi qu'ils venaient d'atteindre et auquel ils firent cinq cents prisonniers. Mais, à leur approche, Hiller abandonna la position de Saint-Polten; il se retira, en toute hâte, par Mautern et Krems, pour se rallier à l'archiduc, confiant au général Nordmann, à la tête d'un simple détachement, le soin de couvrir la capitale, et d'en défendre les approches sur la rive droite du Danube.

Le même jour, 7 mai, l'empereur parti d'Ens, arriva le soir à Melk. Des hauteurs où est située la riche abbaye de ce nom, Napoléon aperçut, de l'autre côté du fleuve, les feux d'un camp considérable. Incertain si ces troupes étaient celles

d'Hiller ou de l'archiduc, il ordonna au maréchal Lannes d'envoyer un détachement, avec la mission de traverser le Danube et d'enlever, à la faveur de la nuit, quelques hommes à l'ennemi, afin de se procurer des renseignemens positifs. Le maréchal chargea de ce coup de main hasardeux, son aide-de-camp Marbot, avec six soldats et un sergent de la vieille garde. Un orage violent, qui soulevait les eaux du fleuve, ajoutait aux dangers de l'expédition, que cet officier exécuta cependant avec succès. Trois hommes, qui s'étaient écartés du bivac, furent saisis et embarqués. Mais les Autrichiens, avertis par le bruit, coururent aux armes, et dirigèrent une vive fusillade, et jusqu'à des coups de canon sur le bateau que la tempête menaçait de submerger. Toutefois, il parvint à regagner l'autre rive, grâce à l'obscurité de cette nuit orageuse.

On sut ainsi que la troupe ennemie faisait partie de l'armée de l'archiduc; que les Autrichiens espéraient précéder les Français à Vienne, et y passer le Danube; et

qué le prince avait dessein de faire construire à Stein un pont avec une tête, afin de se ménager le moyen de prendre à dos l'armée française, quand elle se serait avancée sur Vienne. L'empereur mit sur-le-champ ce dernier avis à profit; des ordres furent expédiés en conséquence.

L'un de ces prisonniers s'abandonnait au désespoir, et versait des larmes amères. On s'étonna de cette circonstance; elle fut rapportée à l'empereur, qui voulut connaître la cause d'une douleur aussi extraordinaire. Cet homme, porteur de la ceinture pleine d'or de son officier, était tourmenté de la crainte qu'on ne l'accusât d'avoir déserté pour voler la somme; Napoléon, touché des sentimens de l'honnête soldat, dit qu'il *fallait honorer et aider la vertu partout où elle se trouvait;* et il donna l'ordre de le faire transporter sur l'autre rive, en recommandant qu'on veillât à sa sûreté.

Le jour suivant, il partit de Melk pour Saint-Polten. C'est à une distance assez rapprochée de ces deux villes qu'est situé

le château de Dirnstein, fameux par l'emprisonnement de Richard-Cœur-de-Lion. On sait que ce prince, à son retour d'Asie, ayant fait naufrage sur les côtes de l'Adriatique, traversa l'Allemagne, sous un déguisement qui ne put le dérober aux regards de Léopold, marquis d'Autriche, son ennemi personnel. Arrêté, chargé de chaînes, vendu par Léopold au lâche et cruel empereur Henri VI, le roi d'Angleterre languit quinze mois dans cette forteresse, dont les tours frappaient alors les regards de Napoléon. On rapporte (1) que cet aspect lui inspira de tristes réflexions sur la destinée des rois que le malheur livre à la merci de leurs ennemis. L'empereur entretenait Lannes et Berthier du contraste de la barbarie des temps chevaleresques comparée à la civilisation moderne, surtout

(1) *Mémoires sur la Guerre de* 1809, par le général Pelet, tom. 2, p. 246. Dans toute la dernière partie de son travail, l'auteur de ce Résumé s'est particulièrement attaché à suivre les pas de cet écrivain exact, et témoin de la plus grande partie des événemens qu'il raconte.

à sa propre conduite envers l'empereur d'Autriche, déjà vaincu par lui. Il ajouta qu'une troisième défaite, encore plus signalée que les deux premières, ne serait pas plus fatale à ce prince, malgré la déloyauté de son agression.

Une douloureuse expérience a trop fait voir combien des sentimens si généreux étaient étrangers au cœur de son adversaire. Il est démontré maintenant jusqu'à l'évidence que les chauds admirateurs du passé, si influens dans les conseils autrichiens, ne regrettent de l'âge gothique, que ce qu'il avait de sauvage et de favorable à l'immobilité d'un despotisme avilissant. Avec quel plaisir n'eussent-ils pas dès lors savouré la double vengeance de Léopold et de Henri, si la fortune eût frappé leur victime, dans les champs de Wagram, du coup dont elle le foudroya depuis à Waterloo !

Arrivé à Saint-Polten, Napoléon disposa tout pour l'occupation immédiate de Vienne. Bessières poursuivait le général Hiller, dans la direction de Mautern ; le

général Saint-Hilaire y fut envoyé pour enlever ce poste, nettoyer toute la rive d'ennemis, et brûler le pont. Lannes occupa les défilés de Siegartskirchen, avec le corps d'Oudinot.

Des ordres expédiés à Masséna lui prescrivirent de surveiller particulièrement le cours du Danube, aux points où aboutissent les routes de la Bohême, et de rassembler avec activité tous les bateaux nécessaires à la construction du pont à établir à Vienne. Davoust, placé vers Melk, fut chargé d'observer et de contenir à la fois les troupes qui pouvaient arriver de la Bohême et de la Styrie.

Pour assurer les derrières de l'armée, une réserve commandée par le général Beaumont fut organisée à Augsbourg, et Bessières marcha sur Inspruck.

Par ces savantes dispositions, Napoléon affermissait de toutes parts les pas de son armée, et s'échelonnait sur le Lech, sur l'Inn, la Salza, La Traun et l'Enns, ainsi qu'autour de Ratisbonne, où se trouvait Bernadotte. Sa ligne d'opération ainsi

fortement consolidée, il partit de Saint-Polten, dans la nuit, et arriva devant Vienne le matin du 10 mai, vingt-sept jours après son départ de Paris.

La défense de la capitale était confiée à une garnison de seize mille hommes, dont la moitié seulement se composait de troupes de ligne; l'archiduc Maximilien la commandait. Du reste, le gouvernement autrichien, adoptant les nouveaux principes de la coalition, s'était attaché à remuer les passions populaires, à force de proclamations véhémentes, et au nom de la *liberté* et de la *patrie*. Les habitans de la ville, si calmes durant la dernière invasion en 1805, s'étaient soulevés tumultueusement, à la voix de Maximilien, faisant armes de tout, même des fourches et des faux, et se préparaient à seconder les efforts de cette poignée de soldats.

Napoléon fit d'abord occuper, sans résistance, par les troupes d'Oudinot, les faubourgs, qu'une esplanade sépare du centre de la ville entourée d'un faible rempart. Là, le général Thareau, qui marchait

avec confiance à la tête de l'avant-garde, fut accueilli par une décharge de mitraille qui le força de reculer.

Aussitôt le maréchal Lannes chargea le colonel Lagrange d'aller porter à l'archiduc Maximilien la sommation de rendre la ville; mais, à peine introduit dans les murs, ce parlementaire fut assailli par une populace exaspérée, d'autres disent par les hussards de Szekler. Cruellement maltraité par ces furieux, il était déjà couvert de blessures, quand le général O'Reilly, faisant avancer des soldats, dissipa cet atroupement, et délivra le colonel. Le peuple, dans son exaltation, indigné de se voir arracher cette proie, décerna les honneurs de l'ovation à un misérable qui osa se vanter d'avoir frappé le premier coup sur l'officier français; c'était un garçon boucher; la garde urbaine le porta en triomphe par les rues de la ville. Faut-il s'étonner que les mots sacrés de *liberté*, de *patrie*, n'aient produit que des fruits empoisonnés dans des cœurs avilis par l'esclavage! L'appel hypocrite des despotes n'était en

effet qu'une provocation aux fureurs de la lie du peuple. Les Allemands de bonne foi, qui crurent à leurs promesses, et osèrent, après le danger, en réclamer l'exécution, payèrent cette méprise de leur sang sur l'échafaud, ou l'expient encore aujourd'hui dans le fond des cachots.

Cependant les remparts de la cité continuaient à tirer avec fureur sur les faubourgs, qu'ils dévastaient, sans atteindre l'armée française. Les habitans, désespérés, envoyèrent à Schœnbrunn, où l'empereur avait établi son quartier-général, des députés qu'il accueillit avec bonté; ils le quittèrent chargés d'une lettre de Berthier pour l'archiduc Maximilien. Le major-général représentait au prince que le canon de la ville ne portait la mort et le ravage que parmi ses propres compatriotes, dont il tuait les femmes et les enfans, et que cette défense inutile exposait la capitale à une entière destruction. Pour toute réponse, le feu de l'artillerie des remparts redoubla de violence. Napoléon fit alors tout disposer pour l'attaque. Une batterie

d'obusiers fut établie sur le même terrain où les Turcs avaient autrefois ouvert leurs premières tranchées en 1683.

A neuf heures du soir, le bombardement commença, et l'incendie ne tarda pas à éclater sur plusieurs points de la ville. Le palais de François II était principalement exposé aux coups. On avait été contraint d'y laisser l'archiduchesse Marie-Louise, qu'une maladie dangereuse empêchait de transporter; un parlementaire accourut donner aux avants-postes français avis de cette circonstance; aussitôt, par ordre de l'empereur, la direction du feu fut changée. Cette princesse, dont la main sembla, peu de temps après, devoir être le gage d'une longue et paisible alliance entre deux grands peuples, fut ainsi sauvée d'une mort qui paraissait inévitable.

Tandis que le jeu soutenu de cette batterie d'obusiers occupait l'attention des assiégés, Napoléon préparait une attaque décisive sur un autre point. Ayant reconnu la faute commise par l'archiduc de laisser la ville isolée du grand bras du Danube, et

la position du Prater abandonnée sans défense, l'empereur donna l'ordre à Masséna de jeter un pont sur le petit bras qui sépare cette promenade des faubourgs de Landstrass. Le pont, entrepris sur-le-champ, fut terminé pendant la nuit, malgré les efforts multipliés de l'ennemi. L'archiduc Maximilien voyait les progrès des Français de ce côté, le faubourg de Léopoldstadt menacé, la ville en proie à l'incendie; ce jeune prince se sentant pressé de toutes parts à la fois, ne songea plus qu'à la retraite, qu'il effectua rapidement avec les troupes de ligne. Il ne laissa qu'une partie des landwerhs au général O'Reilly, auquel il donna l'autorisation de capituler.

Trois divisions ayant traversé le pont construit par les soins de Masséna, et le faubourg de Léopoldstadt occupé, le maréchal signala sa présence de ce côté par quatre coups de canon tirés sur la porte Rouge. Bientôt le drapeau blanc, arboré sur les remparts, annonça que la place se rendait.

En effet, le matin du 12, le général

O'Reilly déclara qu'il était prêt à capituler; bientôt après, les principales autorités de la ville, et l'archevêque, suivi d'autres prélats, allèrent à Schœnbrunn, implorer la générosité de Napoléon, en faveur des habitans de Vienne. Le vainqueur, dépouillant tout ressentiment de l'outrage fait à son parlementaire, promit d'accorder la même capitulation qu'en 1805. Les articles en furent dressés immédiatement, et ratifiés la nuit suivante. Le 13, à six heures du matin, les troupes françaises occupèrent la porte de Carinthie, et, à neuf, entrèrent dans la ville. Les armes furent enlevées des mains de la populace; la garde urbaine conserva les siennes, et se montra digne de cette confiance.

Napoléon ne fit point d'entrée à Vienne. Un ordre du jour, daté de Schœnbrunn, apprit à l'armée l'occupation de la capitale. C'était sans doute un grand avantage; mais quatre jours avaient été consumés inutilement, sous les murs de cette place, incapable d'une défense sérieuse, et l'archiduc, en se retirant, venait, par la rup-

ture des ponts, de lui fermer le Danube. Le regret de ces pertes dominait évidemment l'esprit de Napoléon quand il dicta cette proclamation adressée à ses troupes :

« Soldats !

« Un mois après que l'ennemi passa l'Inn, au même jour, à la même heure, nous sommes entrés dans Vienne.

« Ces landwerhs, ou levées en masse, ces remparts créés par la rage impuissante de la maison de Lorraine, n'ont point soutenu nos regards. Les princes de cette maison ont abandonné la capitale, non comme des soldats d'honneur qui cèdent aux circonstances, mais comme des parjures que poursuivent leurs propres remords. En fuyant de Vienne, leurs adieux à ses habitans ont été le meurtre et l'incendie; comme Médée, ils ont de leurs propres mains égorgés leurs enfans.

« Le peuple de Vienne, selon l'expression de la députation de ses faubourgs, dé-

laissé, abandonné, veuf, sera l'objet de vos égards. J'en prends les bons habitans sous ma spéciale protection : quant aux hommes turbulens et méchans, j'en ferai une justice exemplaire.

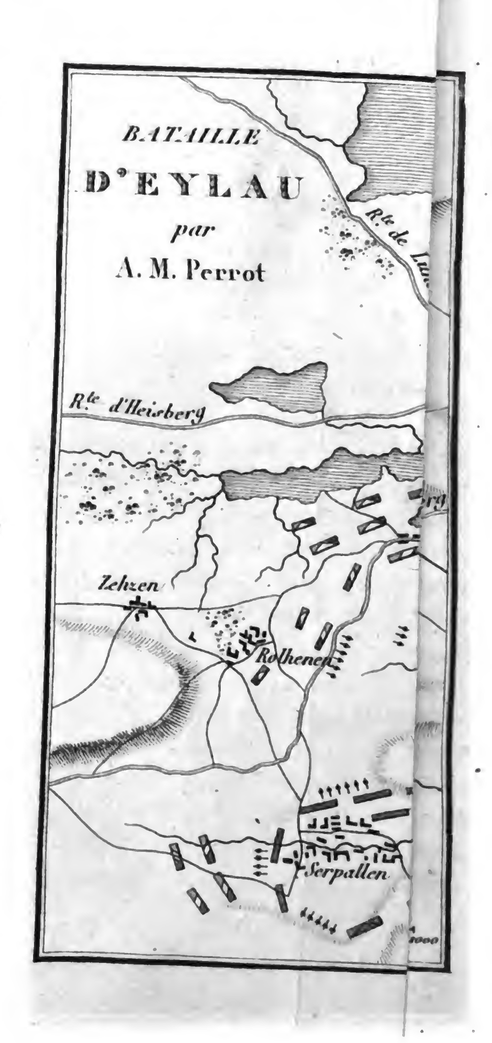
« Soldats! soyons bons pour les pauvres paysans, pour ce bon peuple, qui a tant de droits à votre estime : ne conservons aucun orgueil de nos succès; voyons-y une preuve de cette justice divine qui punit l'*ingrat et le parjure*. »

CHAPITRE XV.

Passage du Danube. — Bataille d'Essling, première journée.

(Du 14 au 21 mai 1809.)

Le passage du Danube était le principal objet des pensées de Napoléon. Il importait de se hâter, afin de prévenir l'arrivée de l'archiduc Charles, dont les avant-postes étaient près de se montrer sur la rive gauche. Ce fleuve imposant coule au nord de Vienne, dans un lit très large, qui se divise en canaux nombreux de grandeurs inégales. C'était alors la saison de la fonte des neiges dans les montagnes qui alimentent son cours, et les eaux présentaient l'aspect d'un vaste lac semé d'îles boisées. Entre plusieurs points favorables à l'éta-


BATAILLE
D'EYLAU
par
A. M. Perrot
Rte de Lan
Rte d'Heisberg
Zehzen
Rothenen
Serpallen
1000

blissement d'un pont, l'empereur fit choix des passages de Nussdorf, à une demi-lieue au-dessus de la ville, et d'Ebersdorf, à travers la grande île de Lobau, à plus d'une lieue au-dessous; il ordonna qu'on y travaillât immédiatement et en même temps. Le maréchal Lannes fut chargé de diriger la construction du premier; Masséna de celui d'Ébersdorf.

Cependant le généralissime avançait enfin à grands pas; informé des dangers de la capitale, il avait expédié à Hiller, qui accourait pour se joindre à lui, l'ordre de rétrograder, et d'aller prendre position entre Krems et Vienne. D'un autre côté, Maximilien, au moment d'abandonner la ville, avait reçu divers renforts; la réunion des corps des généraux Dedowich, Nordmann, Mesko et Kienmayer, élevaient l'ensemble de ses troupes à vingt-cinq mille hommes, dont il remit le commandement à Hiller. Malgré cette augmentation de forces et la destruction du grand pont du Tabor, que Maximilien avait incendié en se retirant, Hiller ne se crut

pas encore assez en sûreté derrière le Danube ; il alla prendre position à trois lieues de la ville, sur le Bisamberg, entre les routes de Bohême et de Moravie, laissant une avant-garde commandée par Nordmann, qui fit occuper Spitz, Stadlau, Aspern, Essling et Enzersdorff. Les généraux Schutek et Radzeski observaient le Danube au dessus de la ville, vers Krems et Stokerau; Hofmeister occupait Presbourg, avec un régiment et deux escadrons.

Tels étaient les seuls obstacles que, dans le premier moment de l'occupation de Vienne, l'ennemi pouvait opposer à la construction des ponts commandés par l'empereur. Les préparatifs en furent faits avec la plus grande activité. Dès le matin du 13, le général d'artillerie Songis avait reçu l'ordre d'envoyer une compagnie de pontonniers à Nussdorf, afin d'y rétablir le pont construit, en 1805, sur cet emplacement. Cinq cents hommes traversèrent immédiatement le fleuve, et s'établirent dans l'île de Schwartz-Laken, pour pro-

téger les travailleurs; d'autres détachemens suivaient et venaient renforcer les premiers arrivés; mais ceux-ci, au lieu de se fortifier sur la rive en attendant ces secours, se mirent à la poursuite de quelques avant-postes insignifians. Le général Nordmann, bientôt averti par l'effet de cette imprudence, accourut avec des forces supérieures, et détruisit ce faible détachement. La présence de l'ennemi, trop nombreux sur ce point, fut un obstacle insurmontable à l'établissement du pont projeté. L'empereur en témoigna un vif mécontentement. C'était, en effet, l'endroit le plus convenable au passage du fleuve; la promptitude de l'exécution pouvait donner immédiatement une face nouvelle aux affaires, et préparer des succès décisifs. L'archiduc Charles était encore éloigné; les troupes françaises eussent maîtrisé les deux rives du fleuve avant son arrivée; toutes les chances étaient alors en leur faveur.

Cette entreprise manquée, tout reposait désormais sur celle que tentait Masséna devant Ebersdorf. Les difficultés étaient

immenses; il fallait traverser un premier bras du Danube, large de deux cent quarante toises; puis, se présentait le lit du grand courant, moins large, mais beaucoup plus rapide; le troisième, de quinze toises seulement, était, à la vérité, facile à franchir; cependant, après tant de travaux, on n'était encore parvenu que dans l'île de Lobau; et il restait à passer un quatrième bras, dont la largeur variait de cinquante à soixante-dix toises. Ces obstacles n'étaient pas toutefois sans quelques compensations: ce que le lit du fleuve gagnait là en surface, il le perdait en profondeur, et son cours rallenti n'opposait plus la même impétuosité aux opérations des pontonniers et des ingénieurs; de plus, cette multitude d'îles facilitait les moyens de dérober à l'ennemi la vue des préparatifs, d'appuyer, de consolider les quatre ponts qu'il s'agissait d'établir. Enfin, vers le nord de l'île de Lobau, qui formait une vaste place d'armes, une position avantageuse assurait un débouché facile dans la plaine devant Essling.

Les ouvriers rivalisaient de zèle, et les matériaux se rassemblaient avec une activité prodigieuse. Masséna plaça la division Molitor à Ebersdorf, et jeta plusieurs bataillons dans les îles, afin de les nettoyer d'ennemis, en face et au dessous de Léopolsdtadt, défendu par le général Boudet. Saint-Cyr occupait le Prater; Legrand, le faubourg de Landstrass; le quatrième corps gardait toute la rive où devait s'opérer le passage.

L'archiduc était arrivé sur le Danube. Rassuré par l'ordre donné à Maximilien de détruire ou de mettre à l'abri toutes les embarcations, il paraissait persuadé que le fleuve opposait à Napoléon une barrière insurmontable. Dans cette confiance, le généralissime conçut l'espoir de forcer l'armée française à rétrograder, en l'inquiétant sur ses derrières. D'après ce plan, il donna l'ordre à Kollowratz de marcher sur Lintz, où d'autres corps devaient se joindre à lui. L'attaque eut lieu le 17 mai. Le général autrichien croyait ne trouver là que le corps de Vandamme; mais

Bernadotte, survenu pendant le combat avec les Saxons, décida la victoire; les Autrichiens, repoussés avec une perte de quatre cents hommes et de six canons, se retirèrent sur les hauteurs de Bolensberg. Poursuivis dans cette position, ils en furent chassés, et laissèrent de nouveaux prisonniers.

Le même jour, le généralissime affecta de porter des forces considérables sur Krems. Napoléon ne se laissa pas détourner de son opération capitale par ces démonstrations dont il pénétrait le but; il prescrivit à Davoust les dispositions propres à déjouer le projet de l'archiduc, et continua de pousser vivement les travaux commencés.

Tout était préparé. L'empereur fixa le passage du Danube au 20 mai, à la pointe du jour. Masséna dut tenir son corps prêt à franchir le premier le fleuve; cinq brigades de cavalerie légère, étendues au loin, reçurent l'ordre d'être à cinq heures du matin à Ébersdorf; les troupes de Lannes, à neuf heures; trois divisions de cuirassiers devaient suivre.

Davoust vint joindre, à Vienne, la division Friant; Gudin occupa Nussdorf, chargé d'établir des trailles aussitôt que la cavalerie française se montrerait sur la rive opposée; Morand gardait le Danube depuis ce point jusqu'à Melk, prêt à marcher sur la capitale; la cavalerie du troisième corps suivait les bords du fleuve pour éclairer la marche de l'ennemi.

D'autres soins réclamaient encore l'attention de l'empereur. Il charge Montbrun de couvrir la route de Presbourg; et Lauriston est envoyé du côté d'Altenmark, pour assurer les communications. En outre, des ordres, expédiés au loin, dirigent et coordonnent les mouvemens divers, de Bernadotte à Budweis; de Vandamme à Ens, observant Lintz et Steyer; de Lefèvre à Inspruck; de Poniatowski à Sau; enfin, du prince Eugène, arrivant d'Italie, vers Klagenfurth.

PASSAGE DU DANUBE.

Le 19 mai, à cinq heures du soir, l'empereur vint inspecter lui-même tous les

détails de l'expédition à Ébersdorf. Aussitôt après il donna l'ordre à Masséna de commencer la construction des deux premiers grands ponts. La crue des eaux et l'inégalité de dimensions des barques rallentirent d'abord l'opération; mais, toutes les difficultés surmontées par l'ardeur infatigable des ouvriers qu'enflammait la présence de l'empereur, les travaux furent terminés le 20, à midi; et les divisions du quatrième corps passèrent immédiatement dans l'île de Lobau. A trois heures, le dernier des petits ponts était établi, et les troupes commencèrent à descendre sur la rive gauche.

Instruit de ce grand mouvement, exécuté sous les yeux de son avant-garde, et qu'il pouvait observer des hauteurs du Bisamberg, le généralissime ne prescrivit aucune disposition pour l'empêcher, ou en troubler l'exécution. Ce prince fit, dans la journée du 20, avec de la cavalerie, une reconnaissance près des bords du fleuve; arrivé tard, dans la soirée, au point où les troupes françaises débouchaient dans la

plaine, il se hâta de se retirer, et renvoya la cavalerie à deux fortes lieues en arrière.

On a écrit que, comptant sur les moyens qu'il avait préparés d'avance pour la destruction des ponts, et persuadé que la plus grande partie des divisions françaises était encore éloignées, le généralissime avait dessein d'entretenir la confiance de Napoléon, en feignant de reculer à son approche; que son projet était de l'attirer, afin de l'écraser ensuite par la supériorité du nombre, tandis que la rupture du pont l'isolerait des secours sur lesquels il avait dû compter. Mais cette assertion a été vivement contestée par d'autres écrivains dont le témoignage et l'opinion ne sont pas moins estimables. Ceux-ci prétendent que le généralissime n'était pas même encore résolu à combattre le matin du 21. Ils insinuent qu'il aurait été forcé d'engager la lutte par l'influence des conseillers anglais, trésoriers de la coalition, et s'arrogeant, à ce titre, la suprême direction de la guerre qu'ils payaient. D'après une troisième version, l'hésitation de l'archiduc

Charles, en cette circonstance, ne serait qu'une nouvelle preuve de ce caractère d'indécision et de lenteur autrichiennes, qui déjà lui avait fait perdre tant d'occasions favorables depuis le commencement de la campagne. Du reste, ces énigmes insolubles et ces décisions contradictoires, appuyées sur des hypothèses également probables, n'ont d'autre résultat que de laisser l'esprit dans une incertitude fatigante ; elles ne sont pas du domaine de l'histoire, dont la tâche, déjà trop difficile, est le récit des faits appuyés de preuves, et le soin d'en faire jaillir une instruction saine et solide. Quoi qu'il en soit de ces diverses conjectures, les ennemis laissant le champ libre à Napoléon, il étendit au loin dans la plaine ses divisions de cavalerie légère, tandis que le reste de l'armée continuait lentement le passage du fleuve pendant l'obscurité.

Vers minuit l'empereur envoya Masséna en reconnaissance aux avants-postes; l'opinion des généraux de cavalerie légère était qu'il ne se trouvait pas d'ennemis,

même à plusieurs lieues. Cependant, sur la gauche, on apercevait des feux sur le Bisamberg, et en face, une longue ligne de lumière indiquait la présence d'un corps considérable à quelque distance. Masséna conjectura que l'archiduc devait être là, campé avec la plus grande partie de ses forces, sur les bords du Russbach. Il fit, dans ce sens, son rapport à l'empereur.

BATAILLE D'ESSLING, PREMIÈRE JOURNÉE.

Napoléon, monté à cheval dès le point du jour du 21, se porta aux avant-postes, entouré de ses maréchaux, dont les opinions étaient loin de s'accorder sur les dispositions des ennemis. Bessières, s'obstinant à soutenir le rapport de sa cavalerie légère, prétendait qu'il n'y en avait aucun; Lannes n'en comptait que huit mille au plus, et voulait qu'on les chargeât immédiatement; Masséna persistait à croire toute l'armée de l'archiduc à peu de distance. L'empereur voulut juger la vérité par ses propres yeux, et s'avança

vers le village d'Aspern. De ce point, il aperçut des nuées de cavalerie autrichienne, qui lui masquaient les mouvemens qu'il voulait observer. Il donna des ordres pour dissiper ce rideau; et tandis que les cuirassiers se mettaient en devoir de les exécuter, l'empereur étudia le terrain environnant.

Devant la tête du pont, un petit bois dérobait la vue de la plaine, qui s'étend jusqu'à deux villages, à une distance de mille à quinze cents toises; Aspern à gauche, Essling à droite. Plus à droite encore, aussi loin du pont, mais plus près du fleuve, est le bourg d'Enzersdorf. Entre Aspern et Essling, règne un rideau long de mille toises, qui les domine.

Le terrain entre le Danube et les villages est assez difficile; au delà s'élève, en pente douce, et à perte de vue, la plaine de Markfeld, dont Napoléon parcourut une partie, et qu'il reconnut parfaitement unie et sans aucun obstacle.

Le passage de l'armée s'effectuait lentement; les ponts, construits à la hâte avec

des matériaux imparfaits, opposaient des difficultés sans cesse renaissantes; et la crue progressive des eaux prenait un caractère menaçant. Vers midi, la force totale des troupes déjà parvenues sur la rive gauche, s'élevait à peine à trente-deux mille hommes. C'étaient cinq divisions : une de cavalerie légère, commandée par Lasalle, en première ligne, en avant des villages; celle de cuirassiers du général Espagne, en seconde ligne; et trois divisions d'infanterie : Molitor, placé vers la briqueterie, en arrière d'Aspern; Legrand, plus en arrière à gauche, et Boudet près d'Essling. Ces corps furent les seuls qui se battirent durant cette première journée; la division Carra-Saint-Cyr ne rejoignit que dans le cours de la soirée.

L'archiduc commandait près de cent mille hommes, avec deux cent vingt-huit pièces de canon. Il occupait le matin les positions du Bisamberg, et s'étendait entre le Danube et le Russbach, à environ trois lieues de notre pont. Il était une heure à peu près quand cette armée, couverte jusque-

là par une épais rideau de cavalerie, s'avança d'un mouvement rapide, et faillit surprendre l'empereur. A ce même moment, il fut averti que la rupture d'une partie des deux grands ponts, suspendait le passage des troupes. Sa première idée fut de retirer sa petite armée, dans l'île de Lobau, en laissant seulement en avant de la tête du pont une force suffisante pour le défendre. Mais bientôt, informé que le dommage était réparé, et que les renforts allaient arriver, Napoléon résolut de combattre, et confia la défense d'Aspern à Masséna; à Lannes, celle d'Essling.

Tout dépendait de la possession du village d'Aspern. Si l'ennemi s'en fût emparé, il se trouvait en force, très près de notre pont, et pouvait facilement couper les communications de l'empereur avec la rive droite, et lui fermer la retraite. Ce fut donc là que l'archiduc porta le gros de son armée. L'attaque fut vigoureuse; mais les premières troupes furent d'abord repoussées, et poursuivies au delà du village par

Molitor, qui trouva derrière cette avant-garde les corps de Hiller, de Bellegarde et de Hohenzollern, suivis de la réserve. Cette masse accourait sur Aspern, en appuyant à droite; derrière la ligne formidable dont elle couvrait tout le terrain, on apercevait au loin d'épaisses colonnes qui s'avançaient dans la même direction. Elles se pressaient en si grande quantité sur ce point, que le nombre nuisait à leur développement. Bientôt une canonnade terrible éclate sur le front du village, et bat à la fois ses deux flancs. La fumée voile les bataillons de l'ennemi qui pénètre dans les rues, et force Molitor à la retraite. Masséna se précipite en avant; son héroïque intrépidité supplée à la faiblesse numérique de sa troupe, qui vole sur ses pas, et que foudroie l'artillerie; il chasse devant lui les Autrichiens, et entre dans Aspern. Là, devant la porte de l'église, sous les coups d'une épouvantable mitraille, il dirige tous les mouvemens du combat, auquel il prend part comme un simple soldat. Forcé six fois d'abandonner le village, six fois il le

reprend avec une audace qui confond l'ennemi d'étonnement. On se bat de part et d'autre avec un acharnement sans exemple; chaque rue, chaque maison, chaque mur est l'objet d'une lutte opiniâtre, et coûte des flots de sang.

De son côté, Lannes défendait avec non moins de valeur le village d'Essling, contre des forces également supérieures. Mais, vers le soir, attaqué de front, et pris à revers, par des masses tellement considérables, que le courage désespéré de sa troupe n'opposait plus que des efforts inutiles, il était près de succomber aussi.

L'empereur voit le double danger; il lance toute la cavalerie de Bessières, sur le centre de l'ennemi. Le maréchal, suivi des cuirassiers du général Espagne et de la cavalerie légère de Lasalle, tombe comme la foudre sur les batteries autrichiennes, les artilleurs fuient au galop, épouvantés de cette charge imprévue. Bessières fond alors sur la cavalerie ennemie, l'enfonce, en renverse les deux premières lignes, et pénètre jusqu'à la troisième. Ces braves

ont mis la confusion dans les rangs de l'armée ennemie, rompu son centre, suspendu ses attaques; ils reviennent prendre leur position, sans avoir été entamés!

L'obscurité ne mit point un terme à la bataille; toutefois les nouvelles tentatives des Autrichiens sur les deux villages restèrent infructueuses. Masséna demeura maître d'Aspern, Lannes se maintint à Essling; enfin, l'archiduc étonné de ses pertes, et craignant une surprise, retira ses masses en arrière, mais sans cesser de combattre. L'incendie des villages et le feu des obus, qui sillonnaient le ciel, continuèrent à éclairer la plaine le reste de la nuit.

CHAPITRE XVI.

Bataille d'Essling, seconde journée. — Rupture des grands ponts du Danube. — Mort du maréchal Lannes. — Retraite de l'armée française dans l'île de Lobau.

(Le 22 mai 1809.)

Le Danube, débordé par la crue rapide de ses eaux, entraînait des arbres, des radeaux et des débris de toute espèce, qui venaient frapper avec violence et rompre sur tous les points la longue ligne de barques ou de chevalets dont se formaient les quatre ponts, frêle ouvrage d'une seule journée. Les deux grands surtout, qui assuraient la communication de la rive droite à l'île de Lobau, étaient les plus maltraités, et les accidens multipliés avaient déconcerté les calculs de l'empereur au sujet



LE M.al LANNES.

à l'île de [illegible] [illegible]-alités, et les accidens multipliés avaient déconcerté les calculs de l'empereur au sujet



LE M.al LANNES.

du temps nécessaire pour accomplir le passage de l'armée.

Aussitôt que le mouvement rétrograde du généralissime, la nuit et la fatigue eurent un peu rallenti le combat, Napoléon courut au fleuve, parcourut les îles, pressa les réparations et l'arrivée des renforts. Aussi, avant le point du jour, les troupes réunies sur la rive gauche s'élevaient-elles à quarante-cinq mille hommes; les grenadiers d'Oudinot, la division Saint-Hilaire, le reste de celle de Nansouty, une partie de la garde, deux brigades de cavalerie légère et le train d'artillerie étaient enfin passés. Ces corps entraient en ligne, à mesure qu'ils débouchaient sur le terrain; et Napoléon disposait tout pour la bataille du lendemain. Vers deux heures du matin, la canonnade et le feu de la mousqueterie, qui commençaient à languir de toutes parts, reprirent une activité croissante; et en peu de temps, s'étendant sur tout le front de la ligne, ils signalèrent l'engagement général.

Alors, comme la veille, les principaux

efforts de l'archiduc portèrent sur les deux villages. Lannes, avec la seule division Boudet, soutint un assaut général dans Essling; bientôt, grâces aux secours de la division Saint-Hilaire, il reprit une attitude offensive, et chassa devant lui les masses autrichiennes. Masséna, vivement pressé dans Aspern, cédait devant une force triple de la sienne; déjà l'ennemi occupait la place de l'église, et l'avait contraint de reculer; mais de nouveaux efforts de ce courage indomptable, ramenant la fortune du côté de ses armes, il se porte en avant, renverse tout devant lui, cerne une partie des ennemis dans une rue, leur fait huit cents prisonniers, enlève le général Weber et six pièces de canon. Ces glorieux trophées, premier gage des succès de la journée, traversent l'armée, dont ils stimulent la valeur; on les conduit à l'île de Lobau.

Placé sur une éminence, en arrière de la ligne, depuis le moment où les premières lueurs du jour naissant avaient éclairé la grande scène qui s'offrait à ses regards,

Napoléon observait attentivement les mouvemens de l'archiduc. Le centre de l'armée autrichienne présentait une ligne fort étendue entre les deux villages; quelques prisonniers enlevés sur ce point furent interrogés, et révélèrent la force et la composition de ces corps; c'étaient, pour la plupart, des landwerhs, régimens incomplets, peu aguerris, avec la réserve de la cavalerie. D'après cette observation et ces rapports, l'empereur conçut le projet de percer l'armée ennemie, d'enfoncer sa ligne au centre, et de la partager en deux.

Les ordres sont expédiés à l'instant pour l'exécution rapide de ce plan, dont la conduite est confiée à l'intrépide Lannes. Bessières et toute la cavalerie sont mis sous son commandement. On venait d'annoncer Davoust prêt à passer le fleuve avec le troisième corps; l'empereur lui assigne le poste d'Essling. Masséna se maintiendra dans Aspern. La jeune garde débouchera de la droite; la vieille garde servira de réserve. Au centre, les divisions Saint-Hilaire, Thareau, Claparède,

échelonnées, la droite en tête, sont rangées en colonnes par régiment.

A sept heures du matin, tout étant disposé, l'empereur donne les dernières instructions au maréchal Lannes, et lui dit de commencer son mouvement. Bientôt tous ces corps s'ébranlent en conservant l'ordre de leur disposition, et s'avancent sur le glacis, au sommet duquel est le centre de l'ennemi, qui se retire à leur approche, en se reployant, d'abord avec régularité; mais, peu à peu, quelques régimens, atteints et culbutés, jettent derrière eux la confusion dans la ligne autrichienne; le désordre augmente et se propage; en vain leurs officiers s'épuisent en efforts et en cris pour maintenir les soldats; tout cède à cette attaque soudaine, imprévue, qui vient de changer en un moment la face du combat.

L'archiduc, loin d'être découragé, déployait dans cette circonstance une valeur personnelle et des talens auxquels l'empereur se plut à rendre une éclatante justice. Toutefois, à peine le prince a-t-il

reformé partiellement ses lignes et ramené au combat les soldats épouvantés, qu'ils se débandent encore, et prennent de nouveau la fuite. Les Français gagnent du terrain; ils s'étendent dans la plaine, en faisant retentir les airs de l'acclamation de *vive l'empereur!* leur cri favori de victoire. Quelques escadrons pénètrent même jusqu'à Breitenlée, quartier-général de l'archiduc. Le généralissime, dans son désespoir, se jette au milieu du régiment de Zach, qui fuyait en désordre; il saisit l'étendard, et, suivi de ce corps électrisé par son exemple, il se précipite au fort de la mêlée; tout ce qui l'entoure tombe, tué à ses côtés. Reconnu par les officiers français, il est près d'être atteint; un flot de fuyards l'entraîne et le dérobe à leur vue.

Cependant, au milieu de l'armée ennemie rompue et dispersée, la ligne française se développe majestueusement, et poursuit sa marche triomphante. Masséna, vainqueur dans Aspern, avance pour en appuyer la gauche; la jeune garde accourt de son côté, prête à la soutenir; et Boudet,

prenant aussi l'offensive à droite, sortait d'Essling, chassant Rosemberg devant lui.

La victoire la plus glorieuse semblait enfin prête à couronner cette longue bataille, et peut-être la guerre!..... Mais tout à coup le maréchal Lannes suspend la marche; il s'arrête, et des ordres rapides vont comprimer l'élan des soldats de tous les côtés à la fois.

La surprise est générale dans l'armée; partout on s'interroge sur la cause de cet étrange événement. Les ennemis, non moins étonnés, cessent de fuir à la vue de l'immobilité des divisions françaises. Bientôt ils se rassurent, et commencent à se rapprocher. Les secours de troupes d'élite que le généralissime s'était hâté d'appeler arrivent successivement, et renforcent le centre. Sa cavalerie a repris une contenance assurée; elle ose même tenter quelques charges contre la division Saint-Hilaire, que la suspension du mouvement de Lannes venait de laisser isolée. Le général la reforme en colonne, et soutient vigou-

reusement le choc. Peu après, un combat d'artillerie s'engage avec violence; une effroyable canonnade prend la division française de front et d'écharpe. C'est à ce moment de la journée que Saint-Hilaire tomba mort, atteint d'un biscaïen. Ce brave soldat, couvert de cicatrices, emporta les regrets de l'armée entière.

Déja le maréchal Lannes avait imprimé un mouvement rétrograde à toutes les divisions. Il court prendre le commandement de celle de Saint-Hilaire, dont il venait d'apprendre la mort, et la ramène lentement vers le reste de la troupe, qui se rapproche du rideau entre les deux villages d'Aspern et d'Essling. Les motifs de cette retraite inexplicable pour l'armée n'étaient encore connus que de l'empereur. Vers huit heures, au moment où il attendait, à chaque minute, l'annonce de l'arrivée de Davoust, avec le troisième corps, il avait appris que la ligne des premiers ponts était rompue, et le passage suspendu. Napoléon reçut cette nouvelle accablante avec un front si calme, que personne au-

tour de lui ne put soupçonner la nature du message. Il est vrai qu'on lui donnait l'espoir d'une prompte réparation de ce dommage ; d'un autre côté, l'élan prodigieux de l'armée, et l'épouvante de l'ennemi lui pouvaient sembler des gages assurés de victoire, même sans les renforts sur lesquels il comptait. Toutefois la prudence lui dictait le conseil de s'arrêter ; il l'écouta, et c'est alors que Lannes reçut l'ordre de suspendre le déploiement des divisions. Plus tard, un second officier vint confirmer les craintes de Napoléon ; le désastre des grands ponts était complet, irréparable. D'énormes barques, chargées de pierres, des moulins embrasés, lancés à la foi des îles supérieures du fleuve, avaient brisé les liens des pontons et les entraînaient à de grandes distances. En même temps, d'autres avis instruisirent Napoléon de l'épuisement général des munitions ; l'artillerie allait en manquer. Ces dernières nouvelles l'avaient décidé à commander le mouvement rétrograde du maréchal.

Les Français étaient ainsi revenus, à pas lens, occuper leur première position, non sans se retourner souvent pour repousser l'attaque de l'ennemi, qui reprenait courage. Les petits ponts étaient restés intacts, et du moins la retraite dans l'île de Lobau était assurée. Mais c'eût été risquer de tout perdre que de l'effectuer en plein jour, sous le canon d'une armée si nombreuse ; il fallait absolument en imposer encore long-temps à l'ennemi, le contenir au delà des villages, et nourrir le carnage jusqu'à la nuit. Il n'était que neuf heures du matin!

Le combat recommença donc plus animé, plus furieux que jamais, sur le théâtre des exploits de la veille. Aspern, Essling furent de nouveau l'objet de l'attaque obtinée des Autrichiens et de la défense héroïque des Français; mais les bataillons ennemis, souvent renouvelés, se grossissaient chaque fois de troupes fraîches, qui arrivaient, par nuées épaisses, de tous les points de l'horizon; tandis que nos braves, déjà peu nombreux, et dont les rangs s'é-

claircissaient d'heure en heure, étaient sans espoir de secours, et près de manquer de munitions. Cette lutte acharnée se prolongea cependant jusqu'au soir; la bataille dura trente heures! L'archiduc se mit plus d'une fois à la tête de ses troupes, animées par l'exemple de la bravoure d'un tel chef, et que soutenait aussi l'espoir d'un triomphe décisif. Napoléon, Lannes, Masséna, Bessières, exposés à la mitraille au milieu de l'affreuse mêlée, exaltaient l'enthousiasme des soldats français devenus autant de héros.

Il était quatre heures, le maréchal Lannes, à pied, confondu parmi les siens, repoussait avec vigueur une attaque de l'archiduc; son vieil ami, celui qui l'avait instruit au métier de la guerre, le général Poncet, frappé d'une balle au front, tombe mort à ses pieds. Lannes, le cœur saisi de douleur, s'éloigne de quelques pas, et va s'asseoir tristement dans un bas fond, au dessous du rideau qui règne entre les deux villages. Livré aux plus amers regrets, il réfléchissait, les regards attachés

à la terre. Quelques momens après, en relevant les yeux, il aperçoit devant lui le corps de son ami, que des soldats emportent. Désolé, il se lève rapidement, en se plaignant d'être poursuivi par ce douloureux spectacle, et va choisir près de là une autre place dans le même bas fond. Il y était à peine assis de nouveau, quand un boulet, lancé du côté d'Enzerdorf, lui fracasse les deux genoux.

Napoléon venait de passer dans l'île de Lobau, afin de s'assurer de l'état des ponts qui restaient, de veiller à leur réparation, et de mettre ce point dans un état de défense respectable contre toute surprise de l'ennemi. Satisfait de l'exécution de ses ordres, il avait mandé Masséna, pour concerter avec lui les moyens de tenir jusqu'à la nuit dans les villages, et de protéger ensuite la retraite. Il réglait encore avec ce maréchal les dispositions que commandaient de si grandes circonstances, quand il vit s'avancer, à pas comptés, douze grenadiers, portant sur un brancard un général blessé. Napoléon s'élance, frappé

d'un funeste pressentiment, et reconnaît le maréchal Lannes. Aussitôt, il se précipite sur lui, l'embrasse et le nomme avec un cri de douleur. Le maréchal, épuisé par la perte de son sang, venait de s'évanouir; Napoléon l'appele de nouveau d'une voix déchirante : *Lannes, me reconnais-tu? C'est l'empereur, c'est Bonaparte, c'est ton ami...*

L'infortuné, reveillé par ces accens connus, proféra quelques mots, souvent interrompus par les gémissemens que lui arrachait la douleur. Il exprima le désir de vivre encore pour servir la France; « mais, « ajouta-t-il, avant une heure, vous aurez « perdu celui qui fut votre meilleur ami. »

L'empereur à genoux, penché sur le brancard, lui tendait les bras; Lannes souleva péniblement les siens, et pressa sur son sein Napoléon, qui, cédant à l'excès de son affliction, baisa son front décoloré et l'inonda de larmes. Les grenadiers, chargés de porter l'illustre blessé, muets et mornes jusque-là, fixaient sur lui de sombres regards, où respiraient un désespoir farouche, et l'ardeur de la vengeance.

A la vue des larmes de l'empereur, ils éclatèrent en sanglots; des pleurs coulaient des yeux de tous les témoins de cette scène de douleur et de mort, qui ranimait dans leurs cœurs le sentiment des pertes de ces deux horribles journées. Il n'en était pas un qui n'eût à regretter un ami, un frère d'armes, tous l'honneur et la gloire de la France!

Le grand Frédéric a donné cette définition d'une bataille : *C'est l'unique moyen de mettre fin à la guerre*. Ici l'humanité ne peut pas même accepter cette triste consolation : la sanglante bataille d'Essling ne termina rien. Toutefois, l'excès de la fatigue, et l'approche de la nuit, rallentirent enfin le combat. Vers neuf heures, les batteries gardaient le silence, et le bruit de la fusillade s'éteignant aussi peu à peu, on n'entendit plus que les gémissemens des blessés. De tous les points du champ de bataille on transportait les nôtres sur la rive du fleuve, où bientôt ils furent entassés au nombre de dix ou douze mille, en attendant que le petit pont, qui venait

d'être encore ébranlé, fût suffisamment raffermi.

Ces infortunés pressaient vainement les travailleurs, avec des cris déchirans. Les flots soulevés avec une nouvelle furie, entraînaient les barques et les chevalets. Impatiens, quelques uns de ces malheureux guerriers s'étaient avancés jusque dans le fleuve; d'autres les suivaient en foule, et leur interdisaient le retour... Le courant les emporta!

Mais enfin, le pont rétabli, le premier soin de l'empereur fut de faire transporter d'abord les blessés dans l'île de Lobau. Tous, jusqu'au dernier, reçurent sous ses yeux les soins que réclamait leur touchante infortune. L'artillerie suivit; rien ne resta sur le champ de bataille; Masséna, parcourant la ligne, y maintint l'ordre constamment; les ennemis épuisés ne donnèrent aucune allerte. A minuit, la garde défila; puis la cavalerie, les grenadiers d'Oudinot, le deuxième et le quatrième corps.

Les divisions Thareau et Legrand de-

vaient garder Essling et Aspern jusqu'au jour, afin de dérober à l'ennemi le mouvement de retraite; Legrand seul exécuta cet ordre. L'empressement de Thareau fut sans inconvénient; les Autrichiens restèrent immobiles. Masséna ne rentra que le dernier dans l'île, à trois heures du matin; le pont fut alors enlevé, et la retraite consommée.

Avant le jour, l'empereur, tranquille sur le sort des blessés, aprés avoir donné ses derniers ordres, s'était embarqué pour regagner la rive droite. Il avait eu des dangers sans nombre à braver : le fleuve était horriblement agité par l'orage, et le courant grossi continuait à charrier des masses qui menaçaient la frêle embarcation du moderne César. Mais, ainsi qu'elle avait respecté le Romain, la tempête épargna le héros français. La fortune lui tenait encore en réserve des triomphes et de la gloire, avant de le frapper du dernier coup qu'elle lui gardait.

CHAPITRE XVII.

Dispositions défensives de l'empereur. — Situation générale des affaires en Europe au moment de la bataille d'Essling. — Mouvemens insurrectionnels organisés dans le nord. — Katt, le duc de Brunswick-Oels, Doernberg. — Shill occupe Stralsund. — La ville est reprise. — La mort de ce partisan pacifie le nord de l'Allemagne.

A peine de retour sur la rive droite du Danube, Napoléon expédia des ordres à tous les corps de l'armée, et chargea le général Bertrand de la prompte réparation des ponts. Il inspectait lui-même les travaux, veillait à l'envoi des vivres et des munitions dans l'île de Lobau; surtout, il s'occupait du sort des blessés, dont un grand nombre fut transporté en bateau et conduit à Vienne, où tout était préparé pour les recevoir.

En même temps l'empereur faisait toutes ses dispositions pour repousser avec avantage l'attaque probable des Autrichiens. Le corps de Davoust couvrait la capitale; Bessières, avec la cavalerie, éclairait la frontière de Hongrie, et les bords du Danube jusqu'à Presbourg.

Le 25 mai au matin, les ponts étaient réparés. Après le reste des blessés, qui passèrent les premiers, la garde à pied et à cheval, suivie de la division Saint-Hilaire, quitta l'île de Lobau, et se réunit aux troupes de Davoust. Le deuxième corps vint ensuite, et fut mis sous les ordres d'Oudinot; la cavalerie et l'artillerie terminèrent cette marche. Le corps de Masséna resta seul dans l'île, en avant-garde; et ce poste d'honneur, avec ses dangers, parut à ces braves une digne récompense de leurs travaux.

Le même jour, l'île de Lobau fut dans un état de défense si formidable, qu'aucune entreprise de l'ennemi n'était plus à craindre. L'archiduc, apparemment forcé à l'inaction par les pertes considérables qu'il

venait d'éprouver, ne fit aucune tentative d'attaque ; il avait perdu les deux seules journées favorables à l'offensive ; tout était désormais en sûreté.

Maintenant, les soins de Napoléon devaient s'étendre à l'observation de l'état général des affaires ; et des dispositions nouvelles des souverains et des peuples de l'Europe à son égard, après un revers que ses innombrables ennemis ne manqueraient pas d'exagérer. En effet, il ne comptait que peu d'amis véritables sur le continent ; au premier rang était le roi de Saxe, prince loyal, personnellement attaché à Napoléon, et dont les nouvelles possessions avaient pour seule garantie la puissance de celui qui l'avait couronné. Il était également sûr du roi de Danemark ; l'agression des Anglais, l'incendie de Copenhague, et l'enlèvement de la flotte, excitaient dans le cœur des Danois un ressentiment implacable qui répondait à l'empereur de la constance de cet allié.

La plus grande partie des souverains de la Confédération du Rhin ont montré de-

puis combien leur attachement était équivoque, et leur secours impuissant. Le nœud véritable de leur alliance avec Napoléon était l'effroi qu'inspirait aux princes du second ordre, la dévorante coalition des trois grandes puissances copartageantes du nord. Mais ils payaient la bienveillance du *protecteur*, par une soumission personnelle tout à fait dépourvue de dignité, et qui ne fut pas toujours exempte de bassesse. Confondus volontairement avec les courtisans, dans les antichambres du *maître*, ils ne durent pas s'étonner que l'empereur ne les estimât pas au dessus de ce qu'ils s'évaluaient eux-mêmes. Cependant cette situation ne pouvait manquer de blesser profondément leur orgueil, et de les disposer à saisir l'occasion d'échapper à un joug devenu trop humiliant.

La Russie conservait encore l'apparence de l'amitié. Un corps d'armée marchait sur la Vistule, commandé par le prince Gallitzin, dont les ordres ostensibles étaient d'agir contre l'Autriche, de concert avec Napoléon. Néanmoins le général russe

avançait avec une lenteur étudiée, et comme pour être seulement à portée de prendre parti dans la querelle, selon la chance des combats. Cette puissance paraissait alors partager toute son attention entre les deux guerres qu'elle soutenait à la fois : au nord, contre la Suède, où ses troupes avaient pénétré jusqu'à Tornéa, après avoir enlevé les îles d'Aland; au sud, contre la Turquie. De ce côté, les hostilités, suspendues depuis le traité de Tilsitt, venaient de se ranimer sur le Bas-Danube et dans la Servie.

La Suède, à cette époque, accomplissait, avec un calme plein d'énergie, une révolution sans exemple. Après avoir trop long-temps supporté le gouvernement turbulent d'un roi dont la fougueuse obstination perpétuait, par des motifs personnels, une guerre ruineuse et contraire aux intérêts de l'Etat, la nation l'avait déposé, *d'un consentement unanime;* et les Etats assemblés, en recevant l'abdication imposée à ce prince, venaient de prononcer dans une séance solennelle, le 10 mai, ces

paroles remarquables : « *Nous avons pris*
« *la résolution ferme et inaltérable qui suit:*
« *Nous abjurons par le présent acte toute fi-*
« *délité et obéissance que nous devons comme*
« *sujets à notre roi Gustave Adolphe IV,*
« *jusqu'à présent roi de Suède, et le décla-*
« *rons, ainsi que ses héritiers déjà nés ou à*
« *naître, pour le présent et à jamais, déchu*
« *de la couronne et du gouvernement de*
« *Suède.* »

Cet acte éclatant de la *souveraineté du peuple*, dirigé contre un proche parent de l'empereur Alexandre, se consommait, non seulement de l'aveu de cet autocrate, fanatique du dogme de la *légitimité*, et pontife suprême de cette religion nouvelle ; mais encore en présence de ses armées victorieuses ! Le traité du 17 septembre suivant, qui dépouilla en sa faveur la Suède de ses plus belles provinces, explique suffisamment cette monstrueuse contradiction entre les principes et la conduite d'Alexandre. Depuis, *la sainte alliance* ne fut pas moins inconséquente, par la raison qu'elle était également assise sur

des bases vagues et indéterminées, surtout parce que l'évangile politique de cette secte hypocrite fut perfidement calculé de manière à se prêter à toutes les interprétations favorables à l'intérêt des maîtres, quand elles offraient l'occasion d'aggraver le poids des chaînes de leurs esclaves.

Quant à la Prusse, démantelée, écrasée de tributs, humiliée, elle ne respirait que vengeance. Dès le mois de janvier, le prince d'Orange et l'ambassadeur Weissemberg étaient les intermédiaires de ses actives négociations avec l'Autriche. La cour, retirée à Kœnigsberg, avait résolu d'armer vers le mois d'avril ; mais, retenu par la crainte, le roi attendait les premiers résultats de la guerre, ainsi que l'empereur Alexandre, afin de se décider comme lui.

Au midi, l'Italie, de plus en plus travaillée par les intrigues des Anglais, dominateurs de la Sicile, s'agitait à l'approche des armées autrichiennes qui s'avançaient par l'Illyrie et la Carinthie, insurgeant le Tyrol, et précédées de proclamations révolutionnaires. De tous côtés, des agens

prodigues de promesses magnifiques, et répandant à propos un peu d'or, faisaient des appels multipliés aux passions populaires, aux fanatiques superstitions; le pape préparait à Rome des excommunications contre l'empereur. En Espagne, le peuple asservi par les moines, persuadé, sur la foi des prédicateurs, que Napoléon courait à sa perte en Allemagne, s'était soulevé plus exaspéré que jamais, et redoublait d'efforts pour rejeter au delà des Pyrénées les armées françaises déjà repoussées du Portugal.

Ainsi, des rives de la Baltique aux bords les plus reculés de la Méditerranée, l'Europe presque entière semblait réunie dans un même sentiment d'inimitié contre la France ; et au delà de ces limites, les Anglais, formidable réserve, retranchés dans leurs vaisseaux, dont ils couvraient toutes les mers, animaient ce vaste foyer de haines et de fureurs ; ils menaçaient partout à la fois la puissance française, sans laisser deviner sur quel point tomberaient leurs coups.

Ces ennemis agissaient surtout avec puissance dans les provinces dont Napoléon avait dépouillé les électeurs de Hesse et de Hanovre, et le duc de Brunswick, pour en former le royaume de Westphalie, dotation de son plus jeune frère. Là, plus encore qu'en France, la noblesse aristocratique répugnait à subir le joug d'un homme nouveau; et Jérôme n'avait pas, comme Napoléon, des titres personnels à la haute destinée où la fortune l'avait appelé; mais, ainsi que lui, préoccupé d'idées favorables aux hommes décorés de noms historiques, il avait conféré la plus grande partie des emplois civils et militaires aux héritiers des vieilles illustrations, et, comme en France, les nobles ne les avaient acceptés que pour mieux servir les anciens souverains, seuls *légitimes* à leurs yeux. Le roi d'Angleterre avait particulièrement conservé un grand nombre de partisans dans sa souveraineté du Hanovre. Cette foule d'hommes de tous les rangs s'étaient attachés, depuis la première irruption des Français, à propager les so-

ciétés secrètes, qui, sous diverses dénominations, avaient pour but commun l'expulsion de l'étranger et l'affranchissement de l'Allemagne. Ces contrées étaient la terre natale, et comme la pépinière de ces *illuminés*, dont la secte s'était répandue dans toute la Germanie.

Vers les premiers jours d'avril, au moment de l'invasion simultanée du généralissime en Bavière, et de l'archiduc Ferdinand sur les terres de Pologne réunies à la Saxe, tous ces élémens d'insurrection fermentèrent avec plus d'activité; un mouvement général et simultané fut tout à coup imprimé aux esprits dans tout le nord de l'Europe. A cette époque, un officier prussien nommé Katt, arbora le premier, sur les bords de l'Elbe, l'étendard de la révolution préparée dès long-temps par ces sourdes menées. Il réunit les anciens militaires, parcourut la province de Standal, leva des hommes, et s'approcha de Magdebourg, qu'il tenta de surprendre à l'aide des intelligences qu'il avait dans la place. Ce coup manqué, Katt,

à la tête de nouveaux rassemblemens, souleva une partie des provinces de la Westphalie, organisa des corps munis de canons, coupa les communications, enleva des caisses; mais, bientôt, pressé par les troupes du roi Jérôme, il fut contraint de repasser l'Elbe et de se refugier en Prusse, où de nouveaux rassemblemens se formaient. A la fin, poursuivi par le commandant de Burg, ce chef de bande gagna la Bohême, et s'y réunit, avec les débris de ses gens, au duc de Brunswick-Oels.

Cette levée de boucliers avait beaucoup plus d'importance qu'il n'avait paru au premier coup d'œil; c'était le premier feu d'une troupe de conjurés, la plupart dans le ministère du royaume de Westphalie; et leur chef, attaché à la personne du roi en qualité d'aide-de-camp, se nommait Doernberg. Jeune colonel, de l'une des premières famille de la Hesse, il commandait les chasseurs de la garde, et se promettait, avec cette troupe gagnée, d'arrêter lui-même le souverain aussitôt que l'insurrection eût éclaté dans la Westphalie. Mag-

debourg devait être surpris à l'aide des intelligences qu'on y avait ménagées; on se croyait assuré de l'armée : les chefs de corps étaient du complot; et l'on comptait sur la coopération des Prussiens et des escadres de l'Angleterre : des agens du cabinet britannique, déguisés à Marbourg, garnison ordinaire du colonel Doernberg, dirigeaient tout le mouvement et soldaient la révolte.

Katt, enfant perdu de cette conspiration, compromit tout par son empressement. Les conjurés, s'animant à la vue de ce premier signal, éclatèrent avant le jour fixé, dans la nuit du 22 au 23 avril. Le général Eblé, loyal militaire, doué de talens éminens, était alors ministre de la guerre; docile à ses conseils, Jérôme se montra inopinément aux troupes mutinées et au peuple qui déjà couraient aux armes. Soit qu'ils fussent frappés de cette action courageuse, ou de l'idée que pour oser la tenter le jeune roi s'était d'abord assuré de forces imposantes prêtes à l'appuyer, ces hommes se soumirent sans résistance. Jérôme, alors, plein de confiance dans l'ami-

tié de Doernberg, se hâta de le mander pour lui donner le commandement des régimens revenus à lui, et le charger de la défense de sa personne. Le colonel, se croyant découvert, s'avança sur Cassel à la tête des conjurés, de quelques bataillons, et des paysans soulevés par leurs manœuvres; on porte la force de ce rassemblement à vingt mille hommes. Arrivé sous les murs de la capitale, il trouva la garnison en bataille, prête à le recevoir; Doernberg s'avança pour haranguer la troupe, appelant les officiers par leurs noms, et les provoquant à la désertion; mais une décharge d'artillerie interrompit le discours, et suffit pour disperser les mutins, qui prirent la fuite. D'autres bandes se présentèrent peu de jours après, et éprouvèrent le même sort; Doernberg, poursuivi sans relâche, imita l'exemple de Katt, et courut, comme lui, chercher un refuge dans les rangs du duc de Brunswick-Oels.

Cependant l'insurrection était loin d'être étouffée; ses ramifications s'étendaient au loin. Le 28 avril, Shill, ancien partisan,

alors major au service de la Prusse, sortit de Berlin, à la tête de cinq cents hussards de son régiment, auxquels se réunirent trois cents fantassins d'un bataillon d'infanterie légère. Il se porta sur Wittemberg, qu'il somma de se rendre; une négociation s'ouvrit; le major obtint seulement le passage de l'Elbe, et de l'argent pour sa troupe. Son intention était d'abord de se porter sur Dresde; mais instruit de la victoire d'Ekmühl, il changea de direction, et entra en Westphalie, dans l'espoir que sa présence ranimerait les restes de l'insurrection de Doernberg; il s'y recruta en effet rapidement, non seulement de ces révoltés, mais encore d'une foule de déserteurs et de vagabonds, et de cette multitude d'hommes aventureux que tant de révolutions successives avaient déplacés, appauvris ou mécontentés dans toutes ces provinces. Schill commanda bientôt une petite armée, vivant de pillage, imposant des contributions au nom du roi de Prusse. Le major prit le grade de général au service de ce prince; peut-être l'avait-il en

effet reçu; du reste, il annonçait hautement que Frédéric-Guillaume avait déclaré la guerre à Napoléon.

Précisément à cette époque le gouvernement vint s'établir à Berlin. Il est vrai que la cour, demeurée à Kœnigsberg, sembla rester étrangère à l'entreprise, et qu'elle la désavoua après l'événement; mais alors des forces considérables se rassemblèrent dans la capitale, placée au centre des insurrections qui ne tardèrent pas à éclater sur tous les points de cette partie de l'Allemagne.

Le mouvement de Schill, sur Wittemberg et sur la Saxe, était combiné avec celui du duc de Brunswick-Oels, qui, dans la Bohême, formait un corps au service de l'Autriche. Ce prince n'était pas encore prêt à agir au moment où Schill se mit en marche, et la nouvelle des premiers triomphes de Napoléon ayant forcé le major à changer de direction, le duc ne le trouva pas à Wittemberg, quand il y arriva peu de jours après. Il est probable que des opérations mieux concertées entre Katt, Doernberg, Schill et le duc de Brunswick-

Oels, auraient eu pour résultat une révolution complète dans le nord de l'Allemagne, et que la Prusse se serait déclarée, au moment où les bulletins autrichiens d'Essling peignaient la position des Français comme désespérée.

Schill continuait à parcourir la Westphalie; plus audacieux à mesure que sa troupe grossissait davantage, il osa tenter un coup de main sur Magdebourg. Repoussé et poursuivi par la garnison française, il se retira dans la forêt de Colbitz. De ce point il descendit l'Elbe, évitant avec soin de compromettre le territoire prussien, et se rapprocha de la Baltique, où venait de se montrer une escadre britannique du côté d'Heliogoland. Son dessein était d'entrer en communication avec les Anglais, qui lui promettaient des renforts et des munitions. Arrivé le 19 mai à Wismar, il envoya un officier sommer le duc de Mecklembourg de lui livrer Stralsund.

Le major suivit de près cet émissaire; à son approche les troupes mecklembourgeoises désertèrent par compagnies et se

réunirent à lui; la garnison allemande de Stralsund quitta tout entière la ville; il ne resta pour la défense de la place que deux compagnies d'artillerie françaises; et les habitans s'étant à leur tour déclarés pour le partisan, les canonniers durent céder, et se retirèrent dans l'arsenal. Schill, maître de la place le 25 mai, assiégea cette poignée d'hommes dans le fort, qu'ils défendirent long-temps mais sans succès; ils furent tous tués ou faits prisonniers. Le vainqueur se hâta de fortifier la ville, dont il prétendait faire une seconde Sarragosse. Il commandait alors une armée bien organisée, abondamment pourvue de vivres, et forte de six mille hommes.

Un commissaire autrichien, le comte de Woss, résidait près de lui, et la flotte anglaise approchait; déjà l'on avait connaissance de la bataille d'Essling, dont la nouvelle, répandue dans toute cette partie de l'Allemagne, avec des circonstances mensongères, exaltait prodigieusement les esprits. Mais le général Gratien, sorti de Hambourg avec une division Hollandaise

et un fort détachement de Danois, commandés par le général Ewald, après avoir nettoyé tout le Mecklembourg, arriva sous les murs de Stralsund le 31 mai. Le même jour, ces troupes attaquèrent la place avec une témérité que le succès seul pouvait justifier; il fut complet. Les Hollandais, s'étant précipités sur le front bastionné défendu par vingt-sept gros canons, gagnèrent le pied des ouvrages, comblèrent le fossé; les sapeurs, brisant les portes à coups de hache, ouvrirent le passage aux grenadiers, qui s'élancèrent dans la ville; la lutte fut longue et opiniâtre: les rues barricadées présentaient à chaque pas de nouveaux obstacles aux assaillans; cependant leur courage déterminé l'emportant à la fin, les Prussiens furent partout écrasés.

Schill tomba mort dans la mêlée; homme de courage et de résolution, mais dénué des talens nécessaires à la conduite d'une entreprise de cette importance, il se montra constamment au dessous de sa position, surtout à Stralsund, qu'il ne sut pas défendre un jour. Quelques heures plus

tard, la flotte anglaise parut devant les remparts. L'arrivée de ce puissant auxiliaire allait changer la face des affaires, et probablement déterminer l'insurrection de l'Allemagne septentrionale. La mort de Schill et la prise de Stralsund mirent au contraire un terme à tous ces mouvemens; le peu d'hommes échappés à ce massacre se dispersèrent au loin, et ne reparurent plus dans ces contrées pacifiées. Des papiers saisis dans un couvent de Westphalie au moment où Doernberg avait été mis en fuite, inculpaient un grand nombre de personnages attachés au service du roi de Prusse, ces pièces furent adressées à Napoléon.

CHAPITRE XVIII.

Campagne de Pologne. — Mission de l'archiduc Jean, plus politique que militaire. — Poniatowski commande les forces du grand duché de Varsovie. — Combat près de la capitale. — Les Polonais se retirent sur le Bug. — Combat de Gora. — Les Polonais vainqueurs entrent en Gallicie. — L'archiduc se porte à Thorn. — Menacé par Dombrouski sur ses derrières, il rentre à Varsovie. — Les Russes se décident enfin à s'avancer. — Proclamation du prince Gallitzin. — Les Autrichiens évacuent la Pologne. — Poniatouwski entre dans Cracovie.

On a vu que les troupes destinées à faire la guerre en Pologne étaient commandées par l'archiduc Ferdinand, et qu'elles avaient fait irruption dans le grand duché de Varsovie au moment même où le généralissime passait l'Inn pour envahir la Bavière. Ce prince, frère de l'impératrice d'Autriche, et dont la ré-

putation avait été compromise pendant la campagne de 1805, se trouvait chargé d'une mission militaire et politique du plus haut intérêt; le plan avoué était de marcher droit à Varsovie, d'occuper tout le grand duché, de s'avancer au nord jusqu'à Dantzig, afin de donner la main aux Anglais dont les flottes couvraient la Baltique; cette manœuvre semblait devoir mettre un terme aux indécisions de la Prusse et de la Russie. Le but secret de l'expédition n'avait pas moins d'importance; il s'agissait d'offrir un appui et un centre d'opérations aux soulèvemens prêts à éclater dans les provinces de l'Allemagne septentrionale. D'excellentes troupes composaient l'armée de Ferdinand, forte à peu près de trente-huit mille hommes, dont cinq mille de cavalerie, et concentrée sur la grande route de Cracovie à Varsovie, près la rivière de la Pilica.

Le prince Poniatowski, général en chef des troupes polonaises opposées à Ferdinand, commandait seize mille hommes,

la plupart nouveaux soldats et n'ayant pas encore vu le feu; les régimens aguerris faisaient partie de la garde impériale ou servaient en Espagne. L'empereur, plein de confiance dans la fidélité d'Alexandre à tenir ses engagemens, comptait sur l'active coopération des armées russes, et s'attendait à les voir attaquer vigoureusement l'Autriche sur ses frontières du nord, avant qu'elle ne fût en mesure d'inquiéter la Pologne. Cependant l'archiduc avançait à grand pas, et l'on n'avait encore aucune nouvelle du prince Gallitzin.

Poniatowski se hâta de faire mettre en état de défense Modlin, Sierosk et Praga; il donna des ordres pour que les anciennes lignes de Varsovie fussent relevées et armées de quarante-cinq pièces d'artillerie; puis, avec douze mille hommes, il alla prendre position en deçà de Falenty, à quelques lieues de la ville. L'avant-garde de l'archiduc se montra le 19 avril au matin, et vers le milieu du jour l'action s'engagea. Les Autrichiens étaient trois fois plus nombreux que les troupes po-

lonaises, qui se présentaient pour la première fois au combat; elles subirent glorieusement cette épreuve, en soutenant huit heures de suite, sans désavantage, les efforts de ces corps d'élite, et depuis long-temps endurcis aux fatigues de la guerre. A la nuit, l'archiduc se retira en arrière de Falenty; et Poniatowski, craignant que l'ennemi ne profitât de sa supériorité numérique pour le tourner à la faveur de l'obscurité, crut devoir aller chercher un abri sous les murs de Varsovie.

Le lendemain, Ferdinand ayant fait demander une entrevue au général Polonais, lui représenta l'impossibilité de défendre la ville, que sa résistance exposerait aux horreurs d'un bombardement : ce ne fut qu'après une seconde conférence que Poniatowski céda enfin à cette unique considération, non sans laisser éclater la douleur la plus amère, au moment de signer l'abandon de la capitale.

Varsovie fut déclarée neutre et affranchie de toute contribution de guerre. L'élite de la ville suivit l'armée sur le Bug, où

elle alla prendre position entre les forteresses de Modlin et de Sierosk.

Le choix de cette retraite fut un trait d'habileté. L'archiduc s'attendait à voir les Polonais prendre le chemin de la Saxe, où ils les aurait poursuivis, tandis qu'une partie de son armée, descendant la Vistule, pouvait accomplir son projet d'entrer en communication avec les escadres anglaises, et probablement avec les Prussiens et les Russes. Mais Poniatowski restait maître de la rive droite du fleuve, des forteresses du Bug, et même du faubourg de Praga ; se maintenant ainsi au centre de la Pologne, interposé entre l'archiduc et Gallitzin, il entretenait dans le cœur de ses compatriotes, trop faciles à décourager, l'ardeur belliqueuse et l'espoir de la délivrance ; de plus, sa contenance imposait à la cour de Kœnigsberg. C'était donc déjouer tous les plans de Ferdinand, dont la conduite militaire fut, durant cette campagne, une suite de fautes qui décelaient la plus complète incapacité.

Après avoir négligé d'attaquer Varsovie

sur les deux rives du fleuve à la fois, l'archiduc commit une autre imprudence en détachant tardivement un corps d'armée qui traversa la Vistule à Gora, et la descendit pour s'emparer de Praga et opérer isolément contre Poniatowski. Aucun pont n'assurait encore la communication de cette troupe avec le corps principal de Ferdinand resté sur la rive gauche. A cette nouvelle, Poniatowski fit avancer rapidement une partie de son armée pour combattre le général Morh, chargé de l'expédition; les Polonais le rencontrèrent devant le faubourg de Praga qu'il avait déjà sommé de se rendre. Ils attaquèrent avec vigueur, et tuèrent un millier d'hommes à l'ennemi, qui s'enfuit en désordre. Atteints de nouveau à Ostroweck, devant Gora, où ils espéraient passer le fleuve, les Autrichiens y éprouvèrent une seconde défaite plus décisive que le première, laissant aux Polonais deux mille prisonniers, trois canons et deux drapeaux; le pont commencé fut détruit. Parmi les dépêches qui tombèrent alors entre les mains de

Poniatowski, il s'en trouva une du général russe Gortzakof, commandant une division à Brizsc : cette lettre était adressée à l'archiduc Ferdinand, et contenait des félicitations sur la victoire qu'il venait de remporter devant Varsovie. Le général manifestait l'espérance de prendre bientôt part à ses succès. La dépêche interceptée fut envoyée à Napoléon, et lui parvint avec la nouvelle du combat de Gora, au moment où il marchait sur Vienne. Cette découverte et les lenteurs de Gallitzin, aussi bien que la communication des papiers saisis en Wesphalie au moment de l'insurrection, durent éclairer l'empereur sur les véritables dispositions de la Russie et de la Prusse à son égard. Mais alors toutes les chances de la guerre étaient encore en sa faveur; aussi Alexandre, auquel il fit adresser la lettre de Gortzakof, n'hésita-t-il pas à lui donner l'apparente satisfaction d'ôter à ce général son commandement.

Poniatowski, poursuivant sa marche vers le sud, pénétra bientôt en Gallicie. Cette manœuvre semblait devoir attirer

l'attention de Ferdinand; cependant l'archiduc, plus occupé de la partie politique de sa mission que des intérêts militaires, négligeant tout à fait l'observation des mouvemens de l'armée ennemie, descendit la Vistule en même temps que les Polonais la remontaient; il attaquait Thorn le jour où Poniatowski entrait à Lublin, le 14 mai. La vigueur du commandant de Thorn fit avorter les desseins mal concertés de l'archiduc; tandis qu'il perdait inutilement son temps devant cette place, les récits du triomphe d'Ekmuhl et de la marche sur Vienne comprimaient les insurrections sur lesquelles Ferdinand fondait ses plus grandes espérances; ne voyant aucun mouvement favorable autour de lui, sans nouvelles de Schill et des autres partisans, sur-tout averti que Dombrouski soulevait la Pologne sur ses pas, et menaçait dejà ses derrières, le prince prit le parti d'abandonner son projet favori, et se rapprocha de Varsovie. Cependant les Polonais, après avoir enlevé les forteresses de Sandomirz et de Zamosc, s'étendaient dans toute la Gal-

licie et occupaient Lemberg et Jaroslau. Ces progrès merveilleux, les brillantes victoires de cette armée toute composée de jeunes soldats, enflammaient partout sur le passage de Poniatowski le cœur de ses compatriotes, qui se croyaient déjà délivrés pour jamais du joug odieux de l'Autriche. A ces moyens, si propres à exalter l'esprit de ces peuples, se joignait l'influence du triomphe de Napoléon qui entrait dans Vienne.

Telle était la situation des affaires sur ce point, à l'époque de la bataille d'Essling. Ferdinand, vivement inquiété dans sa marche rétrograde par Dombrouski, venait de regagner Varsovie, et s'apprêtait à marcher sur Sandomirz, où Poniatowski courait à sa rencontre. Gallitzin restait immobile à Bialystock; le général polonais lui expédia un officier français nommé Pelletier, afin de l'engager à s'expliquer sur ses intentions. Gallitzin feignit d'être disposé à marcher sur Lublin et sur Sandomirz; et en attendant, il engagea l'officier de se charger d'une lettre pour

Souvarow, qui commandait à Wladimir une division russe plus à portée que lui de se joindre promptement aux troupes polonaïses. Pelletier remplit cette mission; arrivé près de Souvarow, et le trouvant encore indécis, malgré les ordres de son général, il le pressa vivement de les exécuter sans délai. Le prince, se disculpant alors de passer pour un lâche à ses yeux, lui avoua qu'un aide-de-camp de Gallitzin, qui l'avait précédé d'une demi-heure, venait de lui remettre l'ordre de regarder comme non avenue la lettre dont Pelletier était porteur.

Ainsi se manifesta le premier effet de la bataille d'Essling sur la politique de la Russie. Le cas d'un revers était prévu dans les instructions de Gallitzin; toutefois, le résultat des combats des 21 et 22 mai mieux connu, ainsi que la retraite dans l'île de Lobau, ne lui parurent pas des événemens assez décisifs pour l'engager, sans nouveaux ordres, à suspendre l'exécution de ceux qu'il avait reçus; Gallitzin se décida donc à commencer son mouvement,

et se fit précéder par une proclamation dont les termes et les sentimens offraient un contraste frappant avec les expressions de sa correspondance privée, et sa conduite générale.

Le prince disait, dans son écrit, que la Russie s'était efforcée d'étouffer le feu de cette guerre nouvelle, en déclarant à l'Autriche qu'en vertu des traités et des engagemens les plus étroits qui liaient les Russes et les Français, Alexandre agirait conjointement avec la France. « L'Autriche, conti-
« nuait Gallitzin, ne voulut pas avoir égard
« à ces représentations ; et masqua du pré-
« texte d'une défense personnelle ses pré-
« paratifs guerriers, jusqu'à ce qu'enfin,
« par des démarches agressives, elle dé-
« couvrit les desseins orgueilleux de son
« ambition, et alluma le flambeau de la
« guerre. L'empereur de Russie, en con-
« séquence, ne pouvait se dispenser de
« prendre part à cette guerre, qui était fon-
« dée sur des traités solennels ; à la pre-
« mière nouvelle qui lui parvint, il rompit
« tous les liens qui existaient entre lui

« et l'Autriche, et ordonna à son armée
« de s'approcher des frontières de la Gal-
» licie, etc. »

Poniatowski, réclamant d'après ce titre, la franche coopération de Gallitzin, reçut de lui, pour toute réponse, la communication d'un ordre d'Alexandre qui défendait aux Russes de passer la Vistule. Le général polonais fut donc contraint de leur céder la Gallicie, qu'ils occupèrent plutôt en amis de l'Autriche, que comme alliés de l'empereur; de ce moment, ils ne manquèrent pas une occasion de paralyser les efforts de Poniatowski contre l'armée de Ferdinand, et les Polonais durent la combattre seuls au delà du fleuve, dont le passage était interdit à Gallitzin.

Réduit à ne plus compter que sur ses propres moyens, et sur l'élan des troupes nationales, Poniatowski continua la guerre en Pologne, où l'archiduc s'était enfoncé de nouveau, après avoir repris Sandomirz; mais, à la suite d'une lutte de quelques semaines, les Autrichiens, vivement pressés par son armée échelonnée derrière

eux, se décidèrent à faire retraite sur Cracovie.

L'avant-garde polonaise, commandée par Sokolinski, arriva, en même temps que l'ennemi, sous les murs de la ville. Le général, près d'attaquer, reçut un parlementaire de l'archiduc, qui demandait la nuit pour évacuer la place, s'engageant à la rendre le lendemain. Cette convention fut conclue verbalement. Cependant Ferdinand préférait voir la ville entre les mains des Russes, qui l'occuperaient amicalement comme toutes les forteresses de la Gallicie déjà confiées à leurs troupes. Ce prince s'était donc entendu avec Gallitzin pour la lui livrer. En conséquence, une brigade russe, transportée sur des chariots, s'approchait en toute hâte; Poniatowski, informé de cette nouvelle, se mit en mouvement au milieu de la nuit, pressant la marche de son armée.

Arrivé devant la ville, il trouva les Russes près de s'y introduire, et donna l'ordre à Vladimir Potocki d'en franchir avant eux les portes, avec l'avant-garde. Le général

Sievers, qui les commandait, opposa de la résistance. L'intrépide Vladimir le somma de faire retraite, en menaçant de charger sa troupe, qui ouvrit aussitôt ses rangs et lui livra passage. Les Polonais entrèrent en vainqueurs, et Poniatowski arbora sur les murailles l'aigle impériale et les couleurs de la France, non moins odieuses à ceux qui se paraient alors du titre de ses alliés, qu'à ses ennemis déclarés.

L'occupation de Cracovie termina cette campagne; conduite par Ferdinand, elle n'eut que peu d'influence sur l'action principale; sous un chef plus habile, cet épisode de la grande scène prête à se dénouer à Wagram, pouvait exciter un vif intérêt, et produire d'importans résultats.

CHAPITRE XIX.

Insurrection du Tyrol. — Coup d'œil sur ce pays. — Influence des moines. — Fanatisme et crédulité des Tyroliens. — Un capucin se met à la tête du soulèvement. — Détails sur les autres chefs populaires. — Agens secrets de l'Autriche et de l'Angleterre, véritables instigateurs de ce mouvement révolutionnaire. — Massacre des Bavarois par le peuple. — Les Autrichiens accourent pour soutenir les rebelles. — Le maréchal Lefèvre pénètre dans le Tyrol; combat de Voergl. — Les Autrichiens se retirent. —Amnistie.— Première soumission du Tyrol.

Les deux grandes armées continuaient de rester immobiles, en présence l'une de l'autre, sur les bords du Danube qui les séparait. L'archiduc, fortement retranché, gardait une attitude purement défensive; Napoléon se préparait à l'attaque avec une ardeur infatigable, mais il voulait frapper un coup décisif qui mît fin à la guerre; et

d'abord il fallait dompter le fleuve. Tandis qu'on achevait sous ses yeux les immenses travaux qui devaient ouvrir à l'armée un passage assuré contre tous les accidens, les ordres de l'empereur pressaient l'arrivée de ses renforts. C'est du midi qu'il attendait les plus puissans secours; mais le maréchal Lefèvre, avec les Bavarois, était encore occupé à comprimer la première insurrection du Tyrol; et le prince Eugène, parti du fond de l'Italie, à la tête d'une armée tout entière, avait à vaincre celle de l'archiduc Jean, plus nombreuse que la sienne.

Le Tyrol, à l'est de la Suisse, pauvre, mais libre comme elle, sépare la Bavière de l'Italie. Cette province, traversée par la grande chaîne des Alpes, hérissée de rochers, et d'une étendue de cinquante lieues à peu près dans toutes ses dimensions, renferme sept cent mille habitans, espèce de sauvages au milieu de l'Europe civilisée, ignorans, grossiers, superstitieux, et soumis aveuglement à l'empire de moines fanatiques. Les Tyroliens vivent de chasse

et de pâturage ; ils sont d'une taille élevée, robustes, endurcis à la fatigue ; façonnés par une longue habitude à la domination de l'Autriche, ils supportaient impatiemment celle de la Bavière, que leur avait imposée le traité de Presbourg. Ce n'est pas que le nouveau souverain fit peser sur eux un joug moins doux que celui qu'ils regrettaient, mais Maximilien les avaient soumis aux lois générales de son royaume, en abolissant leur constitution particulière.

L'Autriche s'attacha dès lors à nourrir, par des manœuvres sourdes, le mécontentement de ces peuples ; et les intrigues avaient pris un nouveau degré d'activité au moment où elle se décida enfin à la guerre. Les Anglais, qui se trouvaient partout les premiers où il s'agissait de susciter des ennemis à la France, pénétrèrent alors dans le Tyrol par les vallées de la Suisse ; leur or fut un puissant auxiliaire des agitateurs chargés d'organiser l'insurrection dans ces montagnes. Dès la fin de 1808, les moines, mis à la tête du complot, prê-

chaient secrètement la croisade qu'ils s'apprêtaient à conduire le crucifix en main.

Une querelle purement politique avait aigri le pape contre l'empereur des Français, et le roi de Bavière était l'allié de ce prince. Cette circonstance fournit aux fanatiques un prétexte suffisant pour fomenter la révolte contre le souverain. Dès que la guerre fut déclarée, les prédicateurs provoquèrent le meurtre des Bavarois, en s'écriant dans les églises : *Tyroliens, Dieu est avec nous !* En même temps les moines, répandus parmi le peuple, distribuaient des scapulaires, des bonnets bénis, chargés de figures bizarres, dont la vertu devait écarter les balles et les boulets de la tête des croyans; ils vendaient aussi des chapelets qui rendaient invulnérables, et des amulettes de toute espèce non moins merveilleuses, et qu'il suffisait de porter pour terrasser, sans danger, les ennemis de *la religion*.

Des rassemblemens se formaient de toutes parts ; les écrits qui appelaient cette population aux armes commençaient par

ces mots : *Que celui qui a un sang chrétien marche ! par le sang divin, venez nous joindre ! venez vite, Dieu nous sauvera.*

Près de là, dans les provinces de la Valteline et des Grisons, le clergé répétait en écho ces provocations véhémentes ; l'évêque de Klagenfurth, le curé et le vicaire de Wirgen, le curé de Lienz, l'évêque de Coire, et les augustins de Rottemberg, se signalèrent surtout par leur fanatisme.

Le chef le plus remarquable de l'insurrection tyrolienne fut le capucin Joseph Haspinger, prédicateur ardent, intrépide soldat, dont l'éloquence enflammait les guerriers, et qui se précipitait à leur tête dans les rangs ennemis. Héros de cette ligue moderne, il se distingua par une valeur brillante à l'attaque d'Inspruk ; et, dans la seconde insurrection, il eut la gloire de faire mettre bas les armes à deux bataillons du 13e et du 53e régiment bavarois. A côté de lui, figurait au premier rang des révolutionnaires, André Hofer, connu généralement sous la dénomination de *Sandwirth* (cabaretier de Sand). Hofer,

doué d'une vigueur prodigieuse et d'une taille gigantesque, fut appelé au commandement des troupes ; c'était un homme sans talens. Violent, exalté dans la victoire, il se décourageait au moindre revers ; naturellement irrésolu, nonchalant, il se laissait guider par le capucin Haspinger, et par son adjudant Eisentecker, tous deux fermes et résolus.

Après ces trois chefs, Nepomucène de Kolb, ancien percepteur de contributions, se faisait remarquer par un mélange de franche énergie dans les conseils, et de lâcheté personnelle. Anarchiste à cerveau brûlé, il s'autorisait de ses fréquens entretiens avec la mère de Dieu pour exciter les soldats ; mais, à l'exemple de Moïse, il se retirait sur la montagne pour invoquer le ciel en faveur de ceux qui se battaient. C'est ce même personnage qui, depuis, après le premier armistice, excita Hofer à se déclarer prince souverain et indépendant, sous le titre d'*André Hofer, aussi long-temps qu'il plaira à Dieu, comte du Tyrol.* Ce projet extravagant fut même

conduit si près de l'exécution, que des pièces de monnaie furent frappées au coin du nouveau comte. On voyait encore dans le pays, il y a peu d'années, des pièces de vingt creutzers, à l'effigie de l'aigle tyrolienne, avec les lettres A. H., et pour légende : *comté du Tyrol érigé en principauté*.

Ces détails sont puisés dans un ouvrage du baron Hormayr, véritable chef de cette insurrection, qu'il dirigeait, de concert avec le général Chasteler, Belge transfuge au service de l'empereur d'Autriche, et une foule de seigneurs attachés à la cour de Vienne. Aucun cependant ne se montrait encore à découvert. Ces fiers aristocrates rougissaient sans doute de se laisser voir à la tête de la fangeuse démagogie, qu'ils remuaient et souillaient de sang au nom de la religion, afin d'en faire un instrument de leurs passions haineuses. Ils étaient loin de prévoir, dans leur aveuglement, le résultat infaillible de ces provocations à la révolte ; le peuple, déchaîné et armé par le despotisme, devait se tourner contre lui, son plus grand ennemi.

Tout étant mûr pour le soulèvement général, au moment où l'archiduc Charles entrait en Bavière, le 10 d'avril, les montagnards se jetèrent partout à l'improviste sur les troupes bavaroises, réparties en petit nombre sur divers points du pays. Les soldats se défendirent en désespérés; mais, assaillis par des nuées de paysans, entourés, long-temps harcelés avec opiniâtreté, ils furent contraints de mettre bas les armes. Les insurgés, s'enhardissant, se réunirent au nombre de vingt mille sous la conduite de Hofer, et vinrent mettre le siége devant Inspruck, qu'ils emportèrent d'assaut. Ces furieux massacrèrent tous les Bavarois qui tombèrent entre leurs mains dans le premier moment; on assure même qu'ils égorgèrent de sang-froid, après la victoire, le colonel Dietfurth et un grand nombre de blessés.

Quatre jours suffirent pour délivrer le pays de l'occupation étrangère; les Tyroliens, maîtres de toutes les places et de la capitale, s'emparèrent de six mille prisonniers, dont deux mille Français, qui

traversaient en ce moment le territoire sur la foi des traités; cinq canons, deux obusiers, huit cents chevaux, tombèrent en leur pouvoir.

Hofer fit son entrée dans Inspruck, entre deux capucins; la foule des habitans le reçut avec des acclamations et des cris d'amour; le fanatique leur imposa silence, et leur commanda de réciter le rosaire avec lui. Des femmes, d'un rang élevé, l'entouraient vêtues dans le costume du temps; Hofer, affectant un grand scandale à cet aspect, leur cria *de cacher leurs nudités devant sa sainte troupe*. On promena la statue de la Vierge sur un char attelé de six chevaux blancs, et une fête nationale fut instituée sous le nom du *Sacré cœur de Jésus*, en mémoire de la délivrance du Tyrol.

Les Autrichiens se hâtèrent d'accourir pour recueillir le fruit de cette révolution fomentée par leur gouvernement; Chasteler pénétra dans le Tyrol avec un corps d'armée, et propagea l'insurrection jusque dans les plaines de l'Italie. Il se rendit en-

suite à Inspruck, pour y organiser un gouvernement provisoire et une armée régulière. Mais, pendant ces mouvemens, Napoléon était arrivé sur les bords du Danube; il avait battu l'archiduc à Ekmulh, et déjà Jellachich, abandonnant Munich et la Bavière, se dirigeait sur le Tyrol. Le maréchal Lefèvre le poursuivait de près, et le général Wrède, ayant atteint les Autrichiens à Salzbourg, les avait culbutés et mis en fuite. Après cette action, le maréchal marcha droit sur Inspruck, tandis que le général Deroi entrait dans le Tyrol par Kufstein.

Chasteler, se flattant d'empêcher leur jonction, se porta au devant du maréchal, et vint prendre une position très forte au défilé de Fenersinger. Les masses désordonnées de l'insurrection environnaient les Autrichiens; à l'aspect des assassins gorgés du sang de leurs compatriotes et de l'instigateur de ces crimes, les Bavarois, transportés d'indignation, animés du désir de la vengeance, s'élancent impétueusement sur l'ennemi, escaladent les retran-

chemens; tout cède : les paysans et les Autrichiens fuient pêle-mêle. Ils essaient de se reformer plus loin; culbutés de nouveau, ils se reployent enfin sur leur réserve, à Voergl. Là, réunis au nombre de cinq mille fantassins de troupes régulières, avec deux escadrons, et neuf pièces d'artillerie, ils soutiennent bravement le choc; mais le maréchal rompt leur centre : la cavalerie leur enlève des canons et un drapeau. L'ennemi prend de nouveau la fuite; au même instant, le général Deroi, dissipant les nuées de montagnards qui s'opposaient à sa marche, paraît sur le champ de bataille, et précipite la retraite de Chasteler. L'ennemi perdit dans ces diverses actions cinq cents Autrichiens, mille paysans, et onze pièces d'artillerie.

A la suite de cette victoire, les Bavarois pénétrèrent plus avant dans le Tyrol; d'affreuses représailles furent exercées; des flots de sang coulèrent en expiation de la mort des soldats massacrés aux premiers jours de l'insurrection. Tant de désastres, la crainte de maux plus grands encore,

surtout la connaissance du véritable état des affaires de la guerre sur le Danube, tout avait disposé la plupart des esprits à la soumission; un parti considérable se prononça pour la paix. On négocia; le maréchal Lefèvre promit un pardon général si l'on déposait immédiatement les armes; sa marche sur Inspruck précipita la décision des insurgés; ils déclarèrent qu'ils se livraient à la discrétion du roi de Bavière, et ouvrirent les portes de la ville à son armée. Le maréchal y fit son entrée le 19 mai. Wrède harangua, du haut d'un balcon, le peuple rassemblé sur la place de l'hôtel-de-ville; il prodigua les menaces en cas d'une nouvelle rébellion, et lut tout haut le décret de proscription contre Chasteler, que l'empereur, dans le onzième bulletin, accusait de trahison, et chargeait de la responsabilité de tous les meurtres commis à son instigation. Wrède déclara dans ce discours public, qu'il ferait mettre à mort Chasteler s'il tombait entre ses mains, ainsi que le baron Hormayr, autre révolutionnaire et provocateur, comme lui, de

ces sanglantes intrigues. Les Autrichiens rejettent sur les violences et la hauteur inconsidérée de Wrède les maux qui accablèrent depuis ce malheureux pays, où la guerre ne tarda pas à se rallumer avec une nouvelle furie.

Mais alors tout paraissait terminé, et le maréchal reprit le chemin de la Bavière, où lui parvint la nouvelle de la bataille d'Essling, avec l'ordre de se rapprocher de Vienne.

CHAPITRE XX.

Situation politique de l'Italie en 1809. — L'archiduc Jean chargé du commandement de l'armée qui doit y porter la guerre. — Intrigues qui en préparent le succès. — Composition et force de l'armée autrichienne. — Force et emplacement des troupes sous les ordres du vice-roi d'Italie. — Bataille de Sacile perdue par Eugène. — Il se retire sur l'Adige.

(Mars et avril 1809.)

L'Autriche, implacable ennemie de la révolution française, saisissait avec ardeur, depuis dix-huit ans, toutes les occasions de la combattre, dans le double but de la vaincre et de s'agrandir : mais chacune de ses malheureuses tentatives avait eu pour résultat la consolidation d'un système qu'elle abhorrait, et la perte d'une partie de ses vastes domaines. De ces nombreux sacrifices, imposés par la victoire, le plus

douloureux pour elle était celui de l'Italie : repoussée de ces riches contrées pied à pied, de défaite en défaite, elle s'en voyait impatiemment tout à fait expulsée depuis le traité de Presbourg.

La politique de Napoléon tendait à rassembler, sous la protection d'un sceptre unique et en corps de nation, tous les peuples de la péninsule italienne qu'unissaient déjà les liens d'une même religion, d'un langage commun et de mœurs semblables. Ce projet devait trouver une vive opposition dans l'aristocratie toujours subsistante de ces petites souverainetés et de ces ombres de républiques déchues, qui, pendant des siècles, s'étaient partagé ce territoire. La plupart des mécontens avaient suivi, dans les îles de Sardaigne et de Sicile, les cours de Turin et de Naples : un grand nombre trouvaient à Vienne, et à Rome surtout, un refuge non moins assuré.

La chaire apostolique était alors occupée par Pie VII, pontife doué de vertus éminentes, mais souverain sans talens, dé-

nué d'énergie, et soumis à l'influence d'une nuée d'agens d'intrigues politiques et religieuses qui s'agitaient autour de lui. Le vénérable vieillard s'était laissé persuader que la religion exigeait qu'il allât verser l'huile sainte sur le front de Napoléon, qu'il le bénît, l'appelât du nom de son fils, et le nommât le restaurateur des autels; qu'il consacrât enfin, au nom du Tout-Puissant, cette domination nouvelle: les intérêts de l'oligarchie romaine avaient alors besoin de cette démarche. Depuis, la corruption, l'or de l'Angleterre, et les promesses de l'Autriche, changèrent ces dispositions de la cour de Rome; et l'empereur, ayant osé toucher au temporel de l'Église, la religion commanda que le pape maudît Napoléon, et s'unît à ses ennemis pour lui arracher la couronne placée par lui-même sur sa tête: ce fut encore pour satisfaire au vœu de la religion, que le souverain pontife fulmina une excommunication majeure contre lui, après la bataille d'Essling.

Depuis un an, des bandes armées, sol-

dées par les Anglais, et que leurs vaisseaux vomissaient sur les côtes de l'État romain, le parcouraient dans tous les sens, dépouillant, massacrant les Français, entravant la marche de leurs troupes, et coupant les communications de l'Italie supérieure avec le royaume de Naples. Là aussi, des milliers de brigands, autres alliés de l'Angleterre, et dont elle purgeait la Sicile, dévastaient la Calabre sous la conduite de moines sanguinaires, et fermaient le passage des Abruzzes.

Le conseil autrichien secondait ces manœuvres de toute sa puissance. Les émigrés italiens, nobles et prêtres, qui étaient allés mendier des secours ou solliciter de l'emploi à Vienne, fomentaient et nourrissaient partout le mécontentement, par une correspondance active et par l'envoi de nombreux émissaires. L'âme de toutes ces intrigues, à la cour de François II, était l'archiduc Jean qui, le premier, conçut le plan d'une grande diversion en Italie, et fut chargé de la direction de cette campagne. Le prince, dès l'été de 1808, par-

courut les provinces voisines de la presqu'île, préparant la guerre, organisant les levées d'hommes au dedans, les intelligences et les sociétés secrètes au dehors. M. de Goès, intendant-général de son armée, travaillait avec activité à l'exécution de ces plans politiques et guerriers; ses soins prévoyans allèrent jusqu'à former d'avance les gouvernemens du royaume Lombard-Vénitien, de la Toscane, du Piémont et même des États romains; des instructions furent expédiées aux membres désignés. La correspondance de Goès, tombée entre les mains du prince Eugène, révéla ces machinations mystérieuses, et compromit une foule de familles que la clémence de Napoléon épargna.

En février 1809, la guerre étant enfin résolue à Vienne, et les derniers plans arrêtés, l'archiduc Jean partit pour Gratz, son quartier-général : de là, ses ordres dirigèrent le rassemblement des troupes autour de Laybach. Le colonel Nugent, son chef d'état-major, fut envoyé à Trieste, point auquel aboutissaient tous les fils de

la trame ourdie en Italie : il avait la mission de hâter l'armement de la flotte et de la mettre en communication avec l'escadre anglaise de l'Adriatique.

L'armée autrichienne se composait de deux corps, les 8e et 9e : ces troupes de ligne présentaient un effectif de cinquante mille hommes; l'artillerie, non comprise dans ce nombre, avait cent soixante-cinq pièces; près de trente-cinq mille Landwehrs complétaient une force de quatre-vingt-cinq mille combattans, occupant une longue ligne, depuis le Tyrol, par Villach et Laybach, jusqu'au-delà du golfe de Trieste. Cette masse était prête à franchir la frontière d'Italie le 10 avril; une division détachée à droite, sous les ordres de Chasteler, devait entrer dans le Tyrol insurgé; à gauche, un autre détachement, parti de Laybach, allait se porter, par l'Istrie, sur la Dalmatie, où Marmont se trouvait complétement isolé, séparé de l'armée française par l'Adriatique et les Anglais.

Le prince, en mesure d'agir le même jour où le généralissime commençait la

guerre en Bavière, se fit précéder par une proclamation que ses agens secrets répandirent avec profusion. Il parlait de *religion, d'indépendance, de patrie, de liberté;* il s'agisssait de faire des Italiens une nation, *et la première nation de l'Europe.* C'était, comme toujours, ce langage de déception et de flatterie pour les peuples, devant lesquels s'abaisse le pouvoir quand il a besoin de leur coopération pour s'étendre ou pour s'affermir. Plus tard, quand *les maîtres* eurent vaincu, à l'aide du puissant auxiliaire de l'opinion publique, on voyait, dans les villes d'Italie, des bourreaux promener par les rues des hommes nus jusqu'à la ceinture; ils s'arrêtaient à chaque carrefour, et frappaient ces victimes avec des bâtons qui leur enlevaient des lambeaux de chair; on les jetait ensuite, tout sanglans, au fond des cachots, où ils expiraient dans les tourmens de ce supplice horrible (1). Les étrangers deman-

---

(1) En 1821, l'auteur de ce Résumé a plusieurs fois été témoin, à Naples, de ces sanglantes exécutions.

daient, en passant, si c'étaient d'infâmes parricides qu'on torturait avec tant de barbarie? Non; c'étaient des pères de famille de la classe distinguée de la société, pleins d'honneur, d'une vie irréprochable: leur crime était d'avoir eu confiance dans les promesses d'un souverain, dont la parole, aux termes de la proclamation de l'archiduc Jean, était *sacrée, immuable autant que pure!*

On a vu que, jusqu'au dernier moment, Napoléon refusa de croire à l'agression de l'Autriche, et qu'il n'était pas prêt à la soutenir en Allemagne. La sécurité fut bien plus profonde encore en Italie; le prince Eugène demeurait tranquille à Milan malgré les dispositions menaçantes de l'archiduc Jean. Les services de campagnes, les magasins, les transports, l'artillerie, les vivres, la défense des places, tout avait été négligé; les troupes restaient dispersées à de grandes distances; elles étaient peu nombreuses, et il fallait garder les côtes, observer les États romains, veiller à la sûreté des communications; le

vice-roi pouvait à peine mettre en ligne trente mille hommes, dont vingt mille Français au plus.

Au moment où la campagne s'ouvrit, il ne se trouvait dans le Frioul que vingt-quatre bataillons, cinq escadrons et vingt pièces d'artillerie : cette armée formait une longue colonne, depuis l'Isonzo jusque derrière le Mincio, entre les montagnes du Tyrol et les côtes de l'Adriatique, où s'appuyait sa droite.

Arrivé le 10 avril à Udine, quartier-général de Serras, Eugène reçut du prince Jean une lettre en forme de déclaration de guerre, semblable à celles que les archiducs Charles et Ferdinand avaient expédiées le même jour aux avant-postes français et Saxons, en Bavière et dans la Pologne. Les Autrichiens commencèrent aussitôt l'attaque : il semble qu'avec des forces aussi supérieures, et s'élançant à l'improviste sur un ennemi surpris sans défense, ils devaient pénétrer de toutes parts jusqu'au centre de l'Italie, en quelques marches, et décider ainsi du sort de

la campagne ; mais la circonspection autrichienne réglait partout, d'après les mêmes lois, le mouvement de ses armées : après quatre jours d'hostilités, l'archiduc Jean n'avait encore fait que huit à neuf lieues. Le 14, il était à Udine, d'où il partit pour aller camper entre Passeriano et Codroipo.

Ce jour-là, le vice-roi, forcé de se retirer, établissait son quartier-général à Sacile. Dans cette marche rétrograde, plusieurs engagemens avaient eu lieu ; la valeur française s'était surtout signalée au passage du Tagliamento, vaillamment défendu par le général Broussier, et qui coûta aux autrichiens mille hommes tués ou blessés, et trois cents prisonniers. Le 15, au matin, le 35e régiment de ligne, coupé dans Pardenone, résista pendant cinq heures aux efforts d'une infanterie nombreuse, que soutenait de l'artillerie et plusieurs escadrons ; mais à la fin, entouré par l'armée entière, il fallut bien mettre bas les armes. L'archiduc, frappé d'admiration à la vue de cette longue et courageuse défense, s'avança vers le colonel Breissand, et lui

dit : « *Un brave tel que vous ne saurait* « *rester désarmé ; je vais faire chercher* « *votre épée sur le champ de bataille ; si* « *elle ne se trouve pas, je vous donnerai la* « *mienne !* »

A Sacile, le vice-roi n'avait pas encore réuni toutes ses troupes, la cavalerie surtout lui manquait ; toutefois, craignant apparemment l'effet moral d'une trop longue retraite sur l'esprit des Français, ou peut-être mal informé de la force véritable des Autrichiens, il résolut de prendre l'offensive, et fit, dans la nuit du 15 au 16, ses dispositions pour attaquer dès la pointe du jour. L'action ne commença pourtant qu'à neuf heures, et l'ennemi eut ainsi le temps de se mettre en défense et d'appeler ses divisions éloignées.

L'archiduc était loin de s'attendre à ce mouvement ; il entendait la messe à Pardenone. Arrivé en hâte sur le terrain, il ordonna d'abord une disposition que les militaires expérimentés s'accordent à regarder comme une faute ; cependant elle tourna ensuite à son avantage, quand la réunion de

toute son armée lui permit de reprendre l'offensive. Le combat se soutint longtemps avec un courage et une fortune égale; mais le nombre devait l'emporter après une lutte prolongée. En effet, l'ennemi se renforçant incessamment sur tous les points, Eugène reconnut trop tard qu'il s'était attaqué à l'armée entière de l'archiduc. La bataille avait duré huit heures; les Autrichiens manœuvraient évidemment pour frapper un dernier coup avec la masse resserrée de toutes leurs forces; à cette vue le vice-roi commanda la retraite en échelons sur Sacile. Elle ne put s'opérer sans dangers ni sans pertes. Les Autrichiens montrèrent une grande bravoure, et leur cavalerie surtout se couvrit de gloire. Eugène, resté à la tête du 84e régiment, qui formait l'arrière-garde, rentra le dernier dans Sacile; exposé aux coups comme un simple soldat, il semblait que ce prince, en désespéré, cherchât une balle ennemie, impatient de payer de sa vie l'imprudence de son inutile agression.

Il était impossible de défendre la ville;

la nuit venue, les Autrichiens l'attaquèrent; après quelques coups de canon, les troupes françaises durent l'abandonner précipitamment. Coupées par les mouvemens de l'ennemi, elles fuyaient en désordre sur deux routes. Si l'archiduc les avait fait poursuivre avec ardeur, il pouvait les écraser, ou du moins les empêcher de se réunir; par bonheur il se contenta d'envoyer quelques patrouilles inquiéter leur retraite, et son avant-garde s'arrêta près de Fratta, village à une lieue de la ville.

Le vice-roi se retira donc tranquillement sur l'Adige, où la division d'infanterie du général Lamarque, et celle des dragons de Pully étaient déjà parvenues; d'autres renforts arrivaient de tous les points de l'Italie. Les places d'Osopo, de Palma-Nova et de Venise étaient occupées par de fortes garnisons.

Le 26, l'armée autrichienne, campée en face de Caldiero, où était le vice-roi, appuyait sa gauche à l'Adige, maîtresse du passage de ce fleuve; à droite, Chasteler avait ses avant-postes sur la route de

Peschiera à Véronne, et des détachemens près de Brescia; il pouvait déboucher sur les derrières d'Eugène avec douze ou quinze mille Tyroliens et des troupes de ligne. Ainsi les Français, resserrés entre Véronne et Caldiero, formaient une pointe entourée d'ennemis en force très supérieure.

C'est au milieu des mouvemens de cette retraite, que la cavalerie du général Broussier, entrant de nuit, le 24, à Padoue, s'empara d'un détachement de hussards autrichiens, formant l'escorte de M. de Goès, intendant général de l'armée de l'archiduc, et qui fut lui-même enlevé dans sa voiture. Ses papiers, dont il a été déjà question, furent expédiés à l'empereur. Tout le système d'espionnage et de corruption de la cour d'Autriche fut ainsi mis à découvert; on y trouva même le projet d'assassiner Napoléon. Une procédure s'instruisit à Mantoue contre plusieurs personnages arrêtés à la suite de cet événement. Mme de Purgstall, dont le mari était fortement compromis par ces révéla-

tions, courut à Vienne, et parvint jusqu'au secrétaire-d'état Maret, qu'elle supplia d'obtenir la grâce du coupable. L'empereur, sollicité par lui, objecta la gravité des crimes prouvés de ce conspirateur. *Eh bien, sire*, répondit Maret, *votre magnanimité n'en aura que plus de mérite et d'éclat.*

Napoléon méritait d'avoir un plus grand nombre d'amis nobles et courageux comme celui-là. Il comprit ce langage digne de lui; et M. de Zinderdorf, qui avait présenté Mme de Purgstall au ministre, reçut la lettre suivante :

« Sa Majesté, en accueillant avec bonté « la supplique de Mme de Purgstall, m'a « autorisé à faire connaître au major-gé- « néral qu'elle accordait à cette dame la « liberté de son époux. J'ai habité autre- « fois les cachots de Mantoue, j'en sortis « prisonnier; M. de Purgstall en sortira « libre, et n'en sortira pas seul. La clé- « mence dont il est l'objet s'étend à tous « ses compagnons.

« Maret. »

L'histoire n'est que trop souvent forcée d'exercer une juste rigueur contre les conseillers des princes, et de flétrir ces fléaux des peuples et des rois; son devoir est aussi de saisir l'occasion d'offrir en exemple aux hommes le rare et consolant spectacle de la vertu au milieu de la corruption des cours.

CHAPITRE XXI.

Le canon de Véronne apprend aux deux armées d'Italie en présence les triomphes de Napoléon sur le Danube. L'archiduc se décide à la retraite. — Eugène marche sur ses pas. — Bataille de la Piave. — Combat de de Tarvis. — Prise des forteresses de la frontière. — Capitulation du camp retranché de Laybach. — Combat de Saint-Michel, où Jellachich est défait. — Jonction de l'armée d'Italie avec la grande armée.

(Du 27 avril au 27 mai 1809.)

Le prince Eugène, arrêté dans la position de Caldiero, après une longue retraite, se voyait menacé sur son front par l'archiduc Jean; des soulèvemens commençaient à éclater à sa droite, et presque sous ses yeux, dans le Padouan et le Ferrarais; tandis qu'à gauche, les Tyroliens s'avançaient sous la conduite de Hofer et du

capucin Joseph Haspinger, et que, derrière lui, le Piémont lui causait également de vives appréhensions. Les dépêches de Milan peignaient la terreur de cette capitale; on demandait au prince si la vice-reine ne devait pas en sortir, et se retirer au delà du Pô : l'avenir était effrayant.

Pleins de confiance, au contraire, les Autrichiens s'approchaient de Véronne, dont ils apercevaient enfin les tours. Après un engagement vigoureux avec le général Serras, qui leur avait en vain disputé le passage de l'Alpon, ils en occupaient la rive droite le 27 avril au soir, quand le canon de la ville, grondant au loin, excita vivement l'attention des deux armées. Dans l'un et l'autre camp, on crut d'abord à l'arrivée des Tyroliens, qui signalaient leur entrée en ligne par une attaque de nuit, et tout le monde courut aux armes. Mais l'artillerie des remparts continue à ébranler les airs lentement, à temps égaux; ce n'est point un bruit de guerre, c'est une salve : elle proclame la victoire...... Les Français tressaillent de joie, la confiance

est rentrée dans leurs âmes. Bientôt une dépêche, datée des bords du Danube, informe le vice-roi des premiers triomphes de Napoléon; l'armée en est instruite à l'instant même, et un parlementaire court annoncer cette importante nouvelle aux avant-postes ennemis.

Dès ce moment tout prit une nouvelle face en Italie. Les Autrichiens firent encore quelques molles démonstrations d'attaque dans la journée du 28; mais, le lendemain, un courrier de l'empereur d'Autriche, expédié de Sharding le 24, apporta au prince Jean le détail de la bataille d'Eckmühl et de l'occupation de Ratisbonne. Le conseil de François II manifestait au prince l'opinion qu'il devait se maintenir en Italie, et poursuivre Eugène l'épée dans les reins; l'archiduc rejeta ce conseil, et crut plus convenable de courir au secours de Vienne, qu'il voyait déjà menacée par la grande armée française : la retraite fut donc immédiatement résolue; elle commença le jour même.

Eugène prit alors l'offensive; attitude

qu'il ne devait plus quitter jusqu'au moment de sa jonction avec l'empereur sur les rives du Danube. L'archiduc retrogradait lentement; Eugène marchait sur ses pas sans le poursuivre. Les Autrichiens atteignirent la Piave le 5 mai; deux ponts construits d'avance, à Vidor et à Narvesa, offrirent un passage facile aux deux principales colonnes de leur armée; tandis qu'une troisième, après avoir levé le blocus de Venise, traversait en même-temps le fleuve à Lovadina, dont le pont fut brûlé derrière elle.

La Piave, torrent impétueux qui se précipite des Alpes-Noriques, était alors gonflée par les eaux d'une pluie abondante et par la fonte des neiges. Eugène, un moment arrêté devant cette barrière, vit, dans la journée du 7, toute l'armée autrichienne se développer sur la rive opposée, prête à lui disputer le passage. Aussitôt il dispose la sienne pour le tenter de vive force, par les gués de Torcello et de Saint-Nichiols, éloignés l'un de l'autre de deux mille toises. Le 8, dès la pointe du jour, Desaix tra-

verse le fleuve avec son avant-garde ; l'infanterie le suit, serrée en pelotons, plongeant dans l'eau jusqu'à la poitrine; vers 7 heures du matin, ces premières troupes étaient établies sur la rive gauche, après avoir culbuté les avant-postes ennemis.

Serras à Narvesa, Grouchy devant Ponte-di-Piave, attiraient à la fois, vers ces deux endroits importans, l'attention de l'archiduc, indécis sur le véritable point d'attaque; du haut de Saint-Salvador, couvent placé au sommet d'une élévation d'où les regards découvrent toute l'étendue des plaines du Frioul, il observait les mouvemens de l'armée française. Dès que le soleil levant eut éclairé ce vaste tableau, le prince Jean expédia ses ordres, et disposa la sienne. Le général Wolfkehl, avec une division de cavalerie et vingt-quatre canons, s'avança sur la faible avant-garde déjà passée. Il espérait l'écraser facilement; mais Dessaix, formant son infanterie en carré, soutient ce choc terrible sans être ébranlé. Les voltigeurs, que foudroie l'artillerie, reforment leurs rangs sous le feu

de l'ennemi, furieux de cette résistance héroïque. Wolfkehl sentait que le sort de la journée dépendait de ce premier succès; si Desaix tenait encore quelques heures, le reste des Français traversait la Piave avant l'arrivée de l'infanterie autrichienne, et tout pouvait être compromis ; il redoubla d'efforts. D'autres troupes étaient déjà venues renforcer Desaix : on se bat des des deux côtés avec acharnement. La cavalerie autrichienne, rompue et mise en fuite, se rallie et revient à la charge; le carnage est affreux. Wolfkehl est tué dans la mêlée, trois autres généraux ennemis, et quatorze canons, sont pris avec un grand nombre de soldats; toute cette brave cavalerie est mise dans une déroute complète : elle se jette en fuyant sur l'infanterie de Colloredo, forcée de suivre en désordre ce mouvement de retraite. Le général Pully les poursuit jusqu'à Conégliano, où son approche porte une telle épouvante, que les équipages et les parcs d'artillerie se hâtent d'évacuer la ville, et se retirent à Sacile.

Le général Sahuc chargeait en même temps à gauche, et culbutait la cavalerie du huitième corps qui s'avançait pour soutenir l'attaque de Wolfkehl; et Desaix, gagnant du terrain, s'étendait et favorisait le passage du reste de l'armée. Cette opération s'effectuait lentement; la Piave grossissait à vue d'œil; l'un des gués était devenu impraticable. On construisit des ponts; à mesure que les divisions débouchaient sur la rive, Eugène les formait en bataille; le général Abbé à droite, Grouchy et Pully au centre, Lamarque et Sahuc à gauche.

Vers midi, l'archiduc amena enfin son infanterie; la cavalerie, maltraitée dans le premier combat, restait en seconde ligne. Eugène marcha droit à lui, avec trente-huit bataillons et trente-cinq escadrons. Le combat s'engagea vers deux heures; il fut sanglant et opiniâtre : les autrichiens, repoussés, culbutés dans la plaine de Sainte-Lucie, éprouvèrent une défaite générale. A huit heures et demie du soir, l'archiduc était parvenu à réunir ses

troupes à Bocca-di-Strada; Eugène chargea les dragons de le chasser de cette position. Vivement attaqué par ces deux divisions, l'ennemi fut contraint de reculer encore, et opéra sa retraite sur Sacile à la faveur de la nuit.

Cette journée glorieuse qui délivrait l'Italie, comme celle d'Eckmühl avait affranchi la Bavière, ne coûta aux Français que deux mille cinq cents hommes tués ou blessés; les Autrichiens en perdirent dix mille : ils abandonnèrent aux vainqueurs un grand nombre de prisonniers, quinze pièces de canon, trente caissons, et des approvisionnemens considérables de vivres et de munitions.

L'archiduc continua rapidement son mouvement rétrograde. Son arrière-garde, poursuivie de près par Desaix, souvent atteinte et toujours culbutée, laissa dans toutes ces rencontres, et surtout à Saint-Daniele, des prisonniers et de l'artillerie aux Français. Eugène, marchant avec trop de lenteur sur les pas de cette armée découragée, négligea plusieurs oc-

casions de tirer parti de ses premiers avantages. Les Autrichiens, ramenés sur leurs frontières le 14 mai, en franchirent les limites ce jour même, au moment où Vienne ouvrait ses portes à la grande armée. Ainsi, après un mois de combats, l'archiduc Jean et le vice-roi d'Italie se retrouvaient dans les mêmes positions d'où l'un et l'autre étaient partis à l'ouverture de la campagne.

Les forts de Malborghetto et de Prédiel défendaient seuls de ce côté l'entrée du territoire autrichien; l'archiduc, espérant qu'ils retiendraient long-temps l'armée française, se dirigea sur Gratz avec le gros de sa troupe; abandonnant le corps de Chasteler et les Tyroliens, et laissant son arrière-garde aux prises avec les Français. Giulay la commandait; le 17, Eugène le battit complètement, à Tarvis, après avoir emporté le fort de Malborghetto. Cette double victoire, et la prise de Prédiel le jour suivant, renversaient les derniers obstacles qui fermaient aux Français la route du Danube et de Vienne.

Tandis qu'Eugène s'avançait par Villach, avec la gauche de l'armée, le général Macdonald, chargé du commandement de la droite, marchait à la tête des divisions Lamarque et Pully, sur Laybach, où le général Meerveldt occupait, avec quatre mille hommes d'élite, un camp fortement retranché. Il fallut d'abord se rendre maître des forts de Prewald, défendus par deux mille hommes, et qui barraient le passage. Trieste fut occupée le lendemain; d'immenses magasins de marchandises coloniales, deux cents bâtimens marchands surpris dans le port, et vingt-deux mille fusils, tombèrent au pouvoir de l'armée. A la suite de ces premiers succès, le général s'empara du camp retranché de Laybach; la garnison se rendit sans coup-férir, et remit, avec la place, trois drapeaux et soixante-cinq pièces de canon.

Des troupes furent laissées dans ces deux forts, dont la possession assurait la marche de Marmont, qui venait de la Dalmatie, poussant devant lui les généraux autrichiens, partis peu de semaines auparavant

pour venir l'attaquer. Marmont était déjà parvenu à Fiume, près d'opérer sa jonction avec la droite d'Eugène.

Après cette expédition, Macdonald se dirigea de Laybach sur Gratz, à la poursuite de l'archiduc, que le prince Eugène chassait devant lui, sur la route de Vienne, par Judenburg et Léoben.

A cette époque, Jellachich fuyait aussi devant le maréchal Lefèvre, qui le poursuivait depuis Munich à travers le Tyrol. Le général autrichien, instruit de la retraite de l'archiduc Jean, manœuvrait pour le rejoindre à Gratz. Il débouchait, le 25 mai, par la vallée de Lissing sur le plateau de Saint-Michel, quand, à la pointe du jour, il rencontra l'avant-garde du général Serras, détaché de ce côté pour l'observer. Aussitôt Jellachich se forma en bataille; Serras, trop faible pour engager l'action, le canonna de loin pendant deux heures, qui donnèrent le temps au vice-roi d'arriver. Les Autrichiens, vivement attaqués, cédèrent aux premières charges; la déroute fut aussi complète que rapide.

Jellachich laissa huit cents morts et douze cents blessés sur le champ de bataille; on lui fit quatre mille cinq cents prisonniers; il perdit en outre deux canons et un drapeau.

L'archiduc Jean eut à peine appris cette défaite à Gratz, qu'il partit de la ville en toute hâte; Macdonald y entra le 31 mai, et s'y arrêta pour attendre Marmont.

Le prince Eugène avait porté son quartier-général à Léoben, le 26. Ce jour-là même, sa cavalerie légère s'étant avancée jusqu'au delà du Simmering, y trouva, sur la route de Vienne, un peloton du 20e de chasseurs, du corps de Lauriston. Cette rencontre fortuite mettait en communication les troupes venues d'Italie avec celles de l'empereur. Le lendemain, la nouvelle en parvint à Napoléon; il la reçut à Schœnbrunn, et dicta sur-le-champ une proclamation qui instruisit l'armée de cet heureux événement.

CHAPITRE XXII.

Nouvelle insurrection du Tyrol et du Voralberg. — Soulèvemens dans les vallées des Alpes. — Agitation de l'Italie entière. — Le pape excommunie Napoléon. — Pie VII est enlevé du palais Quirinal, et conduit hors de Rome.

DEPUIS la bataille d'Essling, l'archiduc Charles ne semblait occupé que du soin de fortifier ses positions et de grossir son armée ; il est difficile d'expliquer la longue inactivité de ce prince. On l'attribue généralement à l'influence de la foule d'agens qui représentaient, à son quartier-général, la plupart des souverains de l'Europe. La majorité de ce conseil voulait que Charles attendît pour agir l'effet des nouvelles intrigues que venait de ranimer de tous côtés l'événement d'Essling.

Le colonel Stengentech avait été envoyé à Kœnigsberg, chargé de rapports exagérés de la prétendue défaite de Napoléon. Sa mission était de presser Frédéric-Guillaume de se déclarer contre la France; et, pour hâter cette détermination qui devait entraîner le reste de l'Allemagne, une armée de réserve, commandée par Riesch, sortit de la Bohême, en deux grandes colonnes, menaçant la Saxe et le royaume de Westphalie; d'autres divisions prirent, en même-temps, des directions opposées sous les ordres de Brunswick-Oels et d'Amende. Les Doernberg, les Katt, et les autres partisans réfugiés en Bohême, en partirent alors avec leurs bandes réorganisées; ils se répandirent dans l'Allemagne, soulevant la population de toutes parts, et propageant l'incendie révolutionnaire allumé par les rois.

C'est surtout dans le Tyrol, à peine pacifié, que l'explosion éclata subitement avec le plus de violence. Au moment où le maréchal Lefèvre avait quitté cette

province, Chasteler y était rentré, animant de nouveau les feux mal éteints de la guerre civile; mais bientôt il laissa cette tâche au baron Hormayr, dont le premier soin fut de relever l'ignoble idole des Tyroliens, l'aubergiste Hofer; il le replaça d'abord à la tête de l'insurrection armée, réservant le fardeau de l'administration pour le capucin Haspinger, assisté d'un autre moine de son ordre, nommé Pierre.

Les Bavarois, attaqués encore cette fois à l'improviste, en avant d'Inspruck, soutinrent le choc avec fermeté : les chefs autrichiens arrivèrent promptement et donnèrent plus de régularité aux mouvemens des montagnards; ils mêlèrent de la troupe de ligne parmi ces masses confuses, qui ne tardèrent pas à se grossir au nombre de vingt mille hommes, avec six canons. Devenus plus audacieux, ils résolurent de livrer une bataille générale, et d'enlever Inspruck, où commandait le général Deroi. Au bruit des armes, Haspinger sentit se rallumer son ardeur belliqueuse; le valeureux capucin prit le commandement des

levées du Vintzgaw, et parut à leur tête un bâton blanc à la main. Hofer donna, au nom de *la sainte Vierge*, le signal du combat, qui fut long et terrible. Vers le soir, reconnaissant l'impossibilité de tenir dans la ville, Deroi l'abandonna, et fit sa retraite sur les terres de Bavière. Le capucin, affrontant aveuglément les plus grands dangers, avait beaucoup influé sur le succès de cette journée; il en partagea le triomphe avec Hofer, à sa rentrée dans Inspruck.

L'insurrection souleva rapidement le Voralberg et toutes les vallées des Alpes; les montagnards inondèrent, en peu de semaines, les plaines de l'Italie; ils occupèrent Bassano, Bellune, Feltre, et pénétrèrent jusqu'aux environs de Vérone, de Brescia et de Côme; la presqu'île s'émut tout entière; les Anglais, redoublant d'ardeur, répandaient en abondance les bulletins et les proclamations; ils annonçaient que Napoléon, défait complétement à Essling, était perdu sans ressource; les bandes d'assassins et de sicaires grossissaient chaque jour davantage, et prenaient un

nouveau degré d'audace, surtout dans les États du pape.

Depuis long-temps fatigué de la guerre sourde et déloyale que lui faisait le Saint-Père, Napoléon avait signé, à Schœnbrunn, le 17 mai, un décret ordonnant la réunion du patrimoine de Saint-Pierre à l'empire français. Instruit de cet acte injuste autant que violent, Pie VII, impatient à son tour de frapper d'un grand coup ce puissant ennemi, exhuma, de son gothique arsenal, une arme à laquelle le temps, depuis de trop longues années, avait attaché sa rouille dévorante : il fulmina une excommunication!

Ce qui fut déplorable, c'est que les stupides conseillers du vénérable pontife ne se bornèrent pas à couvrir l'auguste vieillard d'un ridicule ineffaçable; ils lui prêtèrent un langage odieux. La bulle d'excommunication disait : « *Que les souverains apprennent encore une fois qu'ils sont soumis, par la loi de Jésus-Christ, à notre trône et à notre commandement, car nous exerçons aussi une souveraineté,*

« *mais une souveraineté bien plus noble ; à*
« *moins qu'il ne faille dire que l'esprit doit*
« *céder à la chair, et les choses du ciel à*
« *celles de la terre.* »

C'était pour *des choses de la terre,* pour une querelle d'argent que le pape lançait les foudres du ciel ; et ce tonnerre impuissant, désormais sans force et sans éclat, frappait mollement loin du but : voilà le ridicule. L'odieux, est-il besoin de le montrer dans l'énoncé de ces doctrines subversives de la tranquillité des peuples, et attentatoires à l'honneur des rois ; dans cette déclaration, que toutes les couronnes relèvent de la tiare !

Un fait incontestable et observé par un témoin attentif de cet événement, tiendra lieu de beaucoup de réflexions à ce sujet. Les Français, toujours frondeurs, et mus, dans cette circonstance, par un principe d'équité naturelle, s'étaient d'abord généralement déclarés en faveur du pontife si durement dépossédé ; à peine la bulle fut-elle répandue par le clergé, que ces sentimens changèrent partout. Il resta de la

compassion pour le sort du vieillard ; mais on applaudit à la chute du pouvoir papal, idole vermoulue qui répandait en se brisant un venin corrupteur. On se rappelait involontairement la démence furibonde de Sixte-Quint, s'acharnant à proscrire notre Henri IV, et prêtant à Philippe II, l'allié de Rome, ces mêmes armes spirituelles contre le *Béarnais ;* prodiguant la malédiction pour écarter du trône de France le fils de Saint-Louis, qu'il appelait audacieusement, dans sa bulle d'excommunication, *génération bâtarde et détestable de la maison de Bourbon* (1)! Mais alors la profonde ignorance des peuples, et le secours d'une

---

(1) De Thou, tome 5, page 161, avance que, près de mourir, l'infaillible Sixte-Quint avait changé de sentimens à l'égard de Henri IV, et s'apprêtait à excommunier les ligueurs à leur tour. Ce passage explique le sermon d'Aubri, curé de Saint-André-des-Arcs, lequel, au rapport de Maimbourg, dit en chaire, le jour où l'on apprit à Paris la mort de ce pontife : *Dieu nous a délivré d'un méchant pape et politique; s'il eût vécu plus long-temps, on eût été bien étonné d'ouïr prêcher contre le pape, et il l'eût fallu faire.*

innombrable armée de moines, appuyaient, d'une force imposante, le cordelier paré d'une triple couronne ; et la terreur qu'inspirèrent ses anathèmes tourna, cette fois encore, au profit du catholicisme. Au dix-neuvième siècle, la tentative inconsidérée de Pie VII fit tort à la religion.

Les prêtres qui colportaient son manifeste révolutionnaire, étaient les mêmes qui, depuis six ans, scandalisaient les âmes pieuses en exaltant maladroitement, jusqu'au ciel, le nom de Napoléon, qu'ils appelaient *l'Elu de Dieu ;* ils contristaient les sages, les philosophes religieux, les partisans modérés de la révolution autant que ceux de l'ancien régime, par les basses adulations dont ils souillaient la chaire, leurs mandemens, leurs lettres pastorales, et jusqu'au confessionnal. Ces fautes, en compromettant la dignité du clergé romain, altérèrent beaucoup son crédit ; et, parmi les hommes peu réfléchis des classes inférieures, on put observer que la déconsidération des prêtres s'étendit, par une conséquence inévitable, jusqu'au catholicisme.

Aujourd'hui, confus de ce triste résultat, ils s'en prennent aux livres ! Sans doute les écrits aident puissamment l'impulsion des esprits quand ils entretiennent le peuple de l'idée qui l'occupe ; mais ce ne sont pas les livres qui créent cette impulsion ; c'est le malaise d'une situation douloureuse, et l'observation trop facile des causes qui la produisent. Que les prêtres soient sages et tolérans, qu'ils pratiquent la religion sans mélange d'intérêts humains, ils verront tomber dans un juste mépris les blasphêmes de l'impiété qui se mêlent aux déclamations d'une fausse philosophie. Que les rois cessent de parler de leur paternité, et contraignent leurs ministres à gouverner en pères, qui voudra lire alors une diatribe révolutionnaire ?

Quoi qu'il en soit, l'autorité des vertus exemplaires de Pie VII ne pouvait prévaloir contre la contagion des vices et des désordres qu'il souffrait dans sa cour, parce qu'ils aidaient à la politique passionnée de son conseil ; cette faiblesse causa sa perte. Le jour où le décret de Napoléon lui fut noti-

fié, il révoqua tous les pouvoirs civils émanés de lui; les magistrats cessèrent de rendre la justice. L'administration dissoute, l'anarchie provoquée, le pape alla s'enfermer dans le palais Quirinal.

Cependant les Anglais, sortis des ports de la Sicile avec des forces considérables, venaient de s'emparer, dans la baie de Naples, des îles de Procida et d'Ischia. Le trop fameux Hudson Lowe, à la tête d'une troupe de bandits siciliens et calabrois, faisait partie de cette expédition, commandée par Stuart. En même temps que la flotte menaçait Murat dans sa capitale, des vaisseaux de transports parcouraient toute la côte des États romains, jetant partout, avec profusion, des armes, des munitions et des bandes de brigands, qui, réunis à ceux du pays, commencèrent à paraître en force autour des murailles de Rome. L'insurrection gagnait chaque jour du terrain à l'aide des moines déchaînés, proclamant partout la bulle du Saint-Père. Rome, éloignée seulement de cinq lieues de la mer, pouvait être surprise par

un coup de main : le roi de Naples, averti du projet des Anglais d'enlever le pape et de le conduire en Sardaigne, engagea Pie VII à se retirer dans l'intérieur des terres. Mais les ministres du pontife irrité n'avaient pas dédaigné de concerter eux-mêmes ce projet d'enlèvement avec les hérétiques devenus leurs alliés : le pape refusa de s'éloigner.

Joachim, ne prenant alors conseil que de son caractère impétueux, et d'ailleurs dominé par des circonstances au dessus de ses forces, donna l'ordre d'enlever le Saint-Père. Le général Radet, chargé de l'exécution, trouva les portes du palais Quirinal fermées; il ordonna l'escalade, et les soldats pénétrèrent par les fenêtres jusqu'à l'appartement de Pie VII. Le vieillard, assis, revêtu de ses habits pontificaux, les vit s'avancer sans pâlir; les modernes Gaulois s'arrêtèrent, saisis de respect, comme autrefois leurs pères à la vue des sénateurs de Rome antique, attendant la mort sur leurs chaises curules. Le général Radet avait mission de proposer au pape de donner son consentement

à la réunion de ses États à l'Empire, en le prévenant que, s'il refusait, l'ordre était donné de le conduire hors de Rome. Pie VII persista dans ses premières résolutions, et déclara qu'il ne les rétracterait jamais ; puis il se soumit, sans résistance, à suivre le général.

L'enlèvement fut exécuté la nuit du 5 au 6 juillet, précisément à l'instant où le sort de l'Italie se décidait à Wagram. Quelques jours de patience eussent épargné à Joachim le reproche d'un attentat inutile. L'empereur, en recevant cette nouvelle, témoigna le plus vif mécontentement, et fit expédier sur-le-champ l'ordre de suspendre le voyage du souverain pontife dans quelque lieu qu'on le rencontrât. On ne l'atteignit qu'à Grenoble; ramené en Italie, son séjour fut fixé provisoirement à Savonne.

CHAPITRE XXIII.

Eugène continue la poursuite de l'archiduc Jean. — Bataille de Raab. — Travaux dans l'île de Lobau. — Ponts sur le Danube. — Disposition de Napoléon pour assurer la victoire. — Il ordonne à Davoust d'enlever la tête de pont de Presbourg ; à Eugène, de s'emparer de la ville de Raab. — Prise de cette ville. — Davoust bombarde Presbourg. — Il reçoit l'ordre de venir se joindre à l'empereur dans l'île de Lobau. — Eugène part de Raab pour la même destination. — Marmont s'y rend, de Gratz ; Wrède, de Lintz.

La jonction du prince Eugène avec Napoléon élevait l'ensemble des forces de la grande armée à cent cinquante mille combattans, sans comprendre les corps de Lefèvre, de Vandamme, de Macdonald et de Marmont. Cependant l'empereur jugea que tout n'était pas encore mûr pour livrer la bataille décisive qui devait terminer avec tant d'éclat cette mémorable cam-

pagne. L'archiduc Jean, repoussé à Kormend, se rapprochait de Raab où son frère l'archiduc Rénier l'attendait à la tête de l'insurrection hongroise. Leur réunion paraissait avoir pour but de couvrir la ville de Bude, dans laquelle l'impératrice s'était retirée avec toute la cour; mais ils pouvaient aussi tenter d'aller, par Presbourg, se joindre au généralissime.

L'empereur commanda donc à Davoust d'enlever la tête de pont de cette ville; et tandis que le maréchal leur fermait ce passage, le vice-roi reçut l'ordre de marcher contre l'archiduc Jean, et de le rejeter en Hongrie.

Eugène s'avança sur Kormend par Edembourg et Gunz; Macdonald par la route de Gratz : Lauriston se porta à Sharvar, Montbrun à Paport, et Lasalle descendit le Danube sur la rive droite. Ces colonnes, ainsi disposées, ne laissaient libre aux Autrichiens aucun chemin direct vers le camp du généralissime.

A l'approche d'Eugène, l'archiduc se hâta de se retirer sur Raab : son arrière-

garde eut quelques engagemens, et éprouva constamment des pertes depuis le 9 jusqu'au 13 juin, jour de sa jonction avec le prince son frère. Jean ramenait vingt et un mille hommes, débris de la puissante armée d'Italie, auxquels s'étaient joints dix mille bons soldats tirés des diverses places fortes de la Hongrie : l'archiduc Rénier en commandait quinze mille de l'insurrection hongroise ; le reste du corps de Jellachich, et d'autres colonnes échappées à la poursuite des Français, complétaient une armée de cinquante mille combattans. Le prince Jean les forma en ligne, le matin du 14, sur les hauteurs qui masquent la ville de Raab, position déjà très forte, et qu'il hérissa d'artillerie : la ville était défendue par un camp retranché, où le général Mesko commandait quatre mille hommes.

Eugène n'en comptait pas trente-six mille en tout ; mais il allait livrer bataille le 14 juin, glorieux anniversaire des triomphes de Marengo et Friedland ; ces souvenirs enflammaient les Italiens autant que les

Français ; ils marchèrent à l'ennemi pleins de confiance et d'ardeur. L'évènement confirma les espérances que le vice-roi fondait sur l'enthousiasme de ces braves.

L'action ne fut complétement engagée sur toute la ligne que vers deux heures après midi. Malgré l'extrême difficulté du terrain, la cavalerie des généraux Montbrun et Grouchy avait déjà culbuté les masses peu aguerries de l'insurrection. Serras éprouva au contraire beaucoup de résistance à la gauche de l'ennemi, appuyée sur une ferme convertie en fort, et qui assurait sa position. Là, les Français furent contraints de céder un moment le terrain : bientôt pourtant, ramenées par le général Grenier, les deux divisions Serras et Durutte, garnissant les hauteurs, rompent le centre de l'ennemi et le mettent en déroute : les Autrichiens commencent à reculer partout.

La ferme crénelée, qui avait déjà résisté à Serras, tenait encore. Le général Hummel y commandait des landwerhs qui faisaient beaucoup de mal à nos troupes ;

on l'attaque de tous les côtés à la fois; Eugène s'y porte avec de grandes forces; cette seconde tentative n'est pas moins funeste que la première, et coûte sept cents hommes tués ou blessés; les Français exaspérés retournent à la charge; les sapeurs brisent les portes à coup de haches et ouvrent le passage aux grenadiers du 106e, qui se précipitent dans l'intérieur: les assiégés se défendent vaillamment; la fureur des assaillans s'en irrite; l'incendie, allumé par les obus, dévorait les greniers où le brave Hummel et ses landwerhs se retirent en combattant toujours. Les Français les y poursuivent à travers les flammes; ils saisissent leurs ennemis corps à corps, et, dans l'enivrement de cette victoire, si chèrement achetée, ils les immolent tous jusqu'au dernier.

Mais enfin, vers quatre heures, le carnage touchait à son terme; les Autrichiens fuyaient en désordre. Le général Lamarque arriva trop tard pour prendre part à cette action glorieuse, qui fit le plus grand honneur au prince Eugène.

Les rapports de l'ennemi avouent une perte de deux mille cinq cents hommes tués, et de trois mille sept cents prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent le général Murziani et deux colonels : les morts et les blessés de l'insurrection ne sont point compris dans ce nombre.

Les archiducs, arrivés à la pointe du jour sous les murs de Komorn, se hâtèrent de passer le Danube et de se retirer, avec les débris de leurs armées, derrière le Vaag.

Le canon de l'île de Lobau instruisit l'archiduc Charles de ce triomphe et de la perte de ses espéranees : les Français en reçurent la nouvelle avec transport. Déjà, les grands travaux ordonnés et conduits par l'empereur étaient achevés. Quatre ponts, larges et maintenant inébranlables, liaient la rive droite du fleuve à l'île; l'un d'eux pouvait livrer passage à trois voitures de front; de fortes estacades, de nombreux pilotis, préparés de manière à supporter un nouveau pont en cas d'urgence, les défendaient contre le retour des funestes acci-

dens du 22 mai; et plusieurs ouvrages habilement liés entre eux, et armés d'une artillerie suffisante, les mettaient à l'abri de toute insulte.

L'île de Lobau, que les soldats avaient nommée Napoléon, offrait l'aspect d'une immense place de guerre. A l'abri de ses formidables retranchemens étaient des magasins et des fours; ses batteries balayaient au loin la plaine. Toutes les autres îles s'appelaient de l'un des noms glorieux des chefs de l'armée, et leur état de défense n'était pas moins imposant. Ces grands travaux, fruit du génie du chef et de l'intelligente activité des soldats, justifièrent cette expression de Napoléon : *Il n'y a plus de Danube pour les Français.*

Derrière l'armée, on avait préparé des hôpitaux abondamment fournis de tout ce que réclame le service de plusieurs milliers de malades et de blessés; les places, les défilés, le passage des rivières occupés et vigoureusement fortifiés, assuraient la ligne d'opération. A gauche, Vandamme était établi autour de Vienne; Bernadotte, avec

les Saxons, à Saint-Polten; Lefèvre à Lintz, où les Bavarois défendaient les deux rives du Danube; Ratisbonne avait une forte garnison; et Junot formait sur l'Elbe un corps d'observation considérable.

A droite, on a vu que Davoust était devant Presbourg, et c'est de ce côté que le vice-roi s'avançait avec l'armée d'Italie victorieuse. Mais, avant de l'appeler à lui, l'empereur lui commanda de prendre la ville de Raab; il attachait une grande importance à la possession de cette place, point d'appui précieux pour l'ennemi, où les archiducs pouvaient rallier leurs forces; de là ils auraient inquiété la route de Vienne en Italie, ainsi que le flanc droit de l'armée; cette position leur eût encore facilité les moyens de débloquer Presbourg, et d'ouvrir au généralissime ce passage, que défendait Davoust.

Raab, investi dès le 15 juin par Lauriston, fut sommé après l'achèvement des travaux; le commandant ayant refusé de se rendre, le feu commença le 21; et, avant l'arrivée des secours envoyés par l'archiduc Charles,

la place capitula le 24 : on y fit deux mille prisonniers ; de grands magasins de vivres et dix-huit canons tombèrent au pouvoir des Français ; mais les munitions manquaient : l'empereur avait compté que cette prise lui en fournirait en quantité ; il fallut au contraire en envoyer pour assurer cette conquête importante.

L'archiduc Jean entra dans Presbourg, qu'une garnison nombreuse défendait contre les attaques de Davoust, et où Bianchi, commandant de la ville, étendait et renforçait les ouvrages de la tête de pont sur la droite du Danube. L'arrivée de ce renfort considérable, un grand mouvement de troupes, et des préparatifs pour la construction d'un pont, firent présumer à Napoléon que le généralissime avait dessein de se porter de ce côté pour y franchir le fleuve ; il donna l'ordre à Davoust de jeter deux mille obus dans la ville, après avoir sommé le commandant de cesser les travaux de la défense : cet ordre fut exécuté le 26. Le refus de Bianchi fut à peine signifié à Davoust, que l'artillerie commença le bombarde-

ment. L'empereur François II venait d'arriver à Presbourg, il en sortit à l'heure même. Une seconde sommation n'ayant pas eu plus de succès, le feu fut continué jusqu'au 28, et l'incendie dévora une partie des maisons de la ville.

L'archiduc adressa des plaintes à ce sujet à Napoléon : l'empereur lui fit répondre qu'en choisissant le voisinage des grandes villes pour points d'opération, on les exposait soi-même à tous les maux de la guerre; que toutefois l'attaque de Presbourg allait cesser puisqu'il le désirait.

Pendant l'échange de ces notes, une nouvelle attaque, habilement dirigée par le général Gudin, mit le maréchal Davoust en possession d'une des îles qui flanquaient la tête de pont. Sur quinze cents hommes qui défendaient cette position, quatre cents furent pris avec leur colonel et trois pièces de canon. Mais enfin, tout étant prêt pour l'exécution des grands projets de l'empereur, les divers corps d'armée reçurent simultanément l'ordre de se rapprocher de lui; et Davoust, relevé devant Presbourg

par Sévéroli, partit avec le troisième corps pour l'île de Lobau. En même temps Eugène s'y rendait de Raab, à la tête de l'armée d'Italie; Broussier et Marmont de Gratz, conduisant trois divisions; et Lefèvre détachait de Lintz celle de Wrède, avec quarante pièces d'artillerie.

CHAPITRE XXIV.

Premières démonstrations de l'empereur pour attirer l'attention de l'archiduc. — Rétablissement de l'ancien passage, et construction d'un pont à l'île du Moulin. — Concentration de toute l'armée dans l'île de Lobau. — Description du champ de bataille de Wagram. — L'archiduc, trompé, porte ses forces principales devant les ponts d'Aspern et de l'île du Moulin, et les attaque pendant la nuit. — Il reconnaît son erreur au jour naissant. — Passage du Danube par l'empereur. — L'armée française se déploie dans la plaine de Wagram. — Combat de nuit.

(Du 30 juin au 5 juillet 1809.)

La partie septentrionale de l'île de Lobau présente un front irrégulier, d'une lieue environ. Vers le milieu de cet espace, le bras du Danube qui l'entoure se courbe en dessinant un rentrant, devant lequel est, à gauche, le village d'Aspern. C'était au fond de ce rentrant qu'avait été

construit, le 20 mai, le pont par où l'armée déboucha dans la plaine, pour livrer la bataille d'Essling.

De cet endroit, le courant s'élève au nord-est, en s'arrondissant autour de l'île Lobau, et forme, par sa division, plusieurs îlots. Le premier fut nommée *du Moulin;* le second, *Espagne:* celui-ci, au point le plus saillant de ce demi-cercle, est devant le village d'Essling. A partir du troisième, appelé *Montebello,* le bras du fleuve commence à descendre au sud, en face d'Enzerdorf. Enfin, à un mille plus bas, sur le front oriental de l'île Lobau, un quatrième îlot reçut le nom d'*Alexandre,* en l'honneur du prince Berthier.

Aucun indice n'éclairait encore l'archiduc sur le véritable point d'attaque; mais, présumant que Napoléon tenterait, une seconde fois, le passage du fleuve au même endroit, Charles avait préparé la défense d'après cette supposition. Son armée, considérablement renforcée par les landwerhs et les levées de Hongrie, de Moravie et de Bohême, comptait près de

cent quatre-vingt mille combattans, et neuf cents pièces d'artillerie; des ouvrages formidables, élevés parallèlement au Danube, dont ils suivaient les contours, s'étendaient devant l'île de Lobau, depuis le village d'Aspern, à la droite de l'ennemi, jusqu'à Enzerdorf, à sa gauche, en passant par Essling. Ces travaux, palissadés, fraisés et défendus par cent cinquante canons de position, couvraient le front de l'armée du généralissime.

Le 30 juin au soir, l'empereur ordonna de rétablir le pont du passage précédent; l'opération fut exécutée en cinq quarts-d'heure. Une brigade traversa immédiatement le fleuve, enleva deux ou trois bataillons aux Autrichiens surpris par cette attaque imprévue, et occupa tout le terrain entre le Danube et un petit bois à l'entrée de la plaine. A l'abri de cette avant-garde, et protégés par les batteries de l'île, les officiers du Génie tracèrent une tête de pont, dont les ouvrages furent élevés et armés avec rapidité. A la vue de cette démonstration, l'ennemi couvrit de soldats

tous ses retranchemens; du côté d'Aspern, une ligne d'infanterie se montra en bataille, soutenue par deux corps de cavalerie; vers Essling et Enzerdorf on remarqua des dispositions semblables.

A côté de ce pont jeté sur des pontons, l'empereur en fit construire un second sur pilotis; tout était préparé d'avance, il fut terminé très promptement. Le lendemain, 1er juillet, on dressa les tentes de Napoléon dans l'île de Lobau. Ces mouvemens annonçaient le retour des combats, l'armée les vit avec joie, et parut animée d'une nouvelle ardeur.

La petite île *du Moulin*, encore occupée par l'ennemi, était séparée de celle de Lobau par un bras de soixante-dix toises de large, exposée aux feux croisés des canons autrichiens; l'empereur ordonna de l'enlever et d'y établir une batterie : expédition périlleuse, qui fut exécutée par six cents voltigeurs, commandés par le chef de bataillon Pelet (1). Ces braves, embar-

(1) Aujourd'hui le général Pelet, auteur des *Mémoires*

qués sous les yeux de l'ennemi, foudroyés par son artillerie durant la traversée, se précipitèrent dans l'îlot; tuèrent ou prirent les Autrichiens chargés de le défendre, et pendant qu'ils disputaient leur conquête aux masses que l'archiduc amenait sur ce point, un pont large et solide fut construit, en deux heures, derrière eux. Des secours nombreux vinrent alors soutenir cette petite troupe, dont les exploits et le brillant courage avaient pour témoin l'empereur, placé sur la rive opposée, dans l'île. « *Vous voyez-bien,* dit-il à Masséna, *qu'il n'y a rien d'impossible avec de tels soldats !* »

Napoléon alla, le jour suivant, dans l'île *du Moulin;* il prescrivit les dispositions nécessaires pour protéger le passage sur ce point. Pour mieux juger le terrain, il monta sur l'épaulement, restant quelques

---

sur la guerre de 1809 *en Allemagne.* L'auteur du présent Résumé a suivi, le plus près possible, les traces de cet écrivain distingué dans la relation des faits de cette campagne.

minutes exposé aux boulets, à portée de pistolet des Croates, dont il n'était séparé que par un petit bras du Danube, guéable et large au plus de quinze à vingt toises. L'établissement de ce pont, et celui des deux premiers devant Aspern, à l'ancien passage, occupaient vivement l'attention de l'archiduc; mais sans fixer encore ses incertitudes sur le point où Napoléon allait apparaître avec toutes ses forces. En effet, des démonstrations indiquaient, du côté de Nussdorf, l'intention d'y rétablir le passage de 1805, et obligeaient le généralissime à surveiller le fleuve au dessus de Vienne. Au dessous de l'île de Lobau, près de l'embouchure du bras extérieur dans le Danube, on préparait un pont de radeaux. Enfin, sur le front oriental de l'île, derrière celle d'*Alexandre*, tout était prêt pour jeter cinq grands ponts en une heure.

Les marches et contremarches de l'ennemi manifestaient l'inquiétude de l'archiduc, à l'approche de cette grande crise. Toute son armée fut en mouvement

pendant les premiers jours de juillet, à l'exception d'un corps considérable chargé d'observer le passage de Nussdorf. Charles semblait alors occupé de la crainte que les Français ne parussent en force du côté de l'île *Alexandre*. Mais ensuite, trompé de nouveau, par les travaux de l'île *du Moulin*, il reploya ses troupes, revenant à sa première opinion, que le gros de l'armée devait déboucher à l'endroit du passage effectué le 21 mai. On le vit, dans la journée du 4 juillet, faire des dispositions pour prévenir l'empereur, et attaquer le premier sur ce point.

Mais tandis que les démonstrations multipliées de Napoléon, tenaient en suspens l'ennemi, ses ordres pour la concentration des troupes, s'étaient exécutés avec tant de précision et d'habileté, que, la nuit du 4 au 5, l'armée entière se trouvait réunie dans l'île de Lobau; et ces grands mouvemens avaient été dérobés à la connaissance du généralissime.

Les récits précédens ont fait connaître, en partie, le vaste théâtre de la scène im-

posante qui reste à décrire. On se représente l'île de Lobau, formant un demi-cercle saillant, d'une lieue de circonférence, et devant lequel on voit, à peu de distance, trois villages : Aspern, Essling, Enzerdorf; ils sont liés ensemble par de formidables retranchemens, qui barrent le chemin aux Français, et défendent les Autrichiens. Derrière cette ligne s'étend, au nord, à perte de vue, la plaine immense de Markfeld. A gauche, à trois lieues, au pied du Bisamberg, est le village de Stammersdorf; en face, à deux lieues, on aperçoit Wagram; à droite, Neusiédel, un peu moins éloigné.

Un ruisseau marécageux, le Russbach, descend du nord sur Wagram, passe devant ses murs, et tourne à droite vers l'est, jusqu'à Neusiédel. Son cours est dominé par un rideau assez élevé, qui s'étend de l'un à l'autre village, et se lie par de nombreuses collines à la montagne du Bisamberg, derrière Stammersdorf.

Cette suite de hauteurs forme comme le fond d'un tableau, dont le premier plan

serait à l'île de Lobau. A une distance égale de cette île à Wagram, la route de Presbourg trace une ligne parallèle à celle des hauteurs, et traverse la plaine dans toute sa largeur, de l'ouest à l'est, par les villages de Léopoldau, Breitenlée, Raasdorf et Glissendorf. La route de Silésie, partant de Floriansdorf devant Vienne, s'élève au nord-est, et traverse Léopoldau, Sussenbrunn, Aderklau, et conduit à Wagram.

C'était donc devant le saillant de l'île de Lobau, que l'archiduc Charles attendait Napoléon, le 4 au soir, et qu'il se préparait à fondre sur les Français, aussitôt qu'ils tenteraient de sortir de leurs têtes de pont. Vers la fin du jour, tous les mouvemens que le généralissime observait dans l'île tendaient à confirmer ses conjectures; et les batteries françaises ayant, peu à peu, commencé à tirer sur toute la ligne, les Autrichiens s'approchèrent, en grand nombre, des ponts devant Aspern et de celui de l''île *du Moulin*, dirigeant de ce côté un feu très vif, que soutenait celui de leurs retranchemens.

Le ciel, au coucher du soleil, s'était couvert de nuages épais, précurseurs d'un orage qui ne tarda pas à couvrir les deux camps d'une profonde obscurité. Il éclata bientôt avec un fracas terrible; les coups prolongés du tonnerre se mêlaient au bruit de l'artillerie, dont l'activité n'était pas ralentie par les torrens de la pluie. L'espace resserré de l'île de Lobau, vers lequel convergeaient les innombrables lignes de toutes les batteries autrichiennes, était labouré par des milliers de boulets; en même temps, on voyait les airs sillonnés par les traits lumineux des bombes et des obus lancés à la fois des deux rives, et qui formaient une voûte de flammes au dessus des ponts assaillis et défendus avec une égale ardeur.

L'archiduc conduisit lui-même cette attaque, et s'y obstina jusqu'au matin, sans se laisser détourner par la violente canonnade des batteries de l'île Montebello, qui foudroyaient Enzerdorf. Persuadé que cette démonstration avait pour but de l'attirer vers sa gauche, il resta ferme au poste,

objet de son attention principale. Cependant le village était en proie aux flammes, et l'incendie de ses maisons répandait au loin, sur l'une et l'autre armée, une lueur affreuse, qui ajoutait à l'horreur de cette épouvantable nuit.

Aux approches du jour l'orage se calma, et le ciel, se dégageant tout à coup des nuages qui le voilaient, l'obscurité fit place aux premières clartés de l'aurore. Les regards de l'archiduc étonné, cherchèrent alors vainement dans l'île de Lobau l'armée française qu'il croyait décimée par le feu de son artillerie; il n'aperçut que la division Legrand, cédant tranquillement ses postes et la garde des ponts aux troupes du général Regnier, et se retirant en bon ordre.

C'est à cet instant seulement que le généralissime apprend que les Français ont passé le Danube; que formés en bataille du côté d'Enzerdorf, ils menacent déjà sa gauche; qu'enfin Napoléon s'avance, près de prendre à revers les formidables ouvrages qui devaient l'arrêter. En effet, la veille,

à huit heures du soir, au moment où la canonnade s'engageait sur toute la ligne, Oudinot s'était dirigé à la droite du camp, au dessous de la petite île *Alexandre*. Là, protégés par des chaloupes canonnières que commandait le capitaine de vaisseau Baste, quinze cents voltigeurs avaient débarqué sur la rive gauche, et facilité la construction d'un premier pont, qui servit immédiatement au passage du corps d'Oudinot.

Tandis qu'il s'effectuait, un autre pont tout d'une pièce, et long de quatre-vingts toises, fut jeté, en huit ou dix minutes, au dessous et plus près de l'île *Alexandre;* à peu d'intervalle, cinq autres furent construits avec des radeaux, ou des pontons, sur divers points de cette île; l'infanterie les traversa au pas de course, l'artillerie, la cavalerie défilèrent ensuite avec ordre et célérité. En même temps, des bacs nombreux, allant et venant incessamment d'une rive à l'autre, multipliaient les moyens de passage. L'empereur dirigeait lui-même tous ces mouvemens; ni la pluie, qui tom-

bait à flots, ni les difficultés d'un sol inondé, non plus que le canon de l'ennemi, ne l'empêchaient de se montrer partout à la fois, et de veiller à l'exacte et rapide exécution de ses ordres.

Au point du jour, le corps de Masséna était formé devant Enzersdorf, celui de Davoust à Wittau; Lasalle, au delà, éclairait la droite de l'armée, avec sa cavalerie légère. Entre Davoust et Masséna, Bessières vint se placer, commandant les dragons de Grouchy.

Cette première ligne est à peine en bataille, que l'empereur fait enlever le village d'Enzersdorf. Bernadotte arrive avec les Saxons; l'armée avance et gagne du terrain. Vers midi, le vice-roi, à la tête de l'armée d'Italie, la garde impériale et le corps de Marmont sont en seconde ligne; les réserves de cavalerie forment la troisième.

A la plus horrible des nuits succédait un jour pur et serein; l'armée, resserrée sur un étroit espace, mais dans un ordre admirable, offrait aux regards une

immense forêt d'armes étincelantes où se réfléchissaient les rayons du soleil; l'artillerie gardait le silence; l'ennemi paraissait encore comme enchaîné par la stupeur dont l'avait frappé l'aspect de ce spectacle inattendu. Les divisions françaises, en se déployant, chassèrent d'abord devant elles l'avant-garde autrichienne, commandée par Nordmann, qui fit retraite par Pesdorf; après avoir manœuvré une partie de la journée, et occupé presque tous les villages en avant du Russbach, l'armée vit l'ennemi se retirer sur Neusiédel à droite, et vers Stammersdorf à gauche, laissant un grand vide entre ces deux ailes.

Enfin, vers le soir, les Français, avançant dans la direction de Wagram, s'étendirent depuis le Danube jusqu'à Neusiédel. Par ce mouvement, l'empereur se trouvait derrière les immenses travaux de l'archiduc; les Autrichiens tournés étaient séparés des secours qu'ils attendaient de la Hongrie; toutes leurs défenses, prises à revers, leur devenaient inutiles.

Le généralissime, repoussé au delà du

Russbach, avait fait, dans cette forte position, de nouveaux préparatifs de défense derrière le rideau qui domine le ruisseau; Wagram était placé au centre de sa ligne. Le jour tombait, quand l'empereur donna l'ordre à Eugène d'enlever la position entre Wagram et Neusiédel; au même instant qu'Oudinot attaquerait Baumersdorf, Davoust devait tourner la gauche de l'ennemi à Neusiédel, et Bernadotte marcher rapidement avec les Saxons sur Wagram, pour soutenir le mouvement du vice-roi.

A neuf heures du soir, le corps de Bellegarde, qui défendait le centre de la ligne autrichienne, vivement assailli par l'armée d'Italie, est enfoncé, mis en déroute; il laisse en fuyant trois mille prisonniers et cinq drapeaux à Macdonald, qui le poursuit au delà de Wagram, avec les divisions Dupas et Lamarque; mais les difficultés du terrain, et la nuit qui commençait à s'épaissir, opposant des obstacles à l'arrivée des renforts destinés à soutenir ce mouvement, Macdonald fut contraint de reculer devant les corps nombreux que l'archiduc

amena rapidement au secours de Bellegarde.

Les autres attaques n'avaient pas eu plus de succès ; obligés de repasser le Russbach, les corps de Macdonald et d'Oudinot furent poursuivis dans la plaine ; le désordre se mit dans leurs rangs, et se communiqua aux troupes qui venaient les appuyer. L'approche du général Sahuc augmenta surtout la confusion ; les soldats se crurent chargés par la cavalerie ennemie, et se débandèrent tout à fait. On rapporte même que les Saxons, trompés par une illusion semblable, firent feu sur la division Lamarque, qu'ils prirent pour l'ennemi. A la faveur de ces mouvemens désordonnés, les prisonniers autrichiens se sauvèrent, remportant les drapeaux conquis sur Bellegarde. Mais la nuit voila cette déroute partielle et de peu de durée, dont la cause ne doit être attribuée qu'à son obscurité. La garde impériale était à peu de distance ; à l'abri de ce rempart inébranlable, les divisions se reformèrent en quelques momens, et l'on continua de se battre

dans l'ombre, sur les bords du Russbach, jusqu'à onze heures environ.

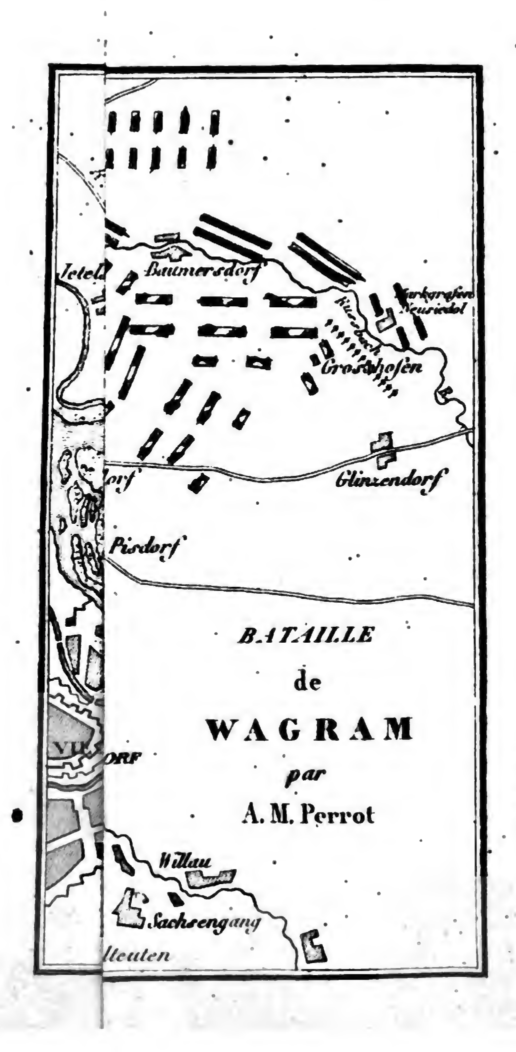
L'armée bivaqua, disposée sur une ligne de trois lieues à peu près, dont le centre était occupé par le quartier-général de l'empereur, entre Raasdorf et Grosshofen, Masséna commandant la gauche à Breitenlée, Davoust la droite, devant Neusiédel.

CHAPITRE XXV.

BATAILLE DE WAGRAM.

(Journée du 6 juillet 1809.)

PENDANT la nuit du 5 au 6 juillet, les rapports adressés de toutes parts au quartier impérial, instruisirent Napoléon des derniers mouvemens de l'ennemi. L'attaque, sur les hauteurs du Russbach, avait montré cette position défendue par des corps considérables, à la droite de l'armée française ; au loin, vers sa gauche, au pied de la montagne du Bisamberg, des bivacs très étendus indiquaient la présence de troupes également nombreuses ; enfin, du côté de la Hongrie, aucune nouvelle n'annonçait encore l'approche de l'archiduc Jean.



Baumersdorf
Glinzendorf
Pisdorf
Willau
Sachsengang
BATAILLE
de
WAGRAM
par
A. M. Perrot

Ainsi les forces autrichiennes se composaient alors de trois masses séparées. D'après ces observations, l'empereur envoya l'ordre à Masséna, de marcher, à deux heures du matin, sur Aderklau, et de détacher la division Boudet à Aspern, pour soutenir le général Regnier, chargé de la défense des ponts et de l'île de Lobau. D'autres mouvemens, commandés simultanément, devaient rapprocher Davoust de Grosshofen, et concentrer toute l'armée.

Oudinot et Bernadotte avaient reçu l'ordre de se maintenir dans leurs positions de la veille; Bernadotte surtout, qui occupait le village d'Alderklau, devant Wagram, centre de la ligne ennemie.

Les premières clartés du jour offrirent aux regards de l'empereur, un spectacle qui le surprit à son tour; l'archiduc l'attaquait. Les Autrichiens, s'avançant du côté de Neusiédel, forçaient l'armée d'Italie à reculer. Un grand mouvement sur Wagram pouvait alors paralyser cette agression en forçant l'ennemi à se reployer vers son centre. Par malheur, Bernadotte avait

évacué Aderklau depuis quelques heures, et les Autrichiens s'en étaient emparés. Cette position favorisait leur mouvement offensif en avant de Neusiédel. Ils faisaient des progrès; et déjà Rosemberg, débouchant en trois colonnes, tombait sur Davoust, près de Grosshofen.

L'empereur crut un moment que l'archiduc Jean commençait à paraître avec l'armée de Hongrie; il accourut, suivi de la garde et des divisions Nansouty et d'Arrighi, mit les Autrichiens en déroute, les repoussa au delà du Russbach; puis, laissant les cuirassiers d'Arrighi à Davoust, il le chargea de la poursuite de Rosemberg.

De retour au milieu de sa ligne, avec la garde et Nansouty, Napoléon aperçoit, dans la direction du Bisamberg, les épaisses colonnes des 5e et 6e corps ennemis qui descendent dans la plaine et s'avancent à grands pas. L'œil du génie mesure la distance; ses calculs rapides ont déjà tout prévu; un plan est arrêté. L'armée voit l'empereur sur un tertre, donnant des

ordres avec calme ; son bras élevé désigne successivement, aux chefs qui l'entourent, les divers points qu'il leur commande d'enlever avant l'arrivée du puissant secours que l'ennemi attend avec impatience ; il leur montre Neusiédel, Baumersdorf, et Wagram destiné à l'honneur de donner son nom à cette grande journée.

Les soldats s'animent à la vue de l'empereur; l'air retentit de leurs acclamations. Masséna venait d'arriver, Napoléon lui ordonne d'emporter Aderklau ; il court ensuite auprès d'Eugène et d'Oudinot, veiller encore sur la droite de l'armée.

Il était sept heures du matin; Masséna, que les douleurs d'une chute dangereuse empêchaient de monter à cheval, parcourait, dans une calèche, la ligne de ses troupes. Le général Carra-Saint-Cyr, qu'il avait chargé d'attaquer, perdait du temps en vaines dispositions ; le maréchal, n'écoutant que son ardeur, se fait voiturer parmi les bataillons, et les lance sur Aderklau. Ce village s'élevait au milieu de la vaste plaine, comme un fort placé au

centre des opérations des deux armées. L'occupation de ce poste était du plus haut intérêt.

Les troupes de Masséna emportent Aderklau, et poursuivent Bellegarde au delà. Les Autrichiens rompus, saisis d'une frayeur panique, fuient en désordre. Bientôt ralliés pourtant, ils reviennent sur leurs pas; le généralissime arrive suivi de forces imposantes; l'action se rengage avec vigueur; l'archiduc est blessé; mais il reprend le village, et menace, à son tour, Masséna de ce côté, tandis que les corps descendus des hauteurs du Bisamberg commencent à l'attaquer aussi vers Sussenbrun. Ce mouvement avait rapproché les deux grandes ailes de l'armée autrichienne, les positions réciproques étaient changées; les plus fortes masses de l'archiduc pressaient alors de tout leur poids, la gauche des Français.

Napoléon voit de loin le danger; il accourt, rejoint Masséna, et prend place à côté de lui dans sa calèche, où il l'entretient du plan d'un autre ordre de ba-

taille, adapté aux nouvelles dispositions de l'ennemi.

Cependant, les Autrichiens s'étendent, formant une longue ligne qui s'élevait au nord, des bords du Danube, près de nos ponts, jusqu'à Wagram; et de là, tournant à l'est, se prolongeait sur les hauteurs du Russbach et dépassait Neusiédel. Ces deux grands bras de l'armée ennemie entouraient celle de Napoléon; mais il conservait l'avantage de la concentration; et la faculté d'agir à son choix avec toutes ses forces sur un des points de cette ligne démesurément allongée. Après s'être concerté avec Masséna, il le quitte, et va donner d'autres ordres.

Aussitôt le maréchal fait ses dispositions sous le feu de l'artillerie qui précède le front des Autrichiens. A sa voix, l'infanterie se forme et défile par bataillons serrés en masses; les escadrons ennemis la chargent avec fureur, mais sans troubler l'ordre imposant de sa marche; Masséna, sur son char, qui vole à travers les colonnes, rappelle le souvenir des héros de l'anti-

quité ; son attitude martiale et le feu de ses regards électrisent les soldats. Cette belle manœuvre terminée, les bataillons s'arrêtent et se hérissent de baïonnettes; leur fière contenance impose à l'ennemi.

Napoléon avait parcouru toute sa ligne, et préparé les divers mouvemens de l'armée. Déjà les Autrichiens poussaient leurs masses en avant ; vers dix heures, les canons de la garde impériale commencent à dépasser l'avant-garde, et bientôt soixante pièces dessinent devant son front une ligne de flammes; cette batterie d'une demi-lieue d'étendue écrase les colonnes ennemies et fait taire leur artillerie. Drouot dirigeait le feu ; blessé, il reste à son poste, et commande avec le même sang-froid jusqu'à la fin; en vain les généraux d'Aboville, Grenner et Laguette-Mornay ont un bras emporté ; en vain des centaines de canonniers sont tués sur les pièces, et les chevaux tombent à leurs côtés ; l'immense batterie continue à vomir la mort, et à préparer la victoire.

Cependant l'empereur, immobile au cen-

tre de l'armée, observait les manœuvres qu'accomplissaient autour de lui ces immenses colonnes, en exécution de ses ordres; il épiait le moment de frapper le coup mortel. Ses regards se portaient souvent du côté de la tour de Neusiédel; là, Davoust devait tourner la gauche de l'ennemi, lui enlever cette forte position, et le pousser ensuite au delà du Russbach, jusque sur Wagram. Le succès de cette attaque devait tout décider.

Les nouvelles de la gauche semblaient cependant d'un plus haut intérêt au quartier impérial. Les Autrichiens commençaient à déborder l'armée près du Danube. Un officier accourt, chargé de faire ce rapport; Napoléon l'écoute froidement et ne répond pas. Un moment après on lui fait remarquer que le canon de Klenau tonne déjà sur les derrières de l'aile gauche; l'empereur ne paraît pas plus ému. Un nouveau message vient mettre le comble aux alarmes de l'état-major, qui s'agite autour du chef; on apprend que la division Boudet, repoussée sur l'île de Lobau, a

laissé ses canons au pouvoir de l'ennemi; qu'elle cherche un abri derrière les ponts, qui sont menacés.

Napoléon, toujours impassible, gardait le même silence, quand, tout à coup, il aperçoit les feux de la tête de colonne du maréchal Davoust, qui dépassent la tour de Neusiédel; il était midi; l'empereur se retourne alors vers l'aide-de-camp chargé du dernier message, et lui adresse ces mots: *Courez dire à Masséna qu il attaque, et que la bataille est gagnée sur tous les points.*

Aussitôt l'empereur commande, l'armée d'Italie s'ébranle, conduite par Macdonald, et marche droit sur Sussenbrun, au point central de la ligne autrichienne. Lamarque et Broussier sont en tête, avec huit bataillons déployés, et treize autres en colonnes serrées, sur les ailes. Deux divisions suivent et forment la réserve; sur les flancs sont les cuirassiers de Nansouty et la cavalerie légère de la garde.

Derrière cette masse terrible, Napoléon s'avance avec les grenadiers à cheval, et l'infanterie de la garde.

L'ordre est donné, Macdonald s'élance, tombe avec son corps d'élite sur le centre de l'ennemi, qu'il culbute et dont il rompt toutes les lignes, en dépit des efforts de l'archiduc en personne et de ses généraux pour les reformer et arrêter le torrent qui renverse tout devant lui. Mais, en pénétrant trop avant, à travers cette nuée d'ennemis vaincus, la formidable colonne, dénuée de ses appuis, se trouve enfin isolée, et de toutes parts exposée au feu des batteries autrichiennes; Macdonald paie alors chèrement la gloire de ce haut fait; il voit tomber autour de lui la plus grande partie de ses braves; à peine quinze cents sont-ils encore debout!

Heureusement Napoléon le suit et veille sur eux. Il lance à gauche les cuirassiers de Nansouty; à droite, Walther avec la cavalerie légère de la garde; ces deux corps, foudroyés par l'artillerie ennemie, font des charges brillantes, que soutiennent les divisions Durutte, Pacthod, Serras et Wrède; la jeune garde, commandée par Reille, se précipite sur leurs pas.

L'ennemi cède alors et commence à battre en retraite. A l'aile droite de l'armée, Davoust secondait puissamment les mouvemens du centre, et ses progrès n'étaient pas moins rapides. La prise de Neusiédel lui avait coûté de grands efforts. Dans une position élévée, couvert par de bons retranchemens, ce poste, que dominait une tour fortifiée, était vaillamment défendu par le prince de Hesse-Hombourg. C'est la résistance prolongée de ce général, qui avait laissé quelque temps l'empereur en suspens sur la disposition et le moment de l'attaque générale qu'il projetait. En effet, on a vu qu'à l'aspect des premiers feux de Davoust, dépassant la tour de Neusiédel, l'ordre avait été donné à Macdonald de rompre le centre des Autrichiens.

A l'aile gauche, Masséna eut à peine reçu l'ordre d'attaquer, qu'il enleva les redoutes d'Essling, emporta le village, et, poursuivant l'ennemi au delà d'Aspern, dégagea la division Boudet, qui se réunit à lui. Jugeant alors des progrès du centre, par la direction de la canonnade qu'il en-

tend au loin, le maréchal prend sur lui de tourner la tête de ses colonnes sur la droite de l'ennemi, qu'il charge en suivant la direction de Lépoldau, entre Breitenlée et Hirschsteten. Masséna renverse tout ce qui veut tenir sur son chemin; le brave Lasalle le devance avec sa cavalerie légère, écrasant les carrés qui se formaient près de Léopoldau; c'est là que, frappé d'une balle au front, il termina sa glorieuse carrière. Ses cavaliers, exaspérés, immolèrent à leur fureur tout ce qu'ils rencontrèrent d'ennemis. Sa mort fut vengée, mais la perte de ce jeune et vaillant guerrier fut l'objet des regrets universels.

Cependant Macdonald, à qui le rapprochement de Davoust et de Masséna prêtait de nouvelles forces, poursuivait sa course victorieuse, et continuait de couper en deux l'armée autrichienne. Sussenbrun emporté, l'archiduc ne manœuvrait plus que pour protéger sa marche retrograde: la bataille était gagnée.

Le généralissime s'arrêta pourtant à Gerarsdorff, où il tint assez de temps pour

réunir les troupes de sa gauche à celles du centre, tandis que son aile droite se retirait devant Masséna par Jedlersdorf. Enfin, après une longue et honorable résistance, l'archiduc céda au vainqueur le poste très fortifié de Gerasdorff, et opéra sa retraite par la route de Znaïm, sur la Bohême; mais non sans gloire, et en disputant pied à pied le terrain jusqu'à la fin du jour.

Toutefois ses pertes furent immenses; il était blessé lui-même ainsi que dix généraux; trois autres perdirent la vie. Les rapports autrichiens portent à vingt-quatre mille la quantité de tués et blessés laissés sur le champ de bataille; vingt mille prisonniers, trente caissons et plusieurs drapeaux restèrent au pouvoir du vainqueur.

Les Français comptèrent six mille blessés et deux mille six cents tués; le maréchal Bessières et vingt généraux au nombre des premiers; trois généraux et sept colonels parmi les morts.

L'empereur éleva, sur le champ de bataille, à la dignité de maréchal d'empire, les généraux Macdonald, Oudinot et Mar-

mont. En apercevant Macdonald, dont la brillante valeur avait eu tant d'influence sur la victoire, Napoléon lui ouvrit les bras ; il le tint quelques momens pressé sur son sein. Le maréchal, attendri jusqu'aux larmes, s'écria, dans l'ivresse de sa joie : « *Ah, Sire, désormais entre nous c'est à la vie et à la mort!* (1) »

Napoléon, craignant de laisser l'île de Lobau et les ponts exposés aux insultes de l'archiduc Jean et de l'armée de Hongrie, dont on ignorait encore la position, attendit le jour pour continuer la poursuite du généralissime. On dressa ses tentes entre Aderklau et Raasdorf. Macdonald avait établi ses bivacs auprès de la route de Brünn; Masséna était dans Léopoldau, Davoust à Wagram.

---

(1) On sait que Macdonald, ami de Moreau, avait embrassé son parti à l'époque de la tentative de Georges Cadoudal.

CHAPITRE XXVI.

Suite de la bataille de Wagram. — Armistice de Znaïm. — François II refuse d'abord de le reconnaître. — Il le ratifie le 18 juillet. — Il retire le commandement à l'archiduc Charles, et se met lui-même à la tête de l'armée. — Intrigues des Anglais pour empêcher la paix. — Débarquement de forces britanniques à Cuxhaven. — Démonstration dans la baie de Naples. — Expédition de l'Escaut. — Signature du traité de paix le 14 octobre. — Départ de Napoléon pour la France.

(Du 7 juillet au 22 octobre 1809.)

Durant la nuit qui suivit la bataille de Wagram, les rapports adressés de toutes parts à l'empereur ne purent l'éclairer suffisamment sur la marche de l'ennemi. En attendant des renseignemens plus certains, il fit suivre l'armée autrichienne sur Nicolsbourg, par Marmont et Davoust, sur

Znaïm par Masséna; tandis que lui-même, avec la garde, le corps d'Oudinot et l'armée d'Italie, se tenait en réserve entre ces deux directions. Dans cette position, il observait à la fois la capitale occupée par Vandamme, et les mouvemens du prince Jean du côté de la Hongrie.

Le pont de Spitz, rapidement reconstruit, établissait la communication directe avec Vienne, où de vastes hôpitaux avaient été préparés. Napoléon ordonna qu'on y transportât immédiatement les blessés des deux armées. Maret et Duroc, spécialement chargés de ce soin, parcoururent l'immense champ de bataille; il était couvert de hautes moissons qui dérobaient la vue d'une foule de ces infortunés, dont on entendait les plaintes douloureuses. Tous furent recueillis avec un égal empressement, sans distinction d'Autrichiens ou de Français, et reçurent les mêmes soins.

Le 8, l'empereur eut enfin des informations positives sur les mouvemens de l'ennemi. L'archiduc Charles opérait sa retraite sur la Bohême et la Moravie, par les

routes de Krems, de Horn, de Znaïm, de Laa et de Nicolsbourg; le prince Jean manœuvrait pour se joindre à lui par Godnig, et Giulay se rapprochait de Vienne.

D'après ces renseignemens, Napoléon chargea le vice-roi de surveiller avec cinquante mille hommes les derrières de l'armée, l'archiduc Jean, et Vienne mise en état d'opposer une vigoureuse résistance aux ennemis du dehors et du dedans. Masséna marcha droit sur Znaïm, et Davoust à Wulferdorf. De nouveaux ordres furent donnés pour achever les travaux défensifs à Passau, Lintz, Melck, Gottweig et Raab.

Le 9, Davoust emporta Nicolsbourg, où il prit de grands magasins et fit des prisonniers. L'archiduc était à Guntersdorf, dirigeant sa retraite avec talent, et opposant partout des forces supérieures à l'avant-garde de Masséna. Cependant il éprouvait de grandes difficultés à maintenir la discipline parmi ses troupes découragées, et il ne put pas éviter que le désordre ne s'introduisît dans cette foule de parcs et de bagages, se pressant à la fois à travers

d'étroits défilés, et des chemins rompus par tant d'artillerie. Ce prince, que le corps de Masséna poussait devant lui, pressé par la marche oblique de Marmont sur Laa, et menacé d'être pris en flanc par l'empereur, déploya beaucoup de courage et d'habileté, en disputant le terrain de position en position, jusqu'à Znaïm. Là, fortement retranché, maître des routes de Budwitz et de Brünn, il attendit les Français le 11 juillet, et soutint sans désavantage, une partie de la journée, les efforts de Masséna et de Marmont.

Mais, tout en combattant encore avec gloire, le généralissime jugeait sa position très hasardée; une plus longue résistance pouvait être fatale, en donnant le temps d'arriver aux corps d'Oudinot et de Davoust, qui accouraient pour soutenir l'attaque. L'archiduc se résolut donc à faire écrire, par Bellegarde, à Marmont, qu'il allait envoyer le prince de Lichtenstein à Napoléon pour demander un armistice. Ce simple avis, transmis à l'empereur, ne ralentit pas le combat; au contraire, il im-

portait que la suspension d'armes trouvât les troupes françaises dans une position qui permît à leur chef d'en dicter les conditions avec plus d'avantages. Aussi, des ordres furent-ils expédiés, à l'instant même, pour hâter la marche de Davoust et d'Oudinot, tandis que Marmont et Masséna redoublaient d'efforts afin de couronner la journée par un dernier triomphe. Cependant, à sept heures du soir, au moment où Znaïm allait être enlevée, des officiers se jettent entre les combattans acharnés, et parcourent la ligne en criant : *La paix! la paix! Cessez le feu!*

En effet, le prince de Lichtenstein venait de parvenir au quartier-général de l'empereur, qui s'était empressé d'accueillir les ouvertures pacifiques du généralissime. Aussitôt les deux armées s'arrêtèrent, le combat resta suspendu, et Napoléon rassembla dans sa tente un conseil où furent appelés les principaux chefs. La demande de l'archiduc y fut considérée sous le double rapport militaire et politique. Les avis étaient partagés; généralement on inclinait

à poursuivre les avantages de la victoire, en achevant d'accabler un ennemi parjure et implacable. Mais Napoléon trancha la question par ces mots sortis de son cœur : *Il y a déjà trop de sang de versé.*

L'armistice fut signé la nuit du 11 au 12 juillet, par les chefs d'état-major des deux armées, Berthier et le général Wimpfen. Les principaux articles de ce traité assignaient aux Français le terrain compris en dedans de la frontière de la Haute-Autriche et de la Bohême, le cercle de Znaïm, celui de Brünn; de là, suivant la March jusqu'au confluent de la Taja, la ligne de démarcation se prolongeait, par la route de Presbourg et le long du Danube, suivait la rivière de la Raab, dont elle remontait le cours, puis elle comprenait la Styrie, la Carniole et l'Istrie, et allait se terminer à Fiume.

Les Autrichiens durent évacuer Gratz, Brünn, Sachsembourg, le Tyrol et le Voralberg, et les armées de Pologne rester dans la position où les surprendrait la suspension des hostilités. Il fut en outre con-

venu que l'armistice durerait au moins un mois, et ne pourrait être ensuite dénoncé que quinze jours d'avance.

L'empereur distribua ses troupes dans les pays cédés à l'armée française par ce traité préliminaire ; et, après avoir eu avec le prince de Lichtenstein un entretien dans lequel il lui manifesta le désir de conclure la paix, il retourna le 14 à Schœnbrunn, où il établit de nouveau son quartier-général.

L'archiduc était animé des mêmes sentimens, et souhaitait avec ardeur la fin des maux qui déchiraient son pays. Il en était autrement de François II, ou plutôt des conseils anglais, russe et prussien, où figuraient les lords Bathurst et Walpole, et une foule d'intrigans attachés aux pas errans de ce prince depuis l'ouverture de la campagne. Stadion et Metternich l'obsédaient avec la même obstination; après avoir suivi François II à Znaïm et à Wolkerdorf, pendant les derniers combats, ils l'entraînèrent à Komorn, et lui persuadèrent de se refuser à ratifier l'armistice,

et de continuer la guerre en Hongrie. On résolut donc de réunir à Kormend une armée composée des corps des archiducs Jean et Renier, de Giulay et de Chasteler. François écrivit au prince Jean de ne tenir aucun compte de l'armistice ni des ordres du généralissime, et de se disposer à enlever Raab; de semblables dépêches furent expédiées aux gouverneurs des places de Gratz et de Sachsembourg, avec défense de les remettre aux Français; les troupes qui favorisaient les insurrections du Tyrol et du Voralberg reçurent l'ordre de s'y maintenir, en dépit des dispositions contraires de l'archiduc Charles.

Toutefois, l'influence du prince de Lichtenstein ramena François II à des résolutions moins extrêmes; il reconnut l'armistice le 18 juillet, mais seulement comme une trêve indispensable pour se disposer à reprendre bientôt les armes. En effet, partout les conditions en furent éludées avec adresse ou violées ouvertement, et tout respira plus que jamais la guerre. Pour donner à ses amis comme à ses ennemis un gage

éclatant de ses dispositions hostiles, l'empereur d'Autriche disgracia l'archiduc Charles, lui retira le commandement suprême de ses armées, et se mit lui-même à leur tête.

Le foyer le plus ardent des intrigues anglaises était à Bade, à la cour de l'impératrice connue par sa haine emportée contre Napoléon et son aversion pour l'archiduc Charles. C'est là que François II puisait ces inspirations belliqueuses qui l'entraînaient à sa perte. Les motifs secrets de cette conduite irréfléchie furent bientôt mis à découvert. Le cabinet de Saint-James avait ranimé l'espérance du monarque vaincu, en lui donnant l'avis certain que d'immenses armemens allaient enfin sortir simultanément des ports de la Grande-Bretagne et de la Sicile, et frapper à la fois des coups terribles et décisifs sur les côtes de la Méditerranée, de la mer du Nord et de la Manche. Toute l'Allemagne septentrionale devait s'insurger à la nouvelle d'un débarquement de forces imposantes à Cuxhaven; le royaume de Naples et l'Italie

entière étaient prêts à se soulever pour se joindre à l'armée anglo-sicilienne; enfin, des intelligences pratiquées dès long-temps ne permettaient pas de douter que les Hollandais et les Belges, qui supportaient impatiemment le joug français, ne se hâtassent de le secouer à la vue des troupes anglaises, et ne secondassent une guerre d'invasion dont le but généreux était leur délivrance.

La cour de Bade, aveuglée par ses passions, et François II, livré aux impulsions d'une cabale vendue aux Anglais, purent bien voir quelque grandeur dans ce plan, et s'en promettre d'heureux résultats; mais il était trop vrai que ces efforts tardifs, désormais inutiles à la cause des alliés, n'avaient qu'un but réel et tout particulier à l'Angleterre : il s'agissait seulement de la destruction du port, des chantiers et de la flotte d'Anvers.

Ce projet n'était pas encore dévoilé, quand un premier débarquement sur la côte occidentale du Weser, de Cuxhaven à Bremeslée, produisit d'abord un soulè-

vement général dans le pays d'Osnabruck, et agita profondément tout le Hanovre; mais la nouvelle de la victoire de Wagram et de l'armistice de Znaïm paralysa subitement cette effervescence. Le conseil autrichien, en considérant ce qu'une semblable diversion aurait opéré en faveur de la guerre principale, quelques semaines plutôt, put justement reprocher au cabinet de Saint-James de ne l'avoir pas effectuée à l'époque où Katt, Doernberg et Shill surtout, avaient organisé l'insurrection en grand dans toutes ces provinces. Cet appui eût sans doute décidé leur succès, et servi puissamment l'archiduc Charles.

Mais les Anglais avaient leurs raisons, toujours puisées dans leur intérêt personnel, pour ne pas agir alors; c'eût été appeler prématurément l'attention de Napoléon de ce côté, et compromettre le succès de la grande expédition de l'Escaut, objet capital de tous leurs mouvemens dans le nord, et que le débarquement de Cuxhaven devait servir comme diversion.

Le duc de Brunswick-Oels était entré

à Dresde; averti de la descente des Anglais à Cuxhaven, en même temps que de l'armistice, il quitta la Saxe pour aller se joindre aux forces britanniques. Mais déjà les Hollandais, sur lesquels comptait le ministère anglais, avaient pris, ainsi que les Westphaliens et les Saxons, une attitude offensive contre lord Stewart, qui venait de se rembarquer; le duc de Brunswick, pressé de toutes parts, fut trop heureux de trouver un refuge sur les vaisseaux de son allié. La Prusse effrayée ne fit aucune démonstration; tout le nord de l'Allemagne, rapidement pacifié, resta immobile, attendant avec tranquillité l'issue de l'armistice de Znaïm.

On a vu, dans un chapitre précédent, que, devant Naples, la tentative des Anglais fut aussi malheureuse, et leur espoir également trompé.

Cependant l'Europe était dans l'attente; on savait qu'un armement formidable, objet des soins particuliers du ministère anglais, était enfin terminé, et s'apprêtait à prendre la mer. En effet, trente-neuf

vaisseaux de ligne et trente-six frégates, protégeant une multitude innombrable de transports, sortirent des Dunes le matin du 29 juillet; et, quelques heures après, ces forces furent signalées en vue de Walcheren, menaçant les bouches de l'Escaut. Le soir, les bâtimens vinrent mouiller au nord de cettte île et devant celle de Cadzand. La flotte, commandée par sir Richard Strachan, portait une armée de cinquante-cinq mille hommes, sous les ordres de lord Chatam, et munie d'une nombreuse artillerie de campagne, de soixante-dix pièces de siége, et de soixante-quatorze mortiers.

Le plan était de refouler dans l'Escaut la flotte française, mouillée à son embouchure, de l'y poursuivre, de s'en emparer ou de la détruire; d'incendier les chantiers d'Anvers, les arsenaux, les casernes, le bagne, les magasins; de faire sauter les cales, les écluses et les fortifications. Le ministère anglais avait résolu d'anéantir un établissement devenu menaçant pour les côtes de la Grande-Bretagne : ce grand désastre, en

mettant le comble à l'humiliation d'un fleuve que déjà l'on appelait le rival de la Tamise, devait tarir, pour de longues années, la source de sa prospérité renaissante.

L'exécution de ce projet hardi voulait de la vigueur et une grande résolution : lord Chatam, au contraire, faible et dénué d'énergie, se montra, dès le début, tout-à-fait au-dessous d'une aussi grande entreprise. Il pouvait entrer dans l'Escaut, débarquer une partie de son armée sur les bords du fleuve, s'en rendre maître, et marcher directement sur Anvers; la consternation, l'effroi d'une population surprise sans préparatifs de défense, l'incertitude sur la force des assaillans, tout eût favorisé ce coup de main; l'empereur lui-même a témoigné depuis cette opinion. Mais lord Chatam laissa le temps aux vaisseaux français de se rassembler, de remonter le fleuve, enfin de choisir une position favorable, à l'abri des batteries de terre; et tandis que les secours arrivaient de tous côtés avec une activité prodigieuse, le général anglais débarquait lentement

son armée dans l'île de Walcheren, et formait le siége de Flessingue. Deux jours après l'apparition de la flotte anglaise sur les côtes de la Belgique, tout était en sûreté, et l'expédition complétement manquée.

Le 30, dès la pointe du jour, le télégraphe porta, en peu d'heures à Paris, la nouvelle de cet événement; et le ministre de la guerre la transmit sur-le-champ à Napoléon, qui la reçut à Schœnbrunn. Alors furent expliquées à ses yeux les causes de la résistance que les Autrichiens opposaient à la paix. Cependant, informé presque aussitôt des fautes énormes qui trahissaient l'étrange incapacité de lord Chatam, l'empereur considéra cet événement sous un jour favorable. En effet, rassuré sur le sort d'Anvers et de la flotte, il dut se réjouir de voir le général ennemi consumer son temps et ses forces au siége inutile de Flessingue, dans une île pestilentielle, où la contagion devait, en peu de temps, décimer ses soldats. C'était sur les côtes de la péninsule qu'il craignait de voir fondre cette armée mena-

çante, depuis qu'il était instruit des préparatifs du cabinet de Saint-James.

Du reste, la politique étroite et personnelle de ses ennemis acharnés, servit, sous plus d'un rapport, les projets de l'empereur. Dans son aveuglement, le ministère anglais avait compté sur la coopération des Belges, sans prévoir que son projet trop évident de détruire le port et les chantiers d'Anvers, source de prospérité pour ces provinces, devait les soulever d'abord contre l'armée incendiaire dont les premiers présens étaient la ruine et la dévastation. Effectivement, toute la Belgique vola au secours du point menacé. L'espoir des Anglais se fondait encore sur une autre erreur : le nord de l'empire était dégarni de troupes; cette circonstance leur parut favorable : elle tourna contre eux. La France, appelée à se défendre elle-même, se leva en un clin d'œil pour repousser l'agression; les gardes nationales marchèrent spontanément et par milliers au-devant de l'ennemi; la population entière courut aux armes : les bataillons

semblaient sortir de terre. Ce mouvement national révéla des ressources inattendues, et une force dont peut-être l'empereur lui-même, et certainement les étrangers, étaient loin de connaître toute l'intensité.

Il paraît que ces considérations n'échappèrent pas à l'observation de Lichtenstein, adversaire du parti de la guerre dans le cabinet autrichien, et que ce sage conseiller parvint à les faire apprécier à son souverain; car c'est peu de jours après ces premières nouvelles, accueillies avec tranport à la cour de Bade, que François II se résolut à prolonger l'armistice, et à consentir à traiter de la paix.

La petite ville d'Attembourg fut choisie pour le lieu des conférences : Napoléon y envoya M. de Champagny; le prince de Metternich y vint représenter l'Autriche. Ce dernier choix n'était pas d'un favorable augure. Les négociations languirent longtemps sous l'influence des événemens de l'Escaut, et de l'Espagne surtout, qui inquiétait Napoléon beaucoup plus que le siége de Flessingue. Le général Monnet,

qui commandait quatre mille hommes dans cette place, l'avait livrée aux Anglais par une capitulation signée le 15 août. Encouragé par ce premier avantage, lord Chatam entra enfin dans l'Escaut, et sa flotte entière vint mouiller devant le port de Batz. Cette tardive expédition trouva les vaisseaux Français à l'abri de toute insulte, sous le commandement de Missiessi, et la ville d'Anvers, ainsi que toutes les côtes, dans un état de défense qui ne laissait aux assaillans aucune chance de succès. Lord Chatam fut contraint de subir l'humiliation de sortir de l'Escaut sans avoir rien entrepris, et s'obstina follement à occuper Walcheren, où son armée fut bientôt dévorée par la maladie endémique du pays, nommée *fièvre de polden*. Le 22 août, il comptait environ quinze cents malades; le 26, trois mille; quatre mille deux jours après. Enfin, le 6 septembre, on reconnut dix mille neuf cents fiévreux; la plus grande partie mourut; le reste, épouvanté, ne méritait plus le nom d'armée, et dut abandonner cette funeste conquête. La formidable expédi-

tion retourna donc, chargée de honte, dans les ports de l'Angleterre, qui n'obtint pour tout prix de tant d'or et de sang que la ruine des fortifications de Flessingue.

Cependant rien ne se terminait aux conférences d'Attembourg : François II paraissait, à la vérité, désirer enfin sincèrement la paix, mais la dureté des conditions imposées par le vainqueur suspendait encore son consentement. Le 8 septembre, il adressa une lettre à ce sujet à l'empereur, et chargea de sa dépêche le comte de Bubna, négociateur habile autant qu'homme de bien.

Cette circonstance le mit en relation avec le duc de Bassano, non moins recommandable que lui sous ce double rapport. Des conférences s'établirent entre eux : dès ce moment, les négociations pour la paix commencèrent à prendre une direction convenable et à marcher au but. L'empereur répondit, le 13, à la lettre de François II, et fit connaître précisément ses intentions, en appuyant cette sorte d'*ultimatum* d'un grand développement de

forces militaires et de préparatifs menaçans. Bubna, resté au quartier-général français, put s'assurer de la réalité des dispositions de Napoléon, et du bon état de sa nombreuse armée. Ces renseignemens, et la fuite de la flotte de l'angleterre avec les débris de son armée, firent une salutaire impression sur l'esprit de François II : il envoya le prince de Lichstentein à Schœnbrunn, avec des pouvoirs pour signer la paix.

C'est à l'un des jours qui s'écoulèrent entre l'ouverture de ces dernières conférences et la conclusion définitive du traité, qu'il faut rapporter l'événement extraordinaire où la vie de l'empereur fut menacée par un jeune fanatique nommé Stabs. Cet infortuné, à peine sorti de l'enfance, crut avoir une vision céleste, et entendre une voix qui lui commandait d'immoler Napoléon. Il partit d'Erfurt, son pays, après avoir adressé à ses parens une lettre dans laquelle il les informait de cet ordre de Dieu, et du projet qu'il allait exécuter. Arrivé à Schœnbrunn, il s'était approché de l'empereur, pendant une revue, et deman-

dait à lui parler : Berthier, auquel il s'adressa, l'avait d'abord repoussé ; mais, à la vue de son obstination, il appela Rapp, et lui dit d'interroger ce jeune homme en allemand, afin de savoir ce qu'il voulait à l'empereur. Rapp, en le repoussant, sentit une arme cachée sous ses vêtemens : on le fouilla, et l'on trouva sur lui un couteau d'une grandeur démesurée. Interpellé sur l'usage qu'il voulait faire de ce poignard, il déclara, sans hésiter, qu'il le destinait à tuer l'empereur. Napoléon désira le voir, et lui répéta la même question. « Je voulais vous tuer, répondit « le jeune homme : vous avez ruiné mon « pays par la guerre ; vous l'avez opprimé : « Dieu m'a appelé pour être l'instrument « de votre mort. »

L'empereur étonné fit venir Corvisart, et lui dit de tâter le pouls de cet énergumène, afin de juger s'il n'était pas en proie à quelque accès de folie furieuse. Le médecin le trouva très calme pendant la suite de l'interrogatoire, qu'il continua de soutenir avec autant de sang-froid et dans les

même dispositions. La diète et le sommeil n'y changèrent rien : il persista toujours à dire que si on lui rendait la liberté, il l'emploierait à tuer l'empereur, pour accomplir l'ordre du ciel. Aucune raison ne put vaincre cet esprit profondément imbu d'un fanatisme froid, sanguinaire, indomptable. Un jugement le condamna à perdre la vie : l'empereur voulait lui faire grâce ; on eut beaucoup de peine à obtenir qu'il abandonnât ce malheureux à son funeste sort ; mais il fallait un exemple.

Le traité de paix, signé le 14 octobre, à Schœnbrunn, imposa de douloureux sacrifices à François II : il céda, en Allemagne, le pays de Salsbourg et une partie de la Haute-Autriche; vers les frontières d'Italie, le comté de Gorice, Monte-Falcone, Trieste et son territoire, la Carniole, le cercle de Villach, une partie de la Croatie, Fiume et le littoral hongrois.

Cette double part était celle de Napoléon : il disposa des possessions du nord en faveur des princes de la confédération du Rhin, dont il agrandit le territoire ;

celles du sud furent appelées *les provinces illyriennes*, et restèrent, sans destination connue, formant un gouvernement particulier.

Une partie de la Bohême, toute la Nouvelle-Gallicie, un arrondissement autour de Cracovie, et le cercle de Zamosc échurent à la Saxe. La Russie reçut, pour prix de son alliance équivoque, un territoire renfermant quatre cents mille ames de population, pris à son choix, vers la frontière la plus orientale de l'ancienne Gallicie.

L'Autriche, par l'effet de ces stipulations, se trouvait désormais sans communications directes avec la mer. Elle n'obtint la faculté de commercer dans l'Adriatique, par Fiume, qu'à condition d'adhérer au système prohibitif adopté par la France et la Russie envers l'Angleterre ; et en prenant l'engagement de cesser toute relation avec cette puissance jusqu'à la fin de la guerre maritime.

L'empereur, après la signature de ce traité, quitta Schœnbrunn, et se rendit à

Munich, où il attendit la ratification de François II. Elle lui fut transmise le 22 octobre. Napoléon partit aussitôt pour la France, et arriva le 26 à Fontainebleau.

Des acclamations unanimes saluèrent le retour du vainqueur de Wagram. Paris surtout célébra ce beau triomphe par des fêtes somptueuses; et les souverains de l'Allemagne, accourus pour y prendre part, formaient, dans ces solennités, le cortège habituel du roi des rois.

Napoléon brillait alors au point culminant du cours de sa glorieuse destinée, sans exemple dans l'histoire des hommes; tout effort pour s'élever au delà ne pouvait plus que l'ébranler et préparer sa chute. Les Français partagèrent son erreur quand, bientôt après la paix de Vienne, ils apprirent avec des transports de joie que leur souverain s'unissait à la fille des Césars; ils durent croire comme lui que le trône impérial en serait affermi; que cette alliance allait resserrer les nœuds de l'amitié récemment jurée entre le beau-père et le gendre. Et quand, l'année suivante, au milieu de l'i-

vresse générale, tous les regards étaient fixés sur ce berceau qui, disait-on, renfermait les destins du monde, Napoléon ne parut-il pas avoir encore dépassé cette prodigieuse élévation où l'Europe le contemplait! Cependant, la Fortune a voulu que cet excès de prospérité fût un premier pas vers son déclin; il crut pouvoir dès lors s'assurer sur les sermens et la fidélité de l'aïeul du roi de Rome; cette confiance compta parmi les causes de sa perte.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE ET DU VOLUME.

